This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

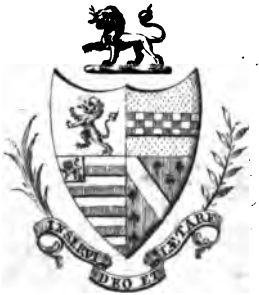
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google



Hon. William Forward

Digitized by Google

UNS 105 L 6

VR 1. 1782 (6)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,

TOME SIXIEME.

VI

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

TOME SIXIEME.

Contenant le reſte de la Ve. & la VIe. Partie de *Julie* ou de la *Nouvelle Héloïſe*.

A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

Digitized by Google

Digitized by Google

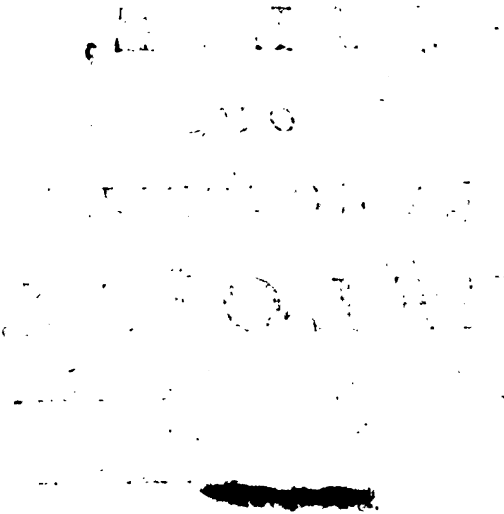
JULIE,

OU

LA NOUVELLE HÉLOÏSE.

TOME IV.

Digitized by Google



Digitized by Google

LA NOUVELLE HÉLOÏSE,

OU

LETTRES

DE DEUX AMANS,

HABITANS d'une petite Ville au pied des Alpes ;

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

TOME IV.

GENEVE.

M. DCC. LXXX.

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

SUITE DE LA CINQUIEME PARTIE.

LETTRE IV.

DE MILORD EDOUARD
A SAINT PREUX.

JE vois par vos deux dernieres lettres qu'il m'en manque une antérieure à ces deux là, apparemment la premiere que vous m'aviez écrite à l'armée, & dans laquelle étoit l'explication des chagrins secrets de Madame de Wolmar. Je n'ai point reçu cette lettre, & je conjecture qu'elle pouvoit être dans la malle d'un courrier qui nous a été enlevé. Répétez-moi donc, mon ami, ce qu'elle conte-

Digitized by Google

noit ; ma raiſon s'y perd, & mon cœur s'en inquiete : car encore une fois, ſi le bonheur & la paix ne ſont pas dans l'ame de Julie, où ſera leur aſyle ici-bas ?

Raſſurez-la ſur les riſques auxquels elle me croit expoſé ; nous avons à faire à un ennemi trop habile pour nous en laiſſer courir. Avec une poignée de monde, il rend toutes nos forces inutiles, & nous ôte par-tout les moyens de l'attaquer. Cependant, comme nous ſommes confians, nous pourrions bien lever les difficultés inſurmontables pour de meilleurs Généraux & forcer à la fin les François de nous battre. J'augure que nous payerons cher nos premiers ſuccès, & que la bataille gagnée à Dettingue nous en fera perdre une en Flandres. Nous avons en tête un grand Capitaine ; ce n'eſt pas tout ; il a la confiance de ſes troupes, & le ſoldat françois qui compte ſur ſon Général eſt invincible. Au contraire, on en a ſi bon marché quand il eſt commandé par des courtiſans qu'il mépriſe, & cela arrive ſi ſouvent, qu'il ne faut qu'attendre les intrigues de Cour & l'occaſion, pour vaincre

Digitized by Google

à coup sûr la plus brave nation du continent. Ils le savent fort bien eux-mêmes. Milord Marlboroug voyant la bonne mine & l'air guerrier d'un soldat pris à Blenheim (1), lui dit : s'il y eût eu cinquante mille hommes comme toi à l'armée françoise, elle ne se fût pas ainsi laissé battre. Eh morbleu ! repartit le Grenadier, nous avions assez d'hommes comme moi ; il ne nous en manquoit qu'un comme vous. Or cet homme comme lui commande à présent l'armée de France & manque à la nôtre ; mais nous ne songeons gueres à cela.

Quoi qu'il en soit, je veux voir les manœuvres du reste de cette campagne, & j'ai résolu de rester à l'armée jusqu'à ce qu'elle entre en quartiers. Nous gagnerons tous à ce délai. La saison étant trop avancée pour traverser les monts, nous passerons l'hiver où vous êtes, & n'irons en Italie qu'au commencement du printems. Dites à M. & Made. de Wolmar que je fais ce nouvel arrangement

(1) C'est le nom que les Anglois donnent à la bataille d'Hochstet.

Digitized by Google

pour jouir à mon aise du touchant spectacle que vous décrivez si bien, & pour voir Mad^e. d'Orbe établie avec eux. Continuez, mon cher, à m'écrire avec le même soin, & vous me ferez plus de plaisir que jamais. Mon équipage a été pris, & je suis sans livres; mais je lis vos lettres.

LETTRE V.

DE SAINT PREUX

A MILORD EDOUARD.

QUELLE joie vous me donnez en m'annonçant que nous passerons l'hiver à Clarens! mais que vous me la faites payer cher en prolongeant votre séjour à l'armée! Ce qui me déplait sur-tout, c'est de voir clairement qu'avant notre séparation le parti de faire la campagne étoit déjà pris, & que vous ne m'en voulûtes rien dire. Milord, je sens la raison de ce mystere & ne puis vous en savoir bon gré. Me mépriseriez-vous assez pour

Digitized by Google

croire qu'il me fût bon de vous ſurvivre, ou m'avez-vous connu des attachemens ſi bas que je les préfere à l'honneur de mourir avec mon ami ? Si je ne méritois pas de vous ſuivre, il faloit me laiſſer à Londres, vous m'auriez moins offenſé que de m'envoyer ici.

Il eſt clair par la derniere de vos lettres qu'en effet une des miennes s'eſt perdue, & cette perte a dû vous rendre les deux lettres ſuivantes fort obſcures à bien des égards ; mais les éclairciſſemens néceſſaires pour les bien entendre viendront à loiſir. Ce qui preſſe le plus à préſent eſt de vous tirer de l'inquiétude où vous êtes ſur le chagrin ſecret de Madame de Wolmar.

Je ne vous redirai point la ſuite de la converſation que j'eus avec elle après le départ de ſon mari. Il s'eſt paſſé depuis bien des choſes qui m'en ont fait oublier une partie, & nous la reprîmes tant de fois durant ſon abſence que je m'en tiens au ſommaire pour épargner des répétitions.

Elle m'apprit donc que ce même époux, qui faiſoit tout pour la rendre heureuſe, étoit l'unique auteur de toute ſa peine,

Digitized by Google

& que plus leur attachement mutuel étoit ſincere, plus il lui donnoit à ſouffrir. Le diriez-vous, Milord ? Cet homme ſi ſage, ſi raiſonnable, ſi loin de toute eſpece de vice, ſi peu ſoumis aux paſſions humaines, ne croit rien de ce qui donne un prix aux vertus, &, dans l'innocence d'une vie irréprochable, il porte au fond de ſon cœur l'affreuſe paix des méchans. La réflexion qui naît de ce contraſte augmente la douleur de Julie, & il ſemble qu'elle lui pardonneroit plutôt de méconnoître l'Auteur de ſon être, s'il avoit plus de motifs pour le craindre ou plus d'orgueil pour le braver. Qu'un coupable appaiſe ſa conſcience aux dépens de ſa raiſon, que l'honneur de penſer autrement que le vulgaire anime celui qui dogmatiſe, cette erreur au moins ſe conçoit; mais, pourſuit-elle en ſoupirant, pour un ſi honnête homme & ſi peu vain de ſon ſavoir, c'étoit bien la peine d'être incrédule !

Il faut être inſtruit du caractere des deux époux; il faut les imaginer concentrés dans le ſein de leur famille, & ſe tenant l'un à l'autre lieu du reſte de l'u-

Digitized by Google

nivers ; il faut connoître l'union qui regne entre eux dans tout le reſte, pour concevoir combien leur différend ſur ce ſeul point eſt capable d'en troubler les charmes. M. de Wolmar, élevé dans le rit grec, n'étoit pas fait pour ſupporter l'abſurdité d'un culte auſſi ridicule. Sa raiſon trop ſupérieure à l'imbécille joug qu'on lui vouloit impoſer le ſecoua bientôt avec mépris, & rejettant à la fois tout ce qui lui venoit d'une autorité ſi ſuſpecte, forcé d'être impie il ſe fit Athée.

Dans la ſuite ayant toujours vécu dans des pays catholiques, il n'apprit pas à concevoir une meilleure opinion de la Foi Chrétienne par celle qu'on y profeſſe. Il n'y vit d'autre religion que l'intérêt de ſes Miniſtres. Il vit que tout y conſiſtoit encore en vaines ſimagrées, plâtrées un peu plus ſubtilement par des mots qui ne ſignifioient rien ; il s'apperçut que tous les *honnêtes gens* y étoient unanimement de ſon avis & ne s'en cachoient gueres, que le clergé même, un peu plus diſcretement, ſe moquoit en ſecret de ce qu'il enſeignoit en public, &

Digitized by Google

il m'a proteſté ſouvent qu'après bien du tems & des recherches, il n'avoit trouvé de ſa vie que trois Prêtres qui cruſſent en Dieu (1). En voulant s'éclaircir de bonne foi ſur ces matieres, il s'étoit enfoncé dans les ténebres de la métaphyſique où l'homme n'a d'autres guides que les ſyſtêmes qu'il y porte, & ne voit par-tout que doutes & contradictions; quand enfin il eſt venu parmi des Chrétiens il y eſt venu trop tard, ſa foi s'étoit déjà fermée à la vérité, ſa raiſon n'étoit plus acceſſible à la certitude; tout ce qu'on lui prouvoit détruiſant plus un ſentiment qu'il n'en établiſſoit un autre, il a fini par combattre également les dogmes de toute eſpece, & n'a ceſſé d'être Athée que pour devenir Sceptique.

(1) A Dieu ne plaiſe que je veuille approuver ces aſſertions dures & téméraires; j'affirme ſeulement qu'il y a des gens qui les font & dont la conduite du clergé de tous les pays & de toutes les ſectes n'autoriſe que trop ſouvent l'indiſcrétion. Mais loin que mon deſſein dans cette note ſoit de me mettre lâchement à couvert, voici bien nettement mon propre ſentiment ſur ce point. C'eſt que nul vrai croyant ne ſauroit être intolérant ni perſécuteur. Si j'étois Magiſtrat, & que la loi portât peine de mort contre les athées, je commencerois par faire brûler comme tel quiconque en viendroit dénoncer un autre.

Digitized by Google

Voilà le mari que le Ciel deſtinoit à cette Julie en qui vous connoiſſez une foi ſi ſimple & une piété ſi douce : mais il faut avoir vécu auſſi familierement avec elle que ſa couſine & moi, pour ſavoir combien cette ame tendre eſt naturellement portée à la dévotion. On diroit que rien de terreſtre ne pouvant ſuffire au beſoin d'aimer dont elle eſt dévorée, cet excès de ſenſibilité ſoit forcé de remonter à ſa ſource. Ce n'eſt point, comme Ste. Thereſe, un cœur amoureux qui ſe donne le change & veut ſe tromper d'objet ; c'eſt un cœur vraiment intariſſable que l'amour ni l'amitié n'ont pu épuiſer, & qui porte ſes affections ſurabondantes au ſeul Etre digne de les abſorber (2). L'amour de Dieu ne la détache point des créatures ; il ne lui donne ni dureté ni aigreur. Tous ces attachemens produits par la même cauſe, en s'animant l'un par l'autre en deviennent

(2) Comment ! Dieu n'aura donc que les reſtes des créatures ? Au contraire, ce que les créatures peuvent occuper du cœur humain eſt ſi peu de choſe, que quand on croit l'avoir rempli d'elles, il eſt encore vuide. Il faut un objet infini pour le remplir.

Digitized by Google

plus charmans & plus doux, & pour moi je crois qu'elle ſeroit moins dévote, ſi elle aimoit moins tendrement ſon pere, ſon mari, ſes enfans, ſa couſine, & moi-même.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que plus elle l'eſt, moins elle croit l'être, & qu'elle ſe plaint de ſentir en elle-même une ame aride qui ne ſait point aimer Dieu. On a beau faire, dit-elle ſouvent, le cœur ne s'attache que par l'entremiſe des ſens ou de l'imagination qui les repréſente, & le moyen de voir ou d'imaginer l'immenſité du grand Etre (3) ! Quand je veux m'élever à lui, je ne ſais où je ſuis ; n'appercevant aucun rapport entre lui & moi, je ne ſais par où l'atteindre, je ne vois ni ne ſens plus rien,

(3) Il eſt certain qu'il faut ſe fatiguer l'ame pour l'élever aux ſublimes idées de la Divinité ; un culte plus ſenſible repoſe l'eſprit du peuple. Il aime qu'on lui offre des objets de piété qui le diſpenſent de penſer à Dieu. Sur ces maximes les Catholiques ont-ils mal fait de remplir leurs Légendes, leurs Calendriers, leurs Egliſes, de petits Anges, de beaux garçons, & de jolies ſaintes ? L'enfant Jéſus entre les bras d'une mere charmante & modeſte, eſt en même tems un des plus touchans & des plus agréables ſpectacles que la dévotion Chrétienne puiſſe offrir aux yeux des fideles.

Digitized by Google

je me trouve dans une eſpece d'anéantiſſement, & ſi j'oſois juger d'autrui par moi-même, je craindrois que les extaſes des myſtiques ne vinſſent moins d'un cœur plein que d'un cerveau vuide.

Que faire donc, continue-t-elle, pour me dérober aux fantômes d'une raiſon qui s'égare ? Je ſubſtitue un culte groſſier mais à ma portée, à ces ſublimes contemplations qui paſſent mes facultés. Je rabaiſſe à regret la majeſté divine ; j'interpoſe entre elle & moi des objets ſenſibles ; ne la pouvant contempler dans ſon eſſence, je la contemple au moins dans ſes œuvres, je l'aime dans ſes bienfaits ; mais de quelque maniere que je m'y prenne, au lieu de l'amour pur qu'elle exige, je n'ai qu'une reconnoiſſance intéreſſée à lui préſenter.

C'eſt ainſi que tout devient ſentiment dans un cœur ſenſible. Julie ne trouve dans l'univers entier que des ſujets d'attendriſſement & de gratitude. Par-tout elle apperçoit la bienfaiſante main de la Providence ; ſes enfans ſont le cher dépôt qu'elle en a reçu ; elle recueille ſes dons dans les productions de la terre ;

Digitized by Google

elle voit sa table couverte par ses soins ; elle s'endort sous sa protection ; son paisible réveil lui vient d'elle ; elle sent ses leçons dans les disgraces, & ses faveurs dans les plaisirs ; les biens dont jouit tout ce qui lui est cher sont autant de nouveaux sujets d'hommages ; si le Dieu de l'univers échappe à ses foibles yeux, elle voit par-tout le pere commun des hommes. Honorer ainsi ses bienfaits suprêmes, n'est-ce pas servir autant qu'on peut l'Etre infini ?

Concevez, Milord, quel tourment c'est de vivre dans la retraite avec celui qui partage notre existence, & ne peut partager l'espoir qui nous la rend chére ! De ne pouvoir avec lui ni bénir les œuvres de Dieu, ni parler de l'heureux avenir que nous promet sa bonté ! De le voir insensible en faisant le bien à tout ce qui le rend agréable à faire, & par la plus bizarre inconséquence penser en impie & vivre en Chrétien ! Imaginez Julie à la promenade avec son mari ; l'une admirant dans la riche & brillante parure que la terre étale l'ouvrage & les dons de l'Auteur de l'univers ; l'autre ne voyant

Digitized by Google

en tout cela qu'une combinaiſon fortuite où rien n'eſt lié que par une force aveugle : imaginez deux époux ſincerement unis, n'oſant de peur de s'importuner mutuellement ſe livrer, l'un aux réflexions, l'autre aux ſentimens que leur inſpirent les objets qui les entourent, & tirer de leur attachement même le devoir de ſe contraindre inceſſamment. Nous ne nous promenons preſque jamais Julie & moi, que quelque vue frappante & pittoreſque ne lui rappelle ces idées douloureuſes. Hélas ! dit-elle avec attendriſſement ; le ſpectacle de la nature, ſi vivant, ſi animé pour nous, eſt mort aux yeux de l'infortuné Wolmar, & dans cette grande harmonie des êtres, où tout parle de Dieu d'une voix ſi douce, il n'apperçoit qu'un ſilence éternel.

Vous qui connoiſſez Julie, vous qui ſavez combien cette ame communicative aime à ſe répandre, concevez ce qu'elle ſouffriroit de ces réſerves, quand elles n'auroient d'autre inconvénient qu'un ſi triſte partage entre ceux à qui tout doit être commun. Mais des idées plus funeſtes s'élevent malgré qu'elle en ait à la

Digitized by Google

ſuite de celle-là. Elle a beau vouloir rejetter ces terreurs involontaires, elles reviennent la troubler à chaque inſtant. Quelle horreur pour une tendre épouſe d'imaginer l'Etre ſuprême vengeur de ſa Divinité méconnue, de ſonger que le bonheur de celui qui fait le ſien doit finir avec ſa vie, & de ne voir qu'un réprouvé dans le pere de ſes enfans ! A cette affreuſe image, toute ſa douceur la garantit à peine du déſeſpoir, & la Religion, qui lui rend amere l'incrédulité de ſon mari lui donne ſeule la force de la ſupporter. Si le Ciel, dit-elle ſouvent, me refuſe la converſion de cet honnête homme, je n'ai plus qu'une grace à lui demander; c'eſt de mourir la premiere.

Telle eſt, Milord, la trop juſte cauſe de ſes chagrins ſecrets; telle eſt la peine intérieure qui ſemble charger ſa conſcience de l'endurciſſement d'autrui, & ne lui devient que plus cruelle par le ſoin qu'elle prend de la diſſimuler. L'Athéiſme qui marche à viſage découvert chez les Papiſtes, eſt obligé de ſe cacher dans tout pays où la raiſon permettant de croi-

Digitized by Google

re en Dieu, la ſeule excuſe des incrédules leur eſt ôtée. Ce ſyſtême eſt naturellement déſolant; s'il trouve des partiſans chez les grands & les riches qu'il favoriſe, il eſt par-tout en horreur au peuple opprimé & miſérable, qui voyant délivrer ſes tyrans du ſeul frein propre à les contenir, ſe voit encore enlever dans l'eſpoir d'une autre vie la ſeule conſolation qu'on lui laiſſe en celle-ci. Mde. de Wolmar ſentant donc le mauvais effet que feroit ici le pyrrhoniſme de ſon mari, & voulant ſur-tout garantir ſes enfans d'un ſi dangereux exemple, n'a pas eu de peine à engager au ſecret un homme ſincere & vrai, mais diſcret, ſimple, ſans vanité, & fort éloigné de vouloir ôter aux autres un bien dont il eſt fâché d'être privé lui-même. Il ne dogmatiſe jamais, il vient au temple avec nous, il ſe conforme aux uſages établis; ſans profeſſer de bouche une foi qu'il n'a pas, il évite le ſcandale, & fait ſur le culte réglé par les loix tout ce que l'Etat peut exiger d'un citoyen.

Depuis près de huit ans qu'ils ſont unis, la ſeule Mde. d'Orbe eſt du ſecret, parce

Digitized by Google

qu'on le lui a confié. Au surplus, les apparences sont si bien sauvées, & avec si peu d'affectation, qu'au bout de six semaines passées ensemble dans la plus grande intimité, je n'avois pas même conçu le moindre soupçon, & n'aurois peut-être jamais pénétré la vérité sur ce point, si Julie elle-même ne me l'eût apprise.

Plusieurs motifs l'ont déterminée à cette confidence. Premierement quelle réserve est compatible avec l'amitié qui regne entre nous ? N'est-ce pas aggraver ses chagrins à pure perte que s'ôter la douceur de les partager avec un ami ? De plus, elle n'a pas voulu que ma présence fût plus long-tems un obstacle aux entretiens qu'ils ont souvent ensemble sur un sujet qui lui tient si fort au cœur. Enfin, sachant que vous deviez bientôt venir nous joindre, elle a desiré, du consentement de son mari, que vous fussiez d'avance instruit de ses sentimens ; car elle attend de votre sagesse un supplément à nos vains efforts, & des effets dignes de vous.

Le tems qu'elle choisit pour me confier sa peine m'a fait soupçonner une au-

Digitized by Google

tre raiſon dont elle n'a eu garde de me parler. Son mari nous quittoit ; nous reſtions ſeuls ; nos cœurs s'étoient aimés ; ils s'en ſouvenoient encore ; s'ils s'étoient un inſtant oubliés ; tout nous livroit à l'opprobre. Je voyois clairement qu'elle avoit craint ce tête-à-tête & tâché de s'en garantir, & la ſcene de Meillerie m'a trop appris que celui des deux qui ſe défioit le moins de lui-même devoit ſeul s'en défier.

Dans l'injuſte crainte que lui inſpiroit ſa timidité naturelle, elle n'imagina point de précaution plus ſûre que de ſe donner inceſſamment un témoin qu'il falût reſpecter, d'appeller en tiers le Juge integre & redoutable qui voit les actions ſecretes & ſait lire au fond des cœurs. Elle s'environnoit de la Majeſté ſuprême ; je voyois Dieu ſans ceſſe entre elle & moi. Quel coupable deſir eût pu franchir une telle ſauve-garde ? Mon cœur s'épuroit au feu de ſon zele, & je partageois ſa vertu.

Ces graves entretiens remplirent preſque tous nos tête-à-tête durant l'abſence de ſon mari, & depuis ſon retour nous

Digitized by Google

les reprenons fréquemment en ſa préſence. Il s'y prête comme s'il étoit queſtion d'un autre, & ſans mépriſer nos ſoins, il nous donne ſouvent de bons conſeils ſur la maniere dont nous devons raiſonner avec lui. C'eſt cela même qui me fait déſeſpérer du ſuccès; car s'il avoit moins de bonne foi, l'on pourroit attaquer le vice de l'ame qui nourriroit ſon incrédulité; mais s'il n'eſt queſtion que de convaincre, où chercherons-nous des lumieres qu'il n'ait point eues & des raiſons qui lui aient échappé? Quand j'ai voulu diſputer avec lui, j'ai vu que tout ce que je pouvois employer d'argumens avoit été déjà vainement épuiſé par Julie, & que ma ſéchereſſe étoit bien loin de cette éloquence du cœur & de cette douce perſuaſion qui coule de ſa bouche. Milord, nous ne ramenerons jamais cet homme; il eſt trop froid & n'eſt point méchant, il ne s'agit pas de le toucher; la preuve intérieure ou de ſentiment lui manque, & celle-là ſeule peut rendre invincibles toutes les autres.

Quelque ſoin que prenne ſa femme de lui déguiſer ſa triſteſſe, il la ſent & la

Digitized by Google

partage : ce n'eſt pas un œil auſſi clair-voyant qu'on abuſe. Ce chagrin dévoré ne lui en eſt que plus ſenſible. Il m'a dit avoir été tenté pluſieurs fois de céder en apparence, & de feindre pour la tranquilliſer des ſentimens qu'il n'avoit pas ; mais une telle baſſeſſe d'ame eſt trop loin de lui. Sans en impoſer à Julie, cette diſſimulation n'eût été qu'un nouveau tourment pour elle. La bonne foi, la franchiſe, l'union des cœurs qui conſole de tant de maux, ſe fuſſent éclipſées entre eux. Etoit-ce en ſe faiſant moins eſtimer de ſa femme qu'il pouvoit la raſſurer ſur ſes craintes ? Au lieu d'uſer de déguiſement avec elle, il lui dit ſincerement ce qu'il penſe ; mais il le dit d'un ton ſi ſimple, avec ſi peu de mépris des opinions vulgaires, ſi peu de cette ironique fierté des eſprits forts, que ces triſtes aveux donnent bien plus d'affliction que de colere à Julie, & que, ne pouvant tranſmettre à ſon mari ſes ſentimens & ſes eſpérances, elle en cherche avec plus de ſoin à raſſembler autour de lui ces douceurs paſſageres auxquelles il borne ſa félicité. Ah ! dit-elle avec douleur, ſi

Digitized by Google

l'infortuné fait ſon paradis en ce monde, rendons-le lui du moins auſſi doux qu'il eſt poſſible (4)!

Le voile de triſteſſe dont cette oppoſition de ſentimens couvre leur union, prouve mieux que toute autre choſe l'invincible aſcendant de Julie par les conſolations dont cette triſteſſe eſt mêlée, & qu'elle ſeule au monde étoit peut-être capable d'y joindre. Tous leurs démêlés, toutes leurs diſputes ſur ce point important, loin de ſe tourner en aigreur, en mépris, en querelles, finiſſent toujours par quelque ſcene attendriſſante, qui ne fait que les rendre plus chers l'un à l'autre.

Hier l'entretien s'étant fixé ſur ce texte, qui revient ſouvent quand nous ne ſommes que nous trois, nous tombâmes ſur l'origine du mal, & je m'efforçois de montrer que non-ſeulement il n'y avoit point de mal abſolu & général dans le

(4) Combien ce ſentiment plein d'humanité n'eſt-il pas plus naturel que le zele affreux des perſécuteurs, toujours occupés à tourmenter les incrédules, comme pour les damner dès cette vie, & ſe faire les précurſeurs des démons? Je ne ceſſerai jamais de le redire; c'eſt que ces perſécuteurs là ne ſont point des croyans; ce ſont des fourbes.

Digitized by Google

ſyſtême des êtres, mais que même les maux particuliers étoient beaucoup moindres qu'ils ne le ſemblent au premier coup d'œil, & qu'à tout prendre ils étoient ſurpaſſés de beaucoup par les biens particuliers & individuels. Je citois à M. de Wolmar ſon propre exemple, & pénétré du bonheur de ſa ſituation, je la peignois avec des traits ſi vrais qu'il en parut ému lui-même. Voilà, dit-il en m'interrompant, les ſéductions de Julie. Elle met toujours le ſentiment à la place des raiſons, & le rend ſi touchant qu'il faut toujours l'embraſſer pour toute réponſe : ne ſeroit-ce point de ſon maître de philoſophie, ajouta-t-il en riant, qu'elle auroit appris cette maniere d'argumenter ?

Deux mois plutôt, la plaiſanterie m'eût déconcerté cruellement, mais le tems de l'embarras eſt paſſé; je n'en fis que rire à mon tour, & quoique Julie eût un peu rougi, elle ne parut pas plus embarraſſée que moi. Nous continuâmes. Sans diſputer ſur la quantité du mal, Wolmar ſe contentoit de l'aveu qu'il falut bien faire, que, peu ou beaucoup, enfin le mal exiſte; & de cette ſeule exiſtence il dé-

Digitized by Google

duiſoit défaut de puiſſance, d'intelligence ou de bonté dans la premiere cauſe. Moi de mon côté je tâchois de montrer l'origine du mal phyſique dans la nature de la matiere, & du mal moral dans la liberté de l'homme. Je lui ſoutenois que Dieu pouvoit tout faire, hors de créer d'autres ſubſtances auſſi parfaites que la ſienne & qui ne laiſſaſſent aucune priſe au mal. Nous étions dans la chaleur de la diſpute quand je m'apperçus que Julie avoit diſparu. Devinez où elle eſt, me dit ſon mari voyant que je la cherchois des yeux ? Mais, dis-je, elle eſt allée donner quelque ordre dans le ménage. Non, dit-il, elle n'auroit point pris pour d'autres affaires le tems de celle-ci. Tout ſe fait ſans qu'elle me quitte, & je ne la vois jamais rien faire. Elle eſt donc dans la chambre des enfans ? Tout auſſi peu ; ſes enfans ne lui ſont pas plus chers que mon ſalut. Hé bien ! repris-je, ce qu'elle fait, je n'en ſais rien ; mais je ſuis très-ſûr qu'elle ne s'occupe qu'à des ſoins utiles. Encore moins, dit-il froidement ; venez, venez ; vous verrez ſi j'ai bien deviné.

Il ſe mit à marcher doucement ; je le

Digitized by Google

ſuivis ſur la pointe du pied. Nous arrivâmes à la porte du cabinet ; elle étoit fermée. Il l'ouvrit bruſquement. Milord, quel ſpectacle ! Je vis Julie à genoux, les mains jointes, & toute en larmes. Elle ſe leve avec précipitation, s'eſſuyant les yeux, ſe cachant le viſage, & cherchant à s'échapper : on ne vit jamais une honte pareille. Son mari ne lui laiſſa pas le tems de fuir. Il courut à elle dans une eſpece de tranſport. Chére épouſe ! lui dit-il en l'embraſſant ; l'ardeur même de tes vœux trahit ta cauſe. Que leur manque-t-il pour être efficaces ? Va, s'ils étoient entendus, ils ſeroient bientôt exaucés. Ils le ſeront, lui dit-elle d'un ton ferme & perſuadé ; j'en ignore l'heure & l'occaſion. Puiſſai-je l'acheter aux dépens de ma vie ! mon dernier jour ſeroit le mieux employé.

Venez, Milord, quittez vos malheureux combats, venez remplir un devoir plus noble. Le ſage préfere-t-il l'honneur de tuer des hommes aux ſoins qui peuvent en ſauver un (5) ?

(5) Il y avoit ici une grande lettre de Milord Edouard à Julie. Dans la ſuite il ſera parlé de cette lettre ; mais pour de bonnes raiſons j'ai été forcé de la ſupprimer.

Digitized by Google

LETTRE VI.

DE SAINT PREUX

A MILORD EDOUARD.

QUOI! même après la séparation de l'armée, encore un voyage à Paris! Oubliez-vous donc tout-à-fait Clarens & celle qui l'habite? Nous êtes-vous moins cher qu'à Milord Hide? Etes-vous plus néceſſaire à cet ami qu'à ceux qui vous attendent ici? Vous nous forcez à faire des vœux oppoſés aux vôtres, & vous me faites ſouhaiter d'avoir du crédit à la cour de France pour vous empêcher d'obtenir les paſſe-ports que vous en attendez. Contentez-vous toutefois: allez voir votre digne compatriote. Malgré lui, malgré vous, nous ſerons vengés de cette préférence, & quelque plaiſir que vous goûtiez à vivre avec lui, je ſais que quand vous ſerez avec nous, vous regretterez le tems que vous ne nous aurez pas donné.

En recevant votre lettre, j'avois d'abord

Digitized by Google

bord soupçonné qu'une commission secrete.... quel plus digne médiateur de paix ? .... Mais les Rois donnent-ils leur confiance à des hommes vertueux ? Osent-ils écouter la vérité ? Savent-ils même honorer le vrai mérite ? ... Non, non, cher Edouard, vous n'êtes pas fait pour le ministere, & je pense trop bien de vous pour croire que si vous n'étiez pas né Pair d'Angleterre, vous le fussiez jamais devenu.

Viens, ami, tu seras mieux à Clarens qu'à la Cour. O quel hiver nous allons passer tous ensemble, si l'espoir de notre réunion ne m'abuse pas ! chaque jour la prépare en ramenant ici quelqu'une de ces ames privilégiées qui sont si chéres l'une à l'autre, qui sont si dignes de s'aimer, & qui semblent n'attendre que vous pour se passer du reste de l'univers. En apprenant quel heureux hazard a fait passer ici la partie adverse du Baron d'Etange, vous avez prévu tout ce qui devoit arriver de cette rencontre & ce qui est arrivé réellement (1). Ce vieux

(1) On voit qu'il manque ici plusieurs lettres intermédiaires, ainsi qu'en beaucoup d'autres endroits. Le lec-

Digitized by Google

plaideur, quoiqu'inflexible & entier preſque autant que ſon adverſaire, n'a pu réſiſter à l'aſcendant qui nous a tous ſubjugués. Après avoir vu Julie, après l'avoir entendue, après avoir converſé avec elle, il a eu honte de plaider contre ſon pere. Il eſt parti pour Berne ſi bien diſpoſé, & l'accommodement eſt actuellement en ſi bon train, que ſur la derniere lettre du Baron nous l'attendons de retour dans peu de jours.

Voilà ce que vous aurez déjà ſçu par M. de Wolmar. Mais ce que probablement vous ne ſavez point encore, c'eſt que Mde. d'Orbe ayant enfin terminé ſes affaires eſt ici depuis jeudi, & n'aura plus d'autre demeure que celle de ſon amie. Comme j'étois prévenu du jour de ſon arrivée, j'allai au devant d'elle à l'inſçu de Mde. de Wolmar qu'elle vouloit ſurprendre, & l'ayant rencontrée au deçà de Lutri, je revins ſur mes pas avec elle.

Je la trouvai plus vive & plus char-

teur dira qu'on ſe tire fort commodément d'affaire avec de pareilles omiſſions, & je ſuis tout-à-fait de ſon avis.

Digitized by Google

mante que jamais, mais inégale, distraite, n'écoutant point, répondant encore moins, parlant sans suite & par saillies, enfin livrée à cette inquiétude dont on ne peut se défendre sur le point d'obtenir ce qu'on a fortement desiré. On eût dit à chaque instant qu'elle tremblôit de retourner en arriere. Ce départ, quoique long-tems différé, s'étoit fait si à la hâte que la tête en tournoit à la maîtresse & aux domestiques. Il régnoit un désordre risible dans le menu bagage qu'on amenoit. A mesure que la femme-de-chambre craignoit d'avoir oublié quelque chose, Claire assuroit toujours l'avoir fait mettre dans le coffre du carrosse, & le plaisant, quand on y regarda, fut qu'il ne s'y trouva rien du tout.

Comme elle ne vouloit pas que Julie entendît sa voiture, elle descendit dans l'avenue, traversa la cour en courant comme une folle, & monta si précipitamment qu'il falut respirer après la premiere rampe avant d'achever de monter. M. de Wolmar vint au-devant d'elle; elle ne put lui dire un seul mot.

En ouvrant la porte de la chambre,

Digitized by Google

je vis Julie assise vers la fenêtre & tenant sur ses genoux la petite Henriette, comme elle faisoit souvent. Claire avoit médité un beau discours à sa maniere, mêlé de sentiment & de gaieté ; mais en mettant le pied sur le seuil de la porte, le discours, la gaieté, tout fut oublié ; elle vole à son amie en s'écriant avec un emportement impossible à peindre : Cousine, toujours, pour toujours, jusqu'à la mort ! Henriette appercevant sa mere saute & court au-devant d'elle en criant aussi : *Maman ! Maman !* de toute sa force, & la rencontre si rudement que la pauvre petite tomba du coup. Cette subite apparition, cette chute, la joie, le trouble saisirent Julie à tel point, que s'étant levée en étendant les bras avec un cri très-aigu, elle se laissa retomber & se trouva mal. Claire voulant relever sa fille, voit pâlir son amie, elle hésite, elle ne sait à laquelle courir. Enfin, me voyant relever Henriette, elle s'élance pour secourir Julie défaillante, & tombe sur elle dans le même état.

Henriette les appercevant toutes deux sans mouvement se mit à pleurer & pous-

Digitized by Google

ſer des cris qui firent accourir la Fanchon ; l'une court à ſa mere, l'autre à ſa maîtreſſe. Pour moi, ſaiſi, tranſporté, hors de ſens, j'errois à grands pas par la chambre ſans ſavoir ce que je faiſois, avec des exclamations interrompues, & dans un mouvement convulſif dont je n'étois pas le maître. Wolmar lui-même, le froid Wolmar ſe ſentit ému. O ſentiment ! ſentiment ! douce vie de l'ame, quel eſt le cœur de fer que tu n'as jamais touché ? Quel eſt l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais de larmes ? Au lieu de courir à Julie, cet heureux époux ſe jetta ſur un fauteuil pour contempler avidement ce raviſſant ſpectacle. Ne craignez rien, dit-il, en voyant notre empreſſement. Ces ſcenes de plaiſir & de joie n'épuiſent un inſtant la nature que pour la ranimer d'une vigueur nouvelle ; elles ne ſont jamais dangereuſes. Laiſſez-moi jouir du bonheur que je goûte & que vous partagez. Que doit-il être pour vous ? Je n'en connus jamais de ſemblable, & je ſuis le moins heureux des ſix.

Milord, ſur ce premier moment vous

Digitized by Google

pouvez juger du reſte. Cette réunion excita dans toute la maiſon un retentiſſement d'allégreſſe, & une fermentation qui n'eſt pas encore calmée. Julie hors d'elle-même étoit dans une agitation où je ne l'avois jamais vue; il fut impoſſible de ſonger à rien de toute la journée qu'à ſe voir & s'embraſſer ſans ceſſe avec de nouveaux tranſports. On ne s'aviſa pas même du ſallon d'Apollon, le plaiſir étoit par-tout, on n'avoit pas beſoin d'y ſonger. A peine le lendemain eut-on aſſez de ſang-froid pour préparer une fête. Sans Wolmar tout ſeroit allé de travers. Chacun ſe para de ſon mieux. Il n'y eut de travail permis que ce qu'il en faloit pour les amuſemens. La fête fut célébrée, non pas avec pompe, mais avec délire; il y régnoit une confuſion qui la rendoit touchante, & le déſordre en faiſoit le plus bel ornement.

La matinée ſe paſſa à mettre Madame d'Orbe en poſſeſſion de ſon emploi d'intendante ou de maîtreſſe-d'hôtel, & elle ſe hâtoit d'en faire les fonctions avec un empreſſement d'enfant qui nous fit rire. En entrant pour dîner dans le beau ſal-

Digitized by Google

lon, les deux cousines virent de tous côtés leurs chiffres unis & formés avec des fleurs. Julie devina dans l'instant d'où venoit ce soin; elle m'embrassa dans un saisissement de joie. Claire contre son ancienne coutume hésita d'en faire autant. Wolmar lui en fit la guerre; elle prit, en rougissant, le parti d'imiter sa cousine. Cette rougeur que je remarquai trop, me fit un effet que je ne saurois dire; mais je ne me sentis pas dans ses bras sans émotion.

L'après-midi il y eut une belle solation dans le gynécée, où pour le coup le maître & moi fûmes admis. Les hommes tirerent au blanc une mise donnée par Mad^e. d'Orbe. Le nouveau venu l'emporta, quoique moins exercé que les autres; Claire ne fut pas la dupe de son adresse. Lui-même ne s'y trompa pas, & refusa d'accepter le prix; mais tous ses camarades s'y forcerent, & vous pouvez juger que cette honnêteté de leur part ne fut pas perdue.

Le soir, toute la maison augmentée de trois personnes, se rassembla pour danser. Claire sembloit parée par la main des

Digitized by Google

Graces ; elle n'avoit jamais été si brillante que ce jour là. Elle danſoit, elle cauſoit, elle rioit, elle donnoit ſes ordres, elle ſuffiſoit à tout. Elle avoit juré de m'excéder de fatigue, & après cinq ou ſix contre-danſes très-vives tout d'une haleine, elle n'oublia pas le reproche ordinaire que je danſois comme un Philoſophe. Je lui dis, moi, qu'elle danſoit comme un Lutin, qu'elle ne faiſoit pas moins de ravage, & que j'avois peur qu'elle ne me laiſſât repoſer ni jour ni nuit. Au contraire, dit-elle, voici dequoi vous faire dormir tout d'une piece; & à l'inſtant elle me reprit pour danſer.

Elle étoit infatigable; mais il n'en étoit pas ainſi de Julie, elle avoit peine à ſe tenir; les genoux lui trembloient en danſant; elle étoit trop touchée pour pouvoir être gaie. Souvent on voyoit des larmes de joie couler de ſes yeux : elle contemploit ſa couſine avec une ſorte de raviſſement; elle aimoit à ſe croire l'étrangere à qui l'on donnoit la fête, & à regarder Claire comme la maîtreſſe de la maiſon, qui l'ordonnoit. Après le ſouper, je tirai des fuſées que j'avois appor-

Digitized by Google

tées de la Chine, & qui firent beaucoup d'effet. Nous veillâmes fort avant dans la nuit ; il falut enfin se quitter ; Madame d'Orbe étoit lasse ou devoit l'être, & Julie voulut qu'on se couchât de bonne heure.

Insensiblement le calme renaît, & l'ordre avec lui. Claire, toute folâtre qu'elle est, sait prendre quand il lui plait un ton d'autorité qui en impose. Elle a d'ailleurs du sens, un discernement exquis, la pénétration de Wolmar, la bonté de Julie, & quoi qu'extrêmement libérale, elle ne laisse pas d'avoir aussi beaucoup de prudence ; en sorte que restée veuve si jeune, & chargée de la garde-robe de sa fille, les biens de l'une & de l'autre n'ont fait que prospérer dans ses mains ; ainsi l'on n'a pas lieu de craindre, que sous ses ordres la maison soit moins bien gouvernée qu'auparavant. Cela donne à Julie le plaisir de se livrer toute entiere à l'occupation qui est le plus de son goût ; savoir l'éducation des enfans ; & je ne doute pas qu'Henriette ne profite extrêmement de tous les soins dont une de ses meres aura soulagé l'autre. Je dis,

Digitized by Google

ſes meres ; car à voir la maniere dont elles vivent avec elle, il eſt difficile de diſtinguer la véritable ; & des étrangers qui nous ſont venus aujourd'hui ſont ou paroiſſent là deſſus encore en doute. En effet, toutes deux l'appellent Henriette, ou, ma fille, indifféremment. Elle appelle, *Maman* l'une, & l'autre *petite Maman* ; la même tendreſſe regne de part & d'autre ; elle obéit également à toutes deux. S'ils demandent aux Dames à laquelle elle appartient, chacune répond, à moi. S'ils interrogent Henriette, il ſe trouve qu'elle a deux meres ; on ſeroit embarraſſé à moins. Les plus clair-voyans ſe décident pourtant à la fin pour Julie. Henriette dont le pere étoit blond, eſt blonde comme elle, & lui reſſemble beaucoup. Une certaine tendreſſe de mere ſe peint encore mieux dans ſes yeux que dans les regards de Claire. La petite prend auprès de Julie un air plus reſpectueux, plus attentif ſur elle-même. Machinalement elle ſe met plus ſouvent à ſes côtés, parce que Julie a plus ſouvent quelque choſe à lui dire. Il faut avouer que toutes les apparences ſont en faveur de

Digitized by Google

la petite maman, & je me ſuis apperçu que cette erreur eſt ſi agréable aux deux couſines, qu'elle pourroit bien être quelquefois volontaire, & devenir un moyen de leur faire ſa cour.

Milord, dans quinze jours il ne manquera plus ici que vous. Quand vous y ſerez il faudra mal penſer de tout homme dont le cœur cherchera ſur le reſte de la terre des vertus, des plaiſirs qu'il n'aura pas trouvés dans cette maiſon.

LETTRE VII.

DE SAINT PREUX A MILORD EDOUARD.

IL y a trois jours que j'eſſaye chaque ſoir de vous écrire. Mais après une journée laborieuſe, le ſommeil me gagne en rentrant : le matin dès le point du jour il faut retourner à l'ouvrage. Une ivreſſe plus douce que celle du vin me jette au fond de l'ame un trouble délicieux, & je ne puis dérober un moment à des plaiſirs devenus tout nouveaux pour moi.

Digitized by Google

Je ne conçois pas quel séjour pourroit me déplaire avec la société que je trouve dans celui-ci : mais savez-vous en quoi Clarens me plait pour lui-même ? C'est que je m'y sens vraiment à la campagne, & que c'est presque la premiere fois que j'en ai pu dire autant. Les gens de ville ne savent point aimer la campagne ; ils ne savent pas même y être : à peine quand ils y sont savent-ils ce qu'on y fait. Ils en dédaignent les travaux, les plaisirs, ils les ignorent : ils sont chez eux comme en pays étranger, je ne m'étonne pas qu'ils s'y déplaisent. Il faut être villageois au village, ou n'y point aller ; car qu'y va-t-on faire ? Les habitans de Paris qui croyent aller à la campagne n'y vont point ; ils portent Paris avec eux. Les chanteurs, les beaux esprits, les auteurs, les parasites sont le cortege qui les suit. Le jeu, la musique, la comédie y sont leur seule occupation (1).

(1) Il y faut ajouter la chasse. Encore la font-ils si commodément qu'ils n'en ont pas la moitié de la fatigue ni du plaisir. Mais je n'entame point ici cet article de la chasse, il fournit trop pour être traité dans une note. J'aurai peut-être occasion d'en parler ailleurs.

Digitized by Google

Leur table eſt couverte comme à Paris ; ils y mangent aux mêmes heures, on leur y ſert les mêmes mets, avec le même appareil ; ils n'y font que les mêmes choſes ; autant valoit y reſter ; car quelque riche qu'on puiſſe être & quelque ſoin qu'on ait pris, on ſent toujours quelque privation, & l'on ne ſauroit apporter avec ſoi Paris tout entier. Ainſi cette variété qui leur eſt ſi chére, ils la fuyent ; ils ne connoiſſent jamais qu'une maniere de vivre, & s'en ennuyent toujours.

Le travail de la campagne eſt agréable à conſidérer, & n'a rien d'aſſez pénible en lui-même pour émouvoir à compaſſion. L'objet de l'utilité publique & privée le rend intéreſſant ; & puis, c'eſt la premiere vocation de l'homme, il rappelle à l'eſprit une idée agréable, & au cœur tous les charmes de l'âge d'or. L'imagination ne reſte point froide à l'aſpect du labourage & des moiſſons. La ſimplicité de la vie paſtorale & champêtre a toujours quelque choſe qui touche. Qu'on regarde les prés couverts de gens qui fanent & chantent, & des troupeaux épars dans l'éloignement : inſenſiblement

Digitized by Google

on se sent attendrir sans savoir pourquoi. Ainsi quelquefois encore la voix de la nature amollit nos cœurs farouches, & quoiqu'on l'entende avec un regret inutile, elle est si douce qu'on ne l'entend jamais sans plaisir.

J'avoue que la misere qui couvre les champs en certains pays où le publicain dévore les fruits de la terre, l'âpre avidité d'un fermier avare, l'inflexible rigueur d'un maître inhumain ôtent beaucoup d'attrait à ces tableaux. Des chevaux étiques prêts d'expirer sous les coups, de malheureux paysans exténués de jeûne, excédés de fatigue, & couverts de haillons, des hameaux de masures offrent un triste spectacle à la vue; on a presque regret d'être homme quand on songe aux malheureux dont il faut manger le sang. Mais quel charme de voir de bons & sages régisseurs faire de la culture de leurs terres l'instrument de leurs bienfaits, leurs amusemens, leurs plaisirs; verser à pleines mains les dons de la Providence; engraisser tout ce qui les entoure, hommes & bestiaux, des biens dont regorgent leurs granges, leurs ca-

Digitized by Google

ves, leurs greniers; accumuler l'abondance & la joie autour d'eux, & faire du travail qui les enrichit une fête continuelle ! Comment se dérober à la douce illusion que ces objets font naître ? On oublie son siecle & ses contemporains; on se transporte au tems des Patriarches; on veut mettre soi-même la main à l'œuvre, partager les travaux rustiques & le bonheur qu'on y voit attaché. O tems de l'amour & de l'innocence, où les femmes étoient tendres & modestes, où les hommes étoient simples & vivoient contens ! O Rachel ! fille charmante & si constamment aimée, heureux celui qui pour t'obtenir ne regretta pas quatorze ans d'esclavage ! O douce élève de Noëmi ! heureux le bon vieillard dont tu réchauffois les pieds & le cœur ! Non, jamais la beauté ne regne avec plus d'empire qu'au milieu des soins champêtres. C'est là que les Graces sont sur leur trône, que la simplicité les pare, que la gaieté les anime, & qu'il faut les adorer malgré soi. Pardon, Milord, je reviens à nous.

Depuis un mois les chaleurs de l'au-

Digitized by Google

tomne apprêtoient d'heureuſes vendanges ; les premieres gelées en ont amené l'ouverture (2) ; le pampre grillé laiſſant la grappe à découvert étale aux yeux les dons du pere Lycée, & ſemble inviter les mortels à s'en emparer. Toutes les vignes chargées de ce fruit bienfaiſant que le Ciel offre aux infortunés pour leur faire oublier leur miſere ; le bruit des tonneaux, des cuves, des légrefaſs (3) qu'on relie de toutes parts ; le chant des vendangeuſes dont ces côteaux retentiſſent ; la marche continuelle de ceux qui portent la vendange au preſſoir ; le rauque ſon des inſtrumens ruſtiques qui les anime au travail ; l'aimable & touchant tableau d'une allégreſſe générale qui ſemble en ce moment étendu ſur la face de la terre ; enfin le voile de brouillard que le ſoleil éleve au matin comme une toile de théâtre pour découvrir à l'œil un ſi charmant ſpectacle ; tout conſpire à lui donner un air de fê-

(2) On vendange fort tard dans le pays de Vaud, parce que la principale récolte eſt en vins blancs, & que la gelée leur eſt ſalutaire.

(3) Sorte de foudre ou de grand tonneau du pays.

Digitized by Google

te, & cette fête n'en devient que plus belle à la réflexion, quand on ſonge qu'elle eſt la ſeule où les hommes aient ſçu joindre l'agréable à l'utile.

M. de Wolmar, dont ici le meilleur terrein conſiſte en vignobles, a fait d'avance tous les préparatifs néceſſaires. Les cuves, le preſſoir, le cellier, les futailles n'attendoient que la douce liqueur pour laquelle ils ſont deſtinés. Mde. de Wolmar s'eſt chargée de la récolte; le choix des ouvriers, l'ordre & la diſtribution du travail la regardent. Mde. d'Orbe préſide aux feſtins de vendange & au ſalaire des journaliers ſelon la police établie, dont les loix ne s'enfreignent jamais ici. Mon inſpection à moi, eſt de faire obſerver au preſſoir les directions de Julie, dont la tête ne ſupporte pas la vapeur des cuves, & Claire n'a pas manqué d'applaudir à cet emploi, comme étant tout-à-fait du reſſort d'un buveur.

Les tâches ainſi partagées, le métier commun pour remplir les vuides eſt celui de vendangeur. Tout le monde eſt ſur pied de grand matin: on ſe raſſemble pour aller à la vigne. Mde. d'Orbe, qui

Digitized by Google

n'eſt jamais aſſez occupée au gré de ſon activité, ſe charge pour ſurcroît de faire avertir & tancer les pareſſeux, & je puis me vanter qu'elle s'acquitte envers moi de ce ſoin avec une maligne vigilance. Quant au vieux Baron, tandis que nous travaillons tous, il ſe promene avec un fuſil, & vient de tems en tems m'ôter aux vendangeuſes pour aller avec lui tirer des grives, à quoi l'on ne manque pas de dire que je l'ai ſecretement engagé, ſi bien que j'en perds peu-à-peu le nom de philoſophe pour gagner celui de fainéant, qui dans le fond n'en differe pas de beaucoup.

Vous voyez par ce que je viens de vous marquer du Baron, que notre réconciliation eſt ſincere, & que Wolmar a lieu d'être content de ſa ſeconde épreuve (4). Moi de la haine pour le pere de

(4) Ceci s'entendra mieux par l'extrait ſuivant d'une lettre de Julie, qui n'eſt pas dans ce recueil.

" Voilà, me dit M. de Wolmar en me tirant à part, " la ſeconde épreuve que je lui deſtinois. S'il n'eût pas " careſſé votre pere je me ſerois défié de lui. Mais, dis-" je, comment concilier ces careſſes & votre épreuve avec " l'antipathie que vous avez vous-même trouvée entre eux ? " Elle n'exiſte plus, reprit-il ; les préjugés de notre

mon amie ! Non, quand j'aurois été ſon fils, je ne l'aurois pas plus parfaitement honoré. En vérité, je ne connois point d'homme plus droit, plus franc, plus généreux, plus reſpectable à tous égards que ce bon gentilhomme. Mais la bizarrerie de ſes préjugés eſt étrange. Depuis qu'il eſt ſûr que je ne ſaurois lui appartenir, il n'y a ſorte d'honneur qu'il ne me faſſe ; & pourvu que je ne ſois pas ſon gendre, il ſe mettroit volontiers au-deſſous de moi. La ſeule choſe que je ne puis lui pardonner, c'eſt quand nous ſommes ſeuls, de railler quelquefois le prétendu philoſophe ſur ſes anciennes leçons. Ces plaiſanteries me ſont ameres & je les reçois toujours fort mal ; mais il rit de ma colere, & dit : allons tirer des grives, c'eſt aſſez pouſſer d'argumens. Puis il crie en paſſant : Claire, Claire ! un bon ſouper à ton maître, car je lui

„ pere ont fait à St. Preux tout le mal qu'ils pouvoient „ lui faire : il n'en a plus rien à craindre, il ne les hait „ plus, il les plaint. Le Baron de ſon côté ne le craint „ plus ; il a le cœur bon, il ſent qu'il lui a fait bien „ du mal, il en a pitié. Je vois qu'ils ſeront fort bien „ enſemble, & ſe verront avec plaiſir. Auſſi dès cet inſ„ tant, je compte ſur lui tout-à-fait.

Digitized by Google

vais faire gagner de l'appétit. En effet, à ſon âge il court les vignes avec ſon fuſil tout auſſi vigoureuſement que moi, & tire incomparablement mieux. Ce qui me venge un peu de ſes railleries, c'eſt que devant ſa fille il n'oſe plus ſouffler, & la petite écoliere n'en impoſe gueres moins à ſon pere même qu'à ſon précepteur. Je reviens à nos vendanges.

Depuis huit jours que cet agréable travail nous occupe, on eſt à peine à la moitié de l'ouvrage. Outre les vins deſtinés pour la vente & pour les proviſions ordinaires, leſquels n'ont d'autre façon que d'être recueillis avec ſoin, la bienfaiſante Fée en prépare d'autres plus fins pour nos buveurs, & j'aide aux opérations magiques dont je vous ai parlé, pour tirer d'un même vignoble des vins de tous les pays. Pour l'un, elle fait tordre la grappe quand elle eſt mûre & la laiſſe flétrir au ſoleil ſur la ſouche; pour l'autre, elle fait égrapper le raiſin & trier les grains avant de les jetter dans la cuve; pour un autre, elle fait cueillir avant le lever du ſoleil du raiſin rouge, & le porter doucement ſur le preſſoir couvert

Digitized by Google

encore de sa fleur & de sa rosée, pour en exprimer du vin blanc ; elle prépare un vin de liqueur en mêlant dans les tonneaux du moût réduit en sirop sur le feu, un vin sec en l'empêchant de cuver, un vin d'absynthe pour l'estomac (5), un vin muscat avec des simples. Tous ces vins différens ont leur apprêt particulier ; toutes ces préparations sont saines & naturelles : c'est ainsi qu'une économe industrie supplée à la diversité des terreins, & rassemble vingt climats en un seul.

Vous ne sauriez concevoir avec quel zele, avec quelle gaieté tout cela se fait. On chante, on rit toute la journée, & le travail n'en va que mieux. Tout vit dans la plus grande familiarité ; tout le monde est égal, & personne ne s'oublie. Les Dames sont sans airs, les paysannes sont décentes, les hommes badins & non grossiers. C'est à qui trouvera les meilleures chansons, à qui fera les meilleurs contes, à qui dira les meilleurs traits.

(5) En Suisse on boit beaucoup de vin d'absynthe ; & en général, comme les herbes des Alpes ont plus de vertu que dans les plaines, on y fait plus d'usage des infusions.

Digitized by Google

L'union même engendre les folâtres querelles, & l'on ne s'agace mutuellement que pour montrer combien on eſt ſûr les uns des autres. On ne revient point enſuite faire chez ſoi les Meſſieurs; on paſſe aux vignes toute la journée; Julie y a fait faire une loge où l'on va ſe chauffer quand on a froid, & dans laquelle on ſe réfugie en cas de pluie. On dîne avec les payſans & à leur heure, auſſi bien qu'on travaille avec eux. On mange avec appétit leur ſoupe un peu groſſiere, mais bonne, ſaine & chargée d'excellens légumes. On ne ricane point orgueilleuſement de leur air gauche & de leurs complimens ruſtauds; pour les mettre à leur aiſe on s'y prête ſans affectation. Ces complaiſances ne leur échappent pas; ils y ſont ſenſibles, & voyant qu'on veut bien ſortir pour eux de ſa place, ils s'en tiennent d'autant plus volontiers dans la leur. A dîner, on amene les enfans, & ils paſſent le reſte de la journée à la vigne. Avec quelle joie ces bons villageois les voyent arriver! O bienheureux enfans! diſent-ils en les preſſant dans leurs bras robuſtes, que le bon Dieu prolonge vos

Digitized by Google

jours aux dépens des nôtres! reſſemblez à vos peres & meres, & ſoyez comme eux la bénédiction du pays! Souvent en ſongeant que la plupart de ces hommes ont porté les armes, & ſavent manier l'épée & le mouſquet auſſi-bien que la ſerpette & la houe; en voyant Julie au milieu d'eux ſi charmante & ſi reſpectée, recevoir, elle & ſes enfans, leurs touchantes acclamations, je me rappelle l'illuſtre & vertueuſe Agrippine montrant ſon fils aux troupes de Germanicus. Julie! femme incomparable! vous exercez dans la ſimplicité de la vie privée le deſpotique empire de la ſageſſe & des bienfaits: vous êtes pour tout le pays un dépôt cher & ſacré que chacun voudroit défendre & conſerver au prix de ſon ſang, & vous vivez plus ſurement, plus honorablement au milieu d'un peuple entier qui vous aime, que les Rois entourés de tous leurs ſoldats.

Le ſoir on revient gaiement tous enſemble. On nourrit & loge les ouvriers tout le tems de la vendange, & même le dimanche après le prêche du ſoir on ſe raſſemble avec eux & l'on danſe juſ-

Digitized by Google

qu'au ſouper. Les autres jours on ne ſe ſépare point non plus en rentrant au logis, hors le Baron qui ne ſoupe jamais & ſe couche de fort bonne heure, & Julie qui monte avec ſes enfans chez lui juſqu'à ce qu'il s'aille coucher. A cela près, depuis le moment qu'on prend le métier de vendangeur juſqu'à celui qu'on le quitte, on ne mêle plus la vie citadine à la vie ruſtique. Ces ſaturnales ſont bien plus agréables & plus ſages que celles des Romains. Le renverſement qu'ils affectoient étoit trop vain pour inſtruire le maître ni l'eſclave : mais la douce égalité qui regne ici rétablit l'ordre de la nature, forme une inſtruction pour les uns, une conſolation pour les autres, & un lien d'amitié pour tous (6).

Le lieu d'aſſemblée eſt une ſalle à l'antique avec une grande cheminée où l'on fait

(6) Si de-là naît un commun état de fête, non moins doux à ceux qui deſcendent qu'à ceux qui montent, ne s'enſuit-il pas que tous les états ſont preſque indifférens par eux-mêmes, pourvu qu'on puiſſe & qu'on veuille en ſortir quelquefois ? Les gueux ſont malheureux parce qu'ils ſont toujours gueux ; Les Rois ſont malheureux parce qu'ils ſont toujours Rois. Les états moyens, dont on ſort plus

Digitized by Google

fait bon feu. La piece eſt éclairée de trois lampes, auxquelles M. de Wolmar a ſeulement fait ajouter des capuchons de fer-blanc, pour intercepter la fumée & réfléchir la lumiere. Pour prévenir l'envie & les regrets on tâche de ne rien étaler aux yeux de ces bonnes gens qu'ils ne puiſſent retrouver chez eux, de ne leur montrer d'autre opulence que le choix du bon dans les choſes communes & un peu plus de largeſſe dans la diſtribution. Le ſouper eſt ſervi ſur deux longues tables. Le luxe & l'appareil des feſtins n'y ſont pas, mais l'abondance & la joie y ſont. Tout le monde ſe met à table, maîtres, journaliers, domeſtiques; chacun ſe leve indifféremment pour ſervir, ſans excluſion, ſans préférence, & le ſervice ſe fait toujours avec grace & avec plaiſir. On boit à diſcrétion, la liberté n'a point d'autres bornes que l'honnêteté.

plus aiſément offrent des plaiſirs au-deſſus & au-deſſous de ſoi; ils étendent auſſi les lumieres de ceux qui les rempliſſent, en leur donnant plus de préjugés à connoître & plus de degrés à comparer. Voilà, ce me ſemble, la principale raiſon pourquoi c'eſt généralement dans les conditions médiocres qu'on trouve les hommes les plus heureux & du meilleur ſens.

Digitized by Google

La préſence de maîtres ſi reſpectés contient tout le monde & n'empêche pas qu'on ne ſoit à ſon aiſe & gai. Que s'il arrive à quelqu'un de s'oublier, on ne trouble point la fête par des réprimandes, mais il eſt congédié ſans rémiſſion dès le lendemain.

Je me prévaux auſſi des plaiſirs du pays & de la ſaiſon. Je reprends la liberté de vivre à la Valaiſane, & de boire aſſez ſouvent du vin pur; mais je n'en bois point qui n'ait été verſé de la main d'une des deux couſines. Elles ſe chargent de meſurer ma ſoif à mes forces, & de ménager ma raiſon. Qui ſait mieux qu'elles comment il la faut gouverner, & l'art de me l'ôter & de me la rendre? Si le travail de la journée, la durée & la gaieté du repas donnent plus de force au vin verſé de ces mains chéries, je laiſſe exhaler mes tranſports ſans contrainte; ils n'ont plus rien que je doive taire, rien que gêne la préſence du ſage Wolmar. Je ne crains point que ſon œil éclairé liſe au fond de mon cœur; & quand un tendre ſouvenir y veut renaître, un regard de Claire lui donne le change, un regard de Julie m'en fait rougir.

Digitized by Google

Après le ſouper on veille encore une heure ou deux en teillant du chanvre ; chacun dit ſa chanſon tour-à-tour. Quelquefois les vendangeuſes chantent en chœur toutes enſemble, ou bien alternativement à voix ſeule & en refrain. La plupart de ces chanſons ſont de vieilles romances dont les airs ne ſont pas piquans ; mais ils ont je ne ſais quoi d'antique & de doux qui touche à la longue. Les paroles ſont ſimples, naïves, ſouvent triſtes ; elles plaiſent pourtant. Nous ne pouvons nous empêcher, Claire de ſourire, Julie de rougir, moi de ſoupirer, quand nous retrouvons dans ces chanſons des tours & des expreſſions dont nous nous ſommes ſervis autrefois. Alors en jettant les yeux ſur elles & me rappellant les tems éloignés, un treſſaillement me prend, un poids inſupportable me tombe tout-à-coup ſur le cœur, & me laiſſe une impreſſion funeſte qui ne s'efface qu'avec peine. Cependant je trouve à ces veillées une ſorte de charme que je ne puis vous expliquer, & qui m'eſt pourtant fort ſenſible. Cette réunion des différens états, la ſimplicité de cette occu-

Digitized by Google

pation, l'idée de délassement, d'accord, de tranquillité, le sentiment de paix qu'elle porte à l'ame, a quelque chose d'attendrissant qui dispose à trouver ces chansons plus intéressantes. Ce concert de voix de femmes n'est pas non plus sans douceur. Pour moi, je suis convaincu que de toutes les harmonies, il n'y en a point d'aussi agréable que le chant à l'unisson, & que s'il nous faut des accords, c'est parce que nous avons le goût dépravé. En effet, toute l'harmonie ne se trouve-t-elle pas dans un son quelconque, & qu'y pouvons-nous ajouter sans altérer les proportions que la nature a établies dans la force relative des sons harmonieux ? En doublant les uns & non pas les autres, en ne les renforçant pas en même rapport, n'ôtons-nous pas à l'instant ces proportions ? La nature a tout fait le mieux qu'il étoit possible ; mais nous voulons mieux faire encore, & nous gâtons tout.

Il y a une grande émulation pour ce travail du soir aussi-bien que pour celui de la journée, & la filouterie que j'y voulois employer m'attira hier un petit

Digitized by Google

affront. Comme je ne ſuis pas des plus adroits à teiller & que j'ai ſouvent des diſtractions, ennuyé d'être toujours noté pour avoir fait le moins d'ouvrage, je tirois doucement avec le pied des chenevottes de mes voiſins pour groſſir mon tas; mais cette impitoyable Madame d'Orbe s'en étant apperçue fit ſigne à Julie, qui m'ayant pris ſur le fait, me tança ſéverement. Monſieur le fripon, me dit-elle tout haut, point d'injuſtice, même en plaiſantant; c'eſt ainſi qu'on s'accoutume à devenir méchant tout de bon, & qui pis eſt, à plaiſanter encore.

Voilà comment ſe paſſe la ſoirée. Quand l'heure de la retraite approche, Mde. de Wolmar dit, allons tirer le feu d'artifice. A l'inſtant, chacun prend ſon paquet de chenevottes, ſigne honorable de ſon travail; on les porte en triomphe au milieu de la cour, on les raſſemble en un tas, on en fait un trophée, on y met le feu; mais n'a pas cet honneur qui veut; Julie l'adjuge, en préſentant le flambeau à celui ou celle qui a fait ce ſoir là le plus d'ouvrage; fût-ce elle-même, elle ſe l'attribue ſans façon. L'auguſte cérémonie eſt

Digitized by Google

accompagnée d'acclamations & de battemens de mains. Les chenevottes font un feu clair & brillant qui s'éleve juſqu'aux nues, un vrai feu de joie autour duquel on ſaute, on rit. Enſuite on offre à boire à toute l'aſſemblée ; chacun boit à la ſanté du vainqueur & va ſe coucher content d'une journée paſſée dans le travail, la gaieté, l'innocence, & qu'on ne feroit pas fâché de recommencer le lendemain, le ſurlendemain, & toute ſa vie.

LETTRE VIII.

DE SAINT PREUX A M. DE WOLMAR.

JOUISSEZ, cher Wolmar, du fruit de vos ſoins. Recevez les hommages d'un cœur épuré, qu'avec tant de peine vous avez rendu digne de vous être offert. Jamais homme n'entreprit ce que vous avez entrepris, jamais homme ne tenta ce que vous avez exécuté ; jamais ame reconnoiſſante & ſenſible ne ſentit ce que

Digitized by Google

vous m'avez inſpiré. La mienne avoit perdu ſon reſſort, ſa vigueur, ſon être; vous m'avez tout rendu. J'étois mort aux vertus ainſi qu'au bonheur : je vous dois cette vie morale à laquelle je me ſens renaître. O mon bienfaiſteur ! ô mon pere ! En me donnant à vous tout entier, je ne puis vous offrir, comme à Dieu même, que les dons que je tiens de vous.

Faut-il vous avouer ma foibleſſe & mes craintes ? Juſqu'à préſent je me ſuis toujours défié de moi. Il n'y a pas huit jours que j'ai rougi de mon cœur & cru toutes vos bontés perdues. Ce moment fut cruel & décourageant pour la vertu ; graces au Ciel, graces à vous, il eſt paſſé pour ne plus revenir. Je ne me crois plus guéri ſeulement parce que vous me le dites, mais parce que je le ſens. Je n'ai plus beſoin que vous me répondiez de moi. Vous m'avez mis en état d'en répondre moi-même. Il m'a fallu ſéparer de vous & d'elle pour ſavoir ce que je pouvois être ſans votre appui. C'eſt loin des lieux qu'elle habite que j'apprends à ne plus craindre d'en approcher.

J'écris à Madame d'Orbe le détail de

Digitized by Google

notre voyage. Je ne vous le répéterai point ici. Je veux bien que vous connoiſſiez toutes mes foibleſſes, mais je n'ai pas la force de vous les dire. Cher Wolmar, c'eſt ma derniere faute ; je m'en ſens déjà ſi loin que je n'y ſonge point ſans fierté ; mais l'inſtant en eſt ſi près encore que je ne puis l'avouer ſans peine. Vous qui ſçûtes pardonner mes égaremens, comment ne pardonneriez-vous pas la honte qu'a produit leur repentir ?

Rien ne manque plus à mon bonheur, Milord m'a tout dit. Cher ami, je ſerai donc à vous ? J'éleverai donc vos enfans ? L'aîné des trois élevera les deux autres ? Avec quelle ardeur je l'ai deſiré ! Combien l'eſpoir d'être trouvé digne d'un ſi cher emploi redoubloit mes ſoins pour répondre aux vôtres ! combien de fois j'oſai montrer là-deſſus mon empreſſement à Julie ! Qu'avec plaiſir j'interprétois ſouvent en ma faveur vos diſcours & les ſiens ! Mais quoiqu'elle fût ſenſible à mon zele & qu'elle en parût approuver l'objet, je ne la vis point entrer aſſez préciſément dans mes vues pour oſer en parler plus ouvertement. Je ſentis qu'il

Digitized by Google

falloit mériter cet honneur & ne pas le demander. J'attendois de vous & d'elle ce gage de votre confiance & de votre estime. Je n'ai point été trompé dans mon espoir : mes amis, croyez-moi, vous ne serez point trompés dans le vôtre.

Vous savez qu'à la suite de nos conversations sur l'éducation de vos enfans j'avois jetté sur le papier quelques idées qu'elles m'avoient fournies & que vous approuvâtes. Depuis mon départ il m'est venu de nouvelles réflexions sur le même sujet, & j'ai réduit le tout en une espece de système que je vous communiquerai quand je l'aurai mieux digéré, afin que vous l'examiniez à votre tour. Ce n'est qu'après notre arrivée à Rome que j'espere pouvoir le mettre en état de vous être montré. Ce système commence où finit celui de Julie, ou plutôt il n'en est que la suite & le développement ; car tout consiste à ne pas gâter l'homme de la nature en l'appropriant à la société.

J'ai recouvré ma raison par vos soins ; redevenu libre & sain de cœur, je me sens aimé de tout ce qui m'est cher ; l'avenir le plus charmant se présente à

Digitized by Google

moi ; ma ſituation devroit être délicieuſe, mais il eſt dit que je n'aurai jamais l'ame en paix. En approchant du terme de notre voyage, j'y vois l'époque du ſort de mon illuſtre ami ; c'eſt moi qui dois pour ainſi dire en décider. Saurai-je faire au moins une fois pour lui ce qu'il a fait ſi ſouvent pour moi ? Saurai-je remplir dignement le plus grand, le plus important devoir de ma vie ? Cher Wolmar, j'emporte au fond de mon cœur toutes vos leçons, mais pour ſavoir les rendre utiles, que ne puis-je de même emporter votre ſageſſe ! Ah ! ſi je puis voir un jour Edouard heureux ; ſi ſelon ſon projet & le vôtre, nous nous raſſemblons tous pour ne plus nous ſéparer, quel vœu me reſtera-t-il à faire ? Un ſeul, dont l'accompliſſement ne dépend ni de vous, ni de moi, ni de perſonne au monde ; mais de celui qui doit un prix aux vertus de votre épouſe, & compte en ſecret vos bienfaits.

Digitized by Google

LETTRE IX.

DE SAINT PREUX

A MDE. D'ORBE.

OU êtes-vous, charmante couſine ? Où êtes-vous, aimable confidente de ce foible cœur que vous partagez à tant de titres, & que vous avez conſolé tant de fois ? Venez, qu'il verſe aujourd'hui dans le vôtre l'aveu de ſa derniere erreur. N'eſt-ce pas à vous qu'il appartient toujours de le purifier, & ſait-il ſe reprocher encore les torts qu'il vous a confeſſés ? Non, je ne ſuis plus le même, & ce changement vous eſt dû : c'eſt un nouveau cœur que vous m'avez fait, & qui vous offre ſes prémices ; mais je ne me croirai délivré de celui que je quitte qu'après l'avoir dépoſé dans vos mains. Ô vous qui l'avez vu naître, recevez ſes derniers ſoupirs !

L'euſſiez-vous jamais penſé ? Le moment de ma vie où je fus le plus content de moi-même fut celui où je me ſépa-

Digitized by Google

rai de vous. Revenu de mes longs égaremens, je fixois à cet instant la tardive époque de mon retour à mes devoirs. Je commençois à payer enfin les immenses dettes de l'amitié, en m'arrachant d'un séjour si chéri pour suivre un bienfaiteur, un sage, qui, feignant d'avoir besoin de mes soins, mettoit le succès des siens à l'épreuve. Plus ce départ m'étoit douloureux, plus je m'honorois d'un pareil sacrifice. Après avoir perdu la moitié de ma vie à nourrir une passion malheureuse, je consacrois l'autre à la justifier, à rendre par mes vertus un plus digne hommage à celle qui reçut si longtems tous ceux de mon cœur. Je marquois hautement le premier de mes jours où je ne faisois rougir de moi, ni vous, ni elle, ni rien de tout ce qui m'étoit cher.

Milord Edouard avoit craint l'attendrissement des adieux, & nous voulions partir sans être apperçus: mais tandis que tout dormoit encore, nous ne pûmes tromper votre vigilante amitié. En appercevant votre porte entre-ouverte & votre femme-de-chambre au guet, en

Digitized by Google

vous voyant venir au-devant de nous ; en entrant & trouvant une table à thé préparée, le rapport des circonſtances me fit ſonger à d'autres tems, & comparant ce départ à celui dont il me rappelloit l'idée, je me ſentis ſi différent de ce que j'étois alors, que me félicitant d'avoir Edouard pour témoin de ces différences, j'eſpérai bien lui faire oublier à Milan l'indigne ſcene de Beſançon. Jamais je ne m'étois ſenti tant de courage ; je me faiſois une gloire de vous le montrer ; je me parois auprès de vous de cette fermeté que vous ne m'aviez jamais vue, & je me glorifiois en vous quittant de paroître un moment à vos yeux tel que j'allois être. Cette idée ajoutoit à mon courage, je me fortifiois de votre eſtime, & peut-être vous euſſai-je dit adieu d'un œil ſec, ſi vos larmes coulant ſur ma joue n'euſſent forcé les miennes de s'y confondre.

Je partis le cœur plein de tous mes devoirs, pénétré ſur-tout de ceux que votre amitié m'impoſe, & bien réſolu d'employer le reſte de ma vie à la mériter. Edouard paſſant en revue toutes

Digitized by Google

mes fautes me remit devant les yeux un tableau qui n'étoit pas flatté ; & je connus par ſa juſte rigueur à blâmer tant de foibleſſes, qu'il craignoit peu de les imiter. Cependant il feignoit d'avoir cette crainte ; il me parloit avec inquiétude de ſon voyage de Rome & des indignes attachemens qui l'y rappelloient malgré lui ; mais je jugeai facilement qu'il augmentoit ſes propres dangers pour m'en occuper davantage, & m'éloigner d'autant plus de ceux auxquels j'étois expoſé.

Comme nous approchions de Villeneuve, un laquais qui montoit un mauvais cheval ſe laiſſa tomber & ſe fit une légere contuſion à la tête. Son maître le fit ſaigner & voulut coucher là cette nuit. Ayant dîné de bonne heure, nous prîmes des chevaux pour aller à Bex voir la Saline, & Milord ayant des raiſons particulieres qui lui rendoient cet examen intéreſſant, je pris les meſures & le deſſin du bâtiment de graduation ; nous ne rentrâmes à Villeneuve qu'à la nuit. Après le ſouper, nous causâmes en buvant du punch, & veillâmes aſſez tard. Ce fut alors qu'il m'apprit quels ſoins m'étoient

Digitized by Google

confiés, & ce qui avoit été fait pour rendre cet arrangement praticable. Vous pouvez juger de l'effet que fit ſur moi cette nouvelle ; une telle converſation n'amenoit pas le ſommeil. Il falut pourtant enfin ſe coucher.

En entrant dans la chambre qui m'étoit deſtinée, je la reconnus pour la même que j'avois occupée autrefois en allant à Sion. A cet aſpect, je ſentis une impreſſion que j'aurois peine à vous rendre. J'en fus ſi vivement frappé que je crus redevenir à l'inſtant tout ce que j'étois alors ; dix années s'effacerent de ma vie & tous mes malheurs furent oubliés. Hélas ! cette erreur fut courte, & le ſecond inſtant me rendit plus accablant le poids de toutes mes anciennes peines. Quelles triſtes réflexions ſuccéderent à ce premier enchantement ! Quelles comparaiſons douloureuſes s'offrirent à mon eſprit ! Charmes de la premiere jeuneſſe, délices des premieres amours, pourquoi vous retracer encore à ce cœur accablé d'ennuis & ſurchargé de lui-même ? O tems ! tems heureux, tu n'es plus ! J'aimois, j'étois aimé. Je me livrois dans

Digitized by Google

la paix de l'innocence aux transports d'un amour partagé : je savourois à longs traits le délicieux sentiment qui me faisoit vivre. La douce vapeur de l'espérance enivroit mon cœur. Une extase, un raviſſement, un délire abſorboit toutes mes facultés. Ah ! ſur les rochers de Meillerie, au milieu de l'hiver & des glaces, d'affreux abymes devant les yeux, quel être au monde jouiſſoit d'un ſort comparable au mien ?.... Et je pleurois ! & je me trouvois à plaindre ! & la triſteſſe oſoit approcher de moi !..... que ſerai-je donc aujourd'hui que j'ai tout poſſédé, tout perdu ?.... J'ai bien mérité ma miſere, puiſque j'ai ſi peu ſenti mon bonheur !..... Je pleurois alors ?.... Tu pleurois ?.... Infortuné, tu ne pleures plus.... tu n'as pas même le droit de pleurer.... Que n'eſt-elle morte ! oſai-je m'écrier dans un tranſport de rage ; oui, je ſerois moins malheureux ; j'oſerois me livrer à mes douleurs ; j'embraſſerois ſans remords ſa froide tombe, mes regrets ſeroient dignes d'elle ; je dirois : elle entend mes cris, elle voit mes pleurs, mes gémiſſemens la touchent, elle approuve.

Digitized by Google

& reçoit mon pur hommage.... j'aurois au moins l'eſpoir de la rejoindre.... Mais elle vit : elle eſt heureuſe !..... Elle vit, & ſa vie eſt ma mort, & ſon bonheur eſt mon ſupplice, & le Ciel après me l'avoir arrachée, m'ôte juſqu'à la douceur de la regretter !..... Elle vit, mais non pas pour moi ; elle vit pour mon déſeſpoir. Je ſuis cent fois plus loin d'elle que ſi elle n'étoit plus.

Je me couchai dans ces triſtes idées. Elles me ſuivirent durant mon ſommeil, & le remplirent d'images funebres. Les ameres douleurs, les regrets, la mort ſe peignirent dans mes ſonges, & tous les maux que j'avois ſoufferts reprenoient à mes yeux cent formes nouvelles, pour me tourmenter une ſeconde fois. Un rêve ſur-tout, le plus cruel de tous, s'obſtinoit à me pourſuivre, & de fantôme en fantôme, toutes leurs apparitions confuſes finiſſoient toujours par celui-là.

Je crus voir la digne mere de votre amie dans ſon lit expirante, & ſa fille à genoux devant elle, fondant en larmes, baiſant ſes mains & recueillant ſes der-

Digitized by Google

niers soupirs. Je revis cette scene que vous m'avez autrefois dépeinte, & qui ne sortira jamais de mon souvenir. O ma mere! disoit Julie d'un ton à me navrer l'ame, celle qui vous doit le jour vous l'ôte! Ah! reprenez votre bienfait, sans vous il n'est pour moi qu'un don funeste. Mon enfant, répondit sa tendre mere.... il faut remplir son sort.... Dieu est juste.... tu seras mere à ton tour.... elle ne put achever.... Je voulus lever les yeux sur elle; je ne la vis plus. Je vis Julie à sa place; je la vis, je la reconnus, quoique son visage fût couvert d'un voile. Je fais un cri; je m'élance pour écarter le voile; je ne pus l'atteindre; j'étendois les bras, je me tourmentois & ne touchois rien. Ami, calme-toi, me dit-elle d'une voix foible. Le voile redoutable me couvre, nulle main ne peut l'écarter. A ce mot, je m'agite & fais un nouvel effort; cet effort me réveille: je me trouve dans mon lit, accablé de fatigue, & trempé de sueur & de larmes.

Bientôt ma frayeur se dissipe, l'épuisement me rendort; le même songe me rend les mêmes agitations; je m'éveille

Digitized by Google

& me rendors une troiſieme fois. Toujours ce ſpectacle lugubre, toujours ce même appareil de mort, toujours ce voile impénétrable échappe à mes mains & dérobe à mes yeux l'objet expirant qu'il couvre.

A ce dernier réveil ma terreur fut ſi forte que je ne la pus vaincre étant éveillé. Je me jette à bas de mon lit, ſans ſavoir ce que je faiſois. Je me mets à errer par la chambre, effrayé comme un enfant des ombres de la nuit, croyant me voir environné de fantômes, & l'oreille encore frappée de cette voix plaintive dont je n'entendis jamais le ſon ſans émotion. Le crépuſcule en commençant d'éclairer les objets, ne fit que les transformer au gré de mon imagination troublée. Mon effroi redouble & m'ôte le jugement : après avoir trouvé ma porte avec peine, je m'enfuis de ma chambre ; j'entre bruſquement dans celle d'Edouard : j'ouvre ſon rideau & me laiſſe tomber ſur ſon lit en m'écriant hors d'haleine : C'en eſt fait, je ne la verrai plus ! Il s'éveille en ſurſaut, il ſaute à ſes armes, ſe croyant ſurpris par un voleur.

Digitized by Google

A l'instant, il me reconnoit; je me reconnois moi-même, & pour la seconde fois de ma vie, je me vois devant lui dans la confusion que vous pouvez concevoir.

Il me fit asseoir, me remettre & parler. Sitôt qu'il sçut de quoi il s'agissoit, il voulut tourner la chose en plaisanterie; mais voyant que j'étois vivement frappé & que cette impression ne seroit pas facile à détruire, il changea de ton. Vous ne méritez ni mon amitié ni mon estime, me dit-il assez durement; si j'avois pris pour mon laquais le quart des soins que j'ai pris pour vous, j'en aurois fait un homme; mais vous n'êtes rien. Ah! lui dis-je, il est trop vrai. Tout ce que j'avois de bon me venoit d'elle: je ne la reverrai jamais; je ne suis plus rien. Il sourit, & m'embrassa. Tranquillisez-vous aujourd'hui, me dit-il, demain vous serez raisonnable. Je me charge de l'événement. Après cela, changeant de conversation, il me proposa de partir. J'y consentis, on fit mettre les chevaux, nous nous habillâmes. En entrant dans la chaise, Milord dit un mot à l'oreille au postillon & nous partîmes.

Digitized by Google

Nous marchions sans rien dire. J'étois si occupé de mon funeste rêve que je n'entendois & ne voyois rien. Je ne fis pas même attention que le lac, qui la veille étoit à ma droite, étoit maintenant à ma gauche. Il n'y eut qu'un bruit de pavé qui me tira de ma léthargie, & me fit appercevoir, avec un étonnement facile à comprendre, que nous rentrions dans Clarens. A trois cens pas de la grille Milord fit arrêter, & me tirant à l'écart, vous voyez, me dit-il, mon projet; il n'a pas besoin d'explication. Allez, visionnaire, ajouta-t-il en me serrant la main, allez la revoir. Heureux de ne montrer vos folies qu'à des gens qui vous aiment! Hâtez-vous, je vous attends; mais sur-tout ne revenez qu'après avoir déchiré ce fatal voile tissu dans votre cerveau.

Qu'aurois-je dit? Je partis sans répondre. Je marchois d'un pas précipité que la réflexion ralentit en approchant de la maison. Quel personnage allois-je faire? Comment oser me montrer? De quel prétexte couvrir ce retour imprévu? Avec quel front irois-je alléguer mes ri-

Digitized by Google

dicules terreurs, & ſupporter le regard mépriſant du généreux Wolmar ? Plus j'approchois, plus ma frayeur me paroiſſoit puérile, & mon extravagance me faiſoit pitié. Cependant un noir preſſentiment m'agitoit encore, & je ne me ſentois point raſſuré. J'avançois toujours quoique lentement, & j'étois déjà près de la cour, quand j'entendis ouvrir & refermer la porte de l'Eliſée. N'en voyant ſortir perſonne, je fis le tour en-dehors, & j'allai par le rivage cotoyer la voliere autant qu'il me fut poſſible. Je ne tardai pas de juger qu'on en approchoit. Alors prêtant l'oreille, je vous entendis parler toutes deux, &, ſans qu'il me fût poſſible de diſtinguer un ſeul mot, je trouvai dans le ſon de votre voix je ne ſais quoi de languiſſant & de tendre qui me donna de l'émotion, & dans la ſienne un accent affectueux & doux à ſon ordinaire, mais paiſible & ſerein, qui me remit à l'inſtant, & qui fit le vrai réveil de mon rêve.

Sur le champ je me ſentis tellement changé, que je me moquai de moi-même & de mes vaines allarmes. En ſon-

Digitized by Google

geant que je n'avois qu'une haye & quelques buiſſons à franchir pour voir pleine de vie & de ſanté celle que j'avois cru ne revoir jamais, j'abjurai pour toujours mes craintes, mon effroi, mes chimeres, & je me déterminai ſans peine à repartir, même ſans la voir. Claire, je vous le jure, non-ſeulement je ne la vis point; mais je m'en retournai fier de ne l'avoir point vue, de n'avoir pas été foible & crédule juſqu'au bout, & d'avoir au moins rendu cet honneur à l'ami d'Edouard, de le mettre au-deſſus d'un ſonge.

Voilà, chére couſine, ce que j'avois à vous dire & le dernier aveu qui me reſtoit à vous faire. Le détail du reſte de notre voyage n'a plus rien d'intéreſſant; il me ſuffit de vous proteſter que depuis lors non-ſeulement Milord eſt content de moi; mais que je le ſuis encore plus moi-même qui ſens mon entiere guériſon, bien mieux qu'il ne la peut voir. De peur de lui laiſſer une défiance inutile, je lui ai caché que je ne vous avois point vues. Quand il me demanda ſi le voile étoit levé, je l'affir-

Digitized by Google

mai ſans balancer, & nous n'en avons plus parlé. Oui, couſine, il eſt levé pour jamais ce voile dont ma raiſon fut long-tems offuſquée. Tous mes tranſports inquiets ſont éteints. Je vois tous mes devoirs & je les aime. Vous m'êtes toutes deux plus chéres que jamais, mais mon cœur ne diſtingue plus l'une de l'autre, & ne ſépare point les inſéparables.

Nous arrivâmes avant hier à Miſan. Nous en repartons après demain. Dans huit jours nous comptons d'être à Rome, & j'eſpere y trouver de vos nouvelles en arrivant. Qu'il me tarde de voir ces deux étonnantes perſonnes qui troublent depuis ſi long-tems le repos du plus grand des hommes! O Julie! ô Claire! il faudroit votre égale pour mériter de le rendre heureux.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE X.

DE MDE. D'ORBE A SAINT PREUX.

NOUS attendions tous de vos nouvelles avec impatience, & je n'ai pas besoin de vous dire combien vos lettres ont fait de plaisir à la petite communauté : mais ce que vous ne devinerez pas de même, c'est que de toute la maison je suis peut-être celle qu'elles ont le moins réjouie. Ils ont tous appris que vous aviez heureusement passé les Alpes ; moi, j'ai songé que vous étiez au-delà.

A l'égard du détail que vous m'avez fait, nous n'en avons rien dit au Baron, & j'en ai passé à tout le monde quelques soliloques fort inutiles. M. de Wolmar a eu l'honnêteté de ne faire que se moquer de vous : mais Julie n'a pu se rappeller les derniers momens de sa mere sans de nouveaux regrets & de nouvelles larmes. Elle n'a remarqué de votre rêve que ce qui ranimoit ses douleurs.

Digitized by Google

Quant à moi, je vous dirai, mon cher maître, que je ne suis plus surprise de vous voir en continuelle admiration de vous-même, toujours achevant quelque folie, & toujours commençant d'être sage; car il y a long-tems que vous passez votre vie à vous reprocher le jour de la veille, & à vous applaudir pour le lendemain.

Je vous avoue aussi que ce grand effort de courage, qui, si près de nous vous a fait retourner comme vous étiez venu, ne me paroît pas aussi merveilleux qu'à vous. Je le trouve plus vain que sensé, & je crois qu'à tout prendre j'aimerois autant moins de force avec un peu plus de raison. Sur cette maniere de vous en aller pourroit-on vous demander ce que vous êtes venu faire? Vous avez eu honte de vous montrer, & c'étoit de n'oser vous montrer qu'il faloit avoir honte; comme si la douceur de voir ses amis n'effaçoit pas cent fois le petit chagrin de leur raillerie! N'étiez-vous pas trop heureux de venir nous offrir votre air effaré pour nous faire rire? Hé bien donc! je ne me suis pas moquée de vous alors;

Digitized by Google

mais je m'en moque tant plus aujourd'hui ; quoique n'ayant pas le plaisir de vous mettre en colere, je ne puisse pas rire de si bon cœur.

Malheureusement, il y a pis encore ; c'est que j'ai gagné toutes vos terreurs sans me rassurer comme vous. Ce rêve a quelque chose d'effrayant qui m'inquiete & m'attriste malgré que j'en aye. En lisant votre lettre, je blâmois vos agitations ; en la finissant, j'ai blâmé votre sécurité. L'on ne sauroit voir à la fois pourquoi vous étiez si ému, & pourquoi vous êtes devenu si tranquille. Par quelle bizarrerie avez-vous gardé les plus tristes pressentimens jusqu'au moment où vous avez pu les détruire & ne l'avez pas voulu ? Un pas, un geste, un mot, tout étoit fini. Vous vous étiez allarmé sans raison, vous vous êtes rassuré de même ; mais vous m'avez transmis la frayeur que vous n'avez plus, & il se trouve qu'ayant eu de la force une seule fois en votre vie, vous l'avez eue à mes dépens. Depuis votre fatale lettre un serrement de cœur ne m'a pas quittée ; je n'approche point de Julie sans trembler de la perdre. A

Digitized by Google

chaque instant je crois voir sur son visage la pâleur de la mort, & ce matin la pressant dans mes bras, je me suis sentie en pleurs sans savoir pourquoi. Ce voile! ce voile! ... Il a je ne sais quoi de sinistre qui me trouble chaque fois que j'y pense. Non, je ne puis vous pardonner d'avoir pu l'écarter sans l'avoir fait, & j'ai bien peur de n'avoir plus désormais un moment de contentement que je ne vous revoye auprès d'elle. Convenez aussi qu'après avoir si long-tems parlé de philosophie, vous vous êtes montré philosophe à la fin bien mal-à-propos. Ah! rêvez, & voyez vos amis; cela vaut mieux que de les fuir & d'être un sage.

Il paroit par la lettre de Milord à M. de Wolmar, qu'il songe sérieusement à venir s'établir avec nous. Sitôt qu'il aura pris son parti là-bas, & que son cœur sera décidé, revenez tous deux heureux & fixés; c'est le vœu de la petite communauté, & sur-tout celui de votre amie,

Claire d'Orbe.

P. S. Au reste, s'il est vrai que vous n'avez rien entendu de notre con-

Digitized by Google

verſation dans l'Eliſée, c'eſt peut-être tant mieux pour vous; car vous me ſavez aſſez alerte pour voir les gens ſans qu'ils m'apperçoivent, & aſſez maligne pour perſiffler les écouteurs.

LETTRE XI.

DE M. DE WOLMAR A SAINT PREUX.

J'ECRIS à Milord Edouard, & je lui parle de vous ſi au long, qu'il ne me reſte en vous écrivant à vous-même qu'à vous renvoyer à ſa lettre. La vôtre exigeroit peut-être de ma part un retour d'honnêteté; mais vous appeller dans ma famille; vous traiter en frere, en ami; faire votre ſœur de celle qui fut votre amante; vous remettre l'autorité paternelle ſur mes enfans; vous confier mes droits après avoir uſurpé les vôtres; voilà les complimens dont je vous ai cru digne. De votre part, ſi vous juſtifiez ma con-

Digitized by Google

duite & mes ſoins, vous m'aurez aſſez loué. J'ai tâché de vous honorer par mon eſtime, honorez-moi par vos vertus. Tout autre éloge doit être banni d'entre nous.

Loin d'être ſurpris de vous voir frappé d'un ſonge, je ne vois pas trop pourquoi vous vous reprochez de l'avoir été. Il me ſemble que pour un homme à ſyſtêmes ce n'eſt pas une ſi grande affaire qu'un rêve de plus.

Mais ce que je vous reprocherois volontiers, c'eſt moins l'effet de votre ſonge que ſon eſpece, & cela par une raiſon fort différente de celle que vous pourriez penſer. Un tyran fit autrefois mourir un homme, qui dans un ſonge avoit cru le poignarder. Rappellez-vous la raiſon qu'il donna de ce meurtre, & faites-vous en l'application. Quoi! vous allez décider du ſort de votre ami & vous ſongez à vos anciennes amours! ſans les converſations du ſoir précédent, je ne vous pardonnerois jamais ce rêve là. Penſez le jour à ce que vous allez faire à Rome, vous ſongerez moins la nuit à ce qui s'eſt fait à Vevai.

Digitized by Google

La Fanchon eſt malade ; cela tient ma femme occupée & lui ôte le tems de vous écrire. Il y a ici quelqu'un qui ſupplée volontiers à ce ſoin. Heureux jeune homme ! tout conſpire à votre bonheur : tous les prix de la vertu vous recherchent pour vous forcer à les mériter. Quant à celui de mes bienfaits n'en chargez perſonne que vous-même ; c'eſt de vous ſeul que je l'attends.

LETTRE XII.

DE SAINT PREUX A M. DE WOLMAR.

QUE cette lettre demeure entre vous & moi. Qu'un profond ſecret cache à jamais les erreurs du plus vertueux des hommes. Dans quel pas dangereux je me trouve engagé ? O mon ſage & bienfaiſant ami ! que n'ai-je tous vos conſeils dans la mémoire, comme j'ai vos bontés dans le cœur ! Jamais je n'eus ſi grand beſoin de prudence, & jamais la peur d'en

Digitized by Google

manquer ne nuisit tant au peu que j'en ai. Ah ! où sont vos soins paternels ? Où sont vos leçons, vos lumieres ? Que deviendrai-je sans vous ? Dans ce moment de crise, je donnerois tout l'espoir de ma vie pour vous avoir ici durant huit jours.

Je me suis trompé dans toutes mes conjectures ; je n'ai fait que des fautes jusqu'à ce moment. Je ne redoutois que la Marquise. Après l'avoir vue, effrayé de sa beauté, de son adresse, je m'efforçois d'en détacher tout-à-fait l'ame noble de son ancien amant. Charmé de le ramener du côté d'où je ne voyois rien à craindre, je lui parlois de Laure avec l'estime & l'admiration qu'elle m'avoit inspirée ; en relâchant son plus fort attachement par l'autre, j'espérois les rompre enfin tous les deux.

Il se prêta d'abord à mon projet ; il outra même la complaisance, & voulant peut-être punir mes importunités par un peu d'allarmes, il affecta pour Laure encore plus d'empressement qu'il ne croyoit en avoir. Que vous dirai-je aujourd'hui ? Son empressement est toujours le même, mais il n'affecte plus rien. Son cœur

Digitized by Google

épuisé par tant de combats s'est trouvé dans un état de foiblesse dont elle a profité. Il seroit difficile à tout autre de feindre long-tems de l'amour auprès d'elle, jugez pour l'objet même de la passion qui la consume. En vérité l'on ne peut voir cette infortunée sans être touché de son air & de sa figure ; une impression de langueur & d'abattement qui ne quitte point son charmant visage, en éteignant la vivacité de sa physionomie, la rend plus intéressante, &, comme les rayons du soleil échappés à travers les nuages, ses yeux ternis par la douleur lancent des feux plus piquans. Son humiliation même a toutes les graces de la modestie : en la voyant on la plaint, en l'écoutant on l'honore ; enfin je dois dire à la justification de mon ami que je ne connois que deux hommes au monde qui puissent rester sans risque auprès d'elle.

Il s'égare, ô Wolmar ! je le vois, je le sens ; je vous l'avoue dans l'amertume de mon cœur. Je frémis en songeant jusqu'où son égarement peut lui faire oublier ce qu'il est & ce qu'il se doit. Je

Digitized by Google

tremble que cet intrépide amour de la vertu, qui lui fait mépriſer l'opinion publique, ne le porte à l'autre extrêmité, & ne lui faſſe braver encore les loix ſacrées de la décence & de l'honnêteté. Edouard Bomſton faire un tel mariage !... vous concevez !..... ſous les yeux de ſon ami !.... qui le permet !.... qui le ſouffre !.... & qui lui doit tout !... Il faudra qu'il m'arrache le cœur de ſa main avant de la profaner ainſi.

Cependant, que faire ? Comment me comporter ? Vous connoiſſez ſa violence. On ne gagne rien avec lui par les diſcours, & les ſiens depuis quelque tems ne ſont pas propres à calmer mes craintes. J'ai feint d'abord de ne pas l'entendre. J'ai fait indirectement parler la raiſon en maximes générales : à ſon tour il ne m'entend point. Si j'eſſaye de le toucher un peu plus au vif, il répond des ſentences, & croit m'avoir réfuté. Si j'inſiſte, il s'emporte, il prend un ton qu'un ami devroit ignorer, & auquel l'amitié ne ſait point répondre. Croyez que je ne ſuis en cette occaſion ni craintif, ni timide ; quand on eſt dans

Digitized by Google

son devoir, on n'est que trop tenté d'être fier; mais il ne s'agit pas ici de fierté, il s'agit de réussir, & de fausses tentatives peuvent nuire aux meilleurs moyens. Je n'ose presque entrer avec lui dans aucune discussion; car je sens tous les jours la vérité de l'avertissement que vous m'avez donné, qu'il est plus fort que moi de raisonnement, & qu'il ne faut point l'enflammer par la dispute.

Il paroit d'ailleurs un peu refroidi pour moi. On diroit que je l'inquiete. Combien avec tant de supériorité à tous égards un homme est rabaissé par un moment de foiblesse! le grand, le sublime Edouard a peur de son ami, de sa créature, de son éleve! il semble même, par quelques mots jettés sur le choix de son séjour s'il ne se marie pas, vouloir tenter ma fidélité par mon intérêt. Il sait bien que je ne dois ni ne veux le quitter. O Wolmar! je ferai mon devoir & suivrai par-tout mon bienfaiteur! si j'étois lâche & vil, que gagnerois-je à ma perfidie? Julie & son digne époux confieroient-ils leurs enfans à un traître?

Digitized by Google

Vous m'avez dit ſouvent que les petites paſſions ne prennent jamais le change & vont toujours à leur fin ; mais qu'on peut armer les grandes contre elles-mêmes. J'ai cru pouvoir ici faire uſage de cette maxime. En effet, la compaſſion, le mépris des préjugés, l'habitude, tout ce qui détermine Edouard en cette occaſion, échappe à force de petiteſſe & devient preſque inattaquable : au lieu que le véritable amour eſt inſéparable de la généroſité, & que par elle on a toujours ſur lui quelque priſe. J'ai tenté cette voie indirecte, & je ne déſeſpere pas du ſuccès. Ce moyen paroit cruel ; je ne l'ai pris qu'avec répugnance. Cependant, tout bien peſé, je crois rendre ſervice à Laure elle-même. Que feroit-elle dans l'état auquel elle peut monter, qu'y montrer ſon ancienne ignominie ? Mais quelle peut être grande en demeurant ce qu'elle eſt ! Si je connois bien cette étrange fille, elle eſt faite pour jouir de ſon ſacrifice, plus que du rang qu'elle doit refuſer.

Si cette reſſource me manque, il m'en reſte une de la part du Gouvernement

Digitized by Google

à cauſe de la Religion ; mais ce moyen ne doit être employé qu'à la derniere extrêmité, & au défaut de tout autre : quoi qu'il en ſoit, je n'en veux épargner aucun pour prévenir une alliance indigne & déshonnête. O reſpectable Wolmar ! je ſuis jaloux de votre eſtime durant tous les momens de ma vie. Quoi que puiſſe vous écrire Edouard, quoi que vous puiſſiez entendre dire, ſouvenez-vous qu'à quelque prix que ce puiſſe être, tant que mon cœur battra dans ma poitrine, jamais *Lauretta Piſana* ne ſera Ladi Bomſton.

Si vous approuvez mes meſures, cette lettre n'a pas beſoin de réponſe. Si je me trompe, inſtruiſez-moi. Mais hâtez-vous, car il n'y a pas un moment à perdre. Je ferai mettre l'adreſſe par une main étrangere. Faites de même en me répondant. Après avoir examiné ce qu'il faut faire, brûlez ma lettre & oubliez ce qu'elle contient. Voici le premier & le ſeul ſecret que j'aurai eu de ma vie à cacher aux deux couſines : ſi j'oſois me fier davantage à mes lumie-

Digitized by Google

res, vous-même n'en sauriez jamais rien (1).

LETTRE XIII.

DE MDE. DE WOLMAR A MDE. D'ORBE.

LE courrier d'Italie sembloit n'attendre pour arriver que le moment de ton départ, comme pour te punir de ne l'avoir différé qu'à cause de lui. Ce n'est pas moi qui ai fait cette jolie découverte ; c'est mon mari qui a remarqué qu'ayant fait mettre les chevaux à huit heures, tu tardas de partir jusqu'à onze, non pour l'amour de nous, mais après avoir demandé vingt fois s'il en étoit dix,

(1) Pour bien entendre cette lettre & la troisieme de la sixieme partie, il faudroit savoir les aventures de Milord Edouard ; & j'avois d'abord résolu de les ajouter à ce recueil. En y repensant, je n'ai pu me résoudre à gâter la simplicité de l'histoire des deux amans par le romanesque de la sienne. Il vaut mieux laisser quelque chose à deviner au lecteur. (a)

(a) *Les Aventures de Milord Edouard ont été ajoutées à cette édition.*

Digitized by Google

parce que c'eſt ordinairement l'heure où la poſte paſſe.

Tu es priſe, pauvre couſine, tu ne peux plus t'en dédire. Malgré l'augure de la Chaillot, cette Claire ſi folle, ou plutôt ſi ſage, n'a pu l'être juſqu'au bout; te voilà dans les mêmes las (1) dont tu pris tant de peine à me dégager, & tu n'as pu conſerver pour toi la liberté que tu m'as rendue. Mon tour de rire eſt-il donc venu? Chére amie, il faudroit avoir ton charme & tes graces pour ſavoir plaiſanter comme toi, & donner à la raillerie elle-même l'accent tendre & touchant des careſſes. Et puis, quelle différence entre nous! de quel front pourrois-je me jouer d'un mal dont je ſuis la cauſe & que tu t'es fait pour me l'ôter. Il n'y a pas un ſentiment dans ton cœur qui n'offre au mien quelque ſujet de reconnoiſſance, & tout juſqu'à ta foibleſſe eſt en toi l'ouvrage de ta vertu. C'eſt cela même qui me conſole & m'égaye. Il

(1) Je n'ai pas voulu laiſſer *lacs*, à cauſe de la prononciation genevoiſe remarquée par Mde. d'Orbe, dans la Lettre cinquieme de la ſixieme partie.

Digitized by Google

faloit me plaindre & pleurer de mes fautes ; mais on peut se moquer de la mauvaise honte qui te fait rougir d'un attachement aussi pur que toi.

Revenons au courrier d'Italie, & laissons un moment les moralités. Ce seroit trop abuser de mes anciens titres ; car il est permis d'endormir son auditoire, mais non pas de l'impatienter. Hé bien donc ! ce courrier que je fais si lentement arriver, qu'a-t-il rapporté ? Rien que de bien sur la santé de nos amis, & de plus une grande lettre pour toi. Ah bon ! Je te vois déjà sourire & reprendre haleine ; la lettre venue te fait attendre plus patiemment ce qu'elle contient.

Elle a pourtant bien son prix encore, même après s'être fait desirer ; car elle respire une si.... mais je ne veux te parler que de nouvelles, & surement ce que j'allois dire n'en est pas une.

Avec cette lettre, il en est venu une autre de Milord Edouard pour mon mari, & beaucoup d'amitiés pour nous. Celle-ci contient véritablement des nouvelles, & d'autant moins attendues que la premiere n'en dit rien. Ils devoient le

Digitized by Google

lendemain partir pour Naples, où Milord a quelques affaires, & d'où ils iront voir le Véſuve..... Conçois-tu, ma chére, ce que cette vue a de ſi attrayant? Revenus à Rome, Claire, penſe, imagine.... Edouard eſt ſur le point d'épouſer.... non, graces au Ciel, cette indigne Marquiſe; il marque, au contraire, qu'elle eſt fort mal. Qui donc?.... Laure, l'aimable Laure; qui.... mais pourtant.... quel mariage!..... Notre ami n'en dit pas un mot. Auſſi-tôt après ils partiront tous trois, & viendront ici prendre leurs derniers arrangemens. Mon mari ne m'a pas dit quels; mais il compte toujours que St. Preux nous reſtera.

Je t'avoue que ſon ſilence m'inquiete un peu. J'ai peine à voir clair dans tout cela. J'y trouve des ſituations bizarres, & des jeux du cœur humain qu'on n'entend gueres. Comment un homme auſſi vertueux a-t-il pu ſe prendre d'une paſſion ſi durable pour une auſſi méchante femme que cette Marquiſe? Comment elle-même, avec un caractere violent & cruel, a-t-elle pu concevoir & nourrir un amour auſſi vif pour un homme qui

Digitized by Google

lui reſſembloit ſi peu ; ſi tant eſt cependant qu'on puiſſe honorer du nom d'amour une fureur capable d'inſpirer des crimes ? Comment un jeune cœur auſſi généreux, auſſi tendre, auſſi déſintéreſſé que celui de Laure a-t-il pu ſupporter ſes premiers déſordres ? Comment s'en eſt-il retiré par ce penchant trompeur fait pour égarer ſon ſexe, & comment l'amour qui perd tant d'honnêtes femmes a-t-il pu venir à bout d'en faire une ? Dis-moi, ma Claire, déſunir deux cœurs qui s'aimoient ſans ſe convenir ; joindre ceux qui ſe convenoient ſans s'entendre ; faire triompher l'amour de l'amour même ; du ſein du vice & de l'opprobre tirer le bonheur & la vertu ; délivrer ſon ami d'un monſtre en lui créant, pour ainſi dire, une compagne.... infortunée, il eſt vrai, mais aimable, honnête même, au moins ſi, comme je l'oſe croire, on peut le redevenir : dis ; celui qui auroit fait tout cela ſeroit-il coupable ? Celui qui l'auroit ſouffert ſeroit-il à blâmer ?

Ladi Bomſton viendra donc ici ? Ici, mon ange ? Qu'en penſes-tu ? Après tout, quel prodige ne doit pas être cette éton-

Digitized by Google

nante fille que son éducation perdit, que son cœur a sauvée, & pour qui l'amour fut la route de la vertu ? Qui doit plus l'admirer que moi qui fis tout le contraire, & que mon penchant seul égara, quand tout concouroit à me bien conduire ? Je m'avilis moins, il est vrai ; mais me suis-je élevée comme elle ? Ai-je évité tant de piéges & fait tant de sacrifices ? Du dernier degré de la honte elle a sçu remonter au premier degré de l'honneur ; elle est plus respectable cent fois que si jamais elle n'eût été coupable. Elle est sensible & vertueuse : que lui faut-il de plus pour nous ressembler ? S'il n'y a point de retour aux fautes de la jeunesse, quel droit ai-je à plus d'indulgence, devant qui dois-je espérer de trouver grace, & à quel honneur pourrois-je prétendre en refusant de l'honorer ?

Hé bien, cousine, quand ma raison me dit cela, mon cœur en murmure, &, sans que je puisse expliquer pourquoi, j'ai peine à trouver bon qu'Edouard ait fait ce mariage, & que son ami s'en soit mêlé. O l'opinion ! l'opinion ! qu'on

Digitized by Google

a de peine à ſecouer ſon joug ! toujours elle nous porte à l'injuſtice : le bien paſſé s'efface par le mal préſent ; le mal paſſé ne s'effacera-t-il jamais par aucun bien ?

J'ai laiſſé voir à mon mari mon inquiétude ſur la conduite de St. Preux dans cette affaire. Il ſemble, ai-je dit, avoir honte d'en parler à ma couſine. Il eſt incapable de lâcheté, mais il eſt foible.... trop d'indulgence pour les fautes d'un ami.... Non, m'a-t-il dit ; il a fait ſon devoir ; il le fera, je le ſais ; je ne puis rien vous dire de plus ; mais St. Preux eſt un honnête garçon. Je réponds de lui, vous en ſerez contente.... Claire, il eſt impoſſible que Wolmar me trompe, & qu'il ſe trompe. Un diſcours ſi poſitif m'a fait rentrer en moi-même, j'ai compris que tous mes ſcrupules ne venoient que de fauſſe délicateſſe, & que ſi j'étois moins vaine & plus équitable, je trouverois Ladi Bomſton plus digne de ſon rang.

Mais laiſſons un peu Ladi Bomſton & devenons à nous. Ne ſens-tu point trop en liſant cette lettre que nos amis re-

Digitized by Google

viendront plutôt qu'ils n'étoient attendus, & le cœur ne te dit-il rien? Ne bat-il point à préſent plus fort qu'à l'ordinaire, ce cœur trop tendre & trop ſemblable au mien? Ne ſonge-t-il point au danger de vivre familierement avec un objet chéri? De le voir tous les jours? De loger ſous le même toit? Et ſi mes erreurs ne m'ôterent point ton eſtime, mon exemple ne te fait-il rien craindre pour toi? Combien dans nos jeunes ans la raiſon, l'amitié, l'honneur t'inſpirerent pour moi de craintes que l'aveugle amour me fit mépriſer! c'eſt mon tour, maintenant, ma douce amie, & j'ai de plus pour me faire écouter la triſte autorité de l'expérience. Ecoute-moi donc tandis qu'il eſt tems, de peur qu'après avoir paſſé la moitié de ta vie à déplorer mes fautes, tu ne paſſes l'autre à déplorer les tiennes. Sur-tout, ne te fie plus à cette gaieté folâtre qui garde celles qui n'ont rien à craindre, & perd celles qui ſont en danger. Claire! Claire! tu te moquois de l'amour une fois; mais c'eſt parce que tu ne le connoiſſois pas, & pour n'en avoir pas ſenti les traits,

Digitized by Google

tu te croyois au-dessus de ses atteintes. Il se venge; & rit à son tour. Apprends à te défier de sa traîtresse joie, ou crains qu'elle ne te coûte un jour bien des pleurs. Chére amie, il est tems de te montrer à toi-même; car jusqu'ici tu ne t'es pas bien vue : tu t'es trompée sur ton caractere, & n'as pas sçu t'estimer ce que tu valois. Tu t'es fiée aux discours de la Chaillot; sur ta vivacité badine elle te jugea peu sensible: mais un cœur comme le tien étoit au-dessus de sa portée. La Chaillot n'étoit pas faite pour te connoître; personne au monde ne t'a bien connue, excepté moi seule. Notre ami même a plutôt senti que vu tout ton prix. Je t'ai laissé ton erreur tant qu'elle a pu t'être utile; à présent qu'elle te perdroit il faut te l'ôter.

Tu es vive, & te crois peu sensible. Pauvre enfant, que tu t'abuses! ta vivacité même prouve le contraire. N'est-ce pas toujours sur des choses de sentiment qu'elle s'exerce? N'est-ce pas de ton cœur que viennent les graces de ton enjouement? Tes railleries sont des signes d'intérêt plus touchans que les complimens

Digitized by Google

d'un autre ; tu careſſes quand tu folâtres ; tu ris, mais ton rire pénètre l'ame ; tu ris, mais tu fais pleurer de tendreſſe, & je te vois preſque toujours ſérieuſe avec les indifférens.

Si tu n'étois que ce que tu prétends être, dis-moi ce qui nous uniroit ſi fort l'une à l'autre ? Où ſeroit entre nous le lien d'une amitié ſans exemple ? Par quel prodige un tel attachement ſeroit-il venu chercher par préférence un cœur ſi peu capable d'attachement ? Quoi ! celle qui n'a vécu que pour ſon amie ne ſait pas aimer ? Celle qui voulut quitter pere, époux, parens, & ſon pays pour la ſuivre ne ſait préférer l'amitié à rien ? Et qu'ai-je donc fait, moi qui porte un cœur ſenſible ? Couſine, je me ſuis laiſſée aimer, & j'ai beaucoup fait, avec toute ma ſenſibilité, de te rendre une amitié qui valût la tienne.

Ces contradictions t'ont donné de ton caractere l'idée la plus bizarre qu'une folle comme toi pût jamais concevoir ; c'eſt de te croire à la fois ardente amie & froide amante. Ne pouvant diſconvenir du tendre attachement dont tu te ſentois

Digitized by Google

pénétrée, tu crus n'être capable que de celui-là. Hors ta Julie, tu ne pensois pas que rien pût t'émouvoir au monde, comme si les cœurs naturellement sensibles pouvoient ne l'être que pour un objet, & que, ne sachant aimer que moi, tu m'eusses pu bien aimer moi-même. Tu demandois plaisamment si l'ame avoit un sexe? Non, mon enfant, l'ame n'a point de sexe; mais ses affections les distinguent, & tu commences trop à le sentir. Parce que le premier amant qui s'offrit ne t'avoit pas émue, tu crus aussi-tôt ne pouvoir l'être; parce que tu manquois d'amour pour ton soupirant, tu crus n'en pouvoir sentir pour personne. Quand il fut ton mari, tu l'aimas pourtant, & si fort, que notre intimité même en souffrit; cette ame si peu sensible sçut trouver à l'amour un supplément encore assez tendre pour satisfaire un honnête homme.

Pauvre cousine! c'est à toi désormais de résoudre tes propres doutes, & s'il est vrai,

Ch'un

Digitized by Google

(2) *Ch'un freddo amante è mal ſicuro amico* (*a*).

j'ai grand peur d'avoir maintenant une raiſon de trop pour compter ſur toi : mais il faut que j'acheve de te dire là-deſſus tout ce que je penſe.

Je ſoupçonne que tu as aimé ſans le ſavoir, bien plutôt que tu ne crois, ou du moins, que le même penchant qui me perdit t'eût ſéduite ſi je ne t'avois prévenue. Conçois-tu qu'un ſentiment ſi naturel & ſi doux puiſſe tarder ſi long-tems à naître ? Conçois-tu qu'à l'âge où nous étions on puiſſe impunément ſe familiariſer avec un jeune homme aimable, ou qu'avec tant de conformité dans tous nos goûts, celui-ci ſeul ne nous eût pas été commun ? Non, mon ange, tu l'aurois aimé, j'en ſuis ſûre, ſi je ne l'euſſe aimé la premiere. Moins foible & non moins ſenſible, tu aurois été plus ſage

(2) Ce vers eſt renverſé de l'original, &, n'en déplaiſe aux belles Dames, le ſens de l'auteur eſt plus véritable & plus beau.

(*a*) Qu'un froid amant eſt un peu ſûr ami. *Metaſ.*

Digitized by Google

que moi sans être plus heureuse. Mais quel penchant eût pu vaincre dans ton ame honnête l'horreur de la trahison & de l'infidélité ? L'amitié te sauva des piéges de l'amour ; tu ne vis plus qu'un ami dans l'amant de ton amie, & tu rachetas ainsi ton cœur aux dépens du mien.

Ces conjectures ne sont pas même si conjectures que tu penses, & si je voulois rappeller des tems qu'il faut oublier, il me seroit aisé de trouver dans l'intérêt que tu croyois ne prendre qu'à moi seule un intérêt non moins vif pour ce qui m'étoit cher. N'osant l'aimer, tu voulois que je l'aimasse ; tu jugeas chacun de nous nécessaire au bonheur de l'autre, & ce cœur, qui n'a point d'égal au monde, nous en chérit plus tendrement tous les deux. Sois sûre que sans ta propre foiblesse tu m'aurois été moins indulgente ; mais tu te serois reprochée sous le nom de jalousie une juste sévérité. Tu ne te sentois pas en droit de combattre en moi le penchant qu'il eût fallu vaincre, & craignant d'être perfide plutôt que sage, en immolant ton bonheur au nôtre, tu crus avoir assez fait pour la vertu.

Digitized by Google

Ma Claire, voilà ton hiſtoire ; voilà comment ta tyrannique amitié me force à te ſavoir gré de ma honte, & à te remercier de mes torts. Ne crois pas pourtant, que je veuille t'imiter en cela. Je ne ſuis pas plus diſpoſée à ſuivre ton exemple, que toi le mien, & comme tu n'as pas à craindre mes fautes, je n'ai plus, graces au Ciel, tes raiſons d'indulgence. Quel plus digne uſage ai-je à faire de la vertu que tu m'as rendue, que de t'aider à la conſerver ?

Il faut donc te dire encore mon avis ſur ton état préſent. La longue abſence de notre maître n'a pas changé tes diſpoſitions pour lui. Ta liberté recouvrée, & ſon retour ont produit une nouvelle époque dont l'amour a ſçu profiter. Un nouveau ſentiment n'eſt pas né dans ton cœur, celui qui s'y cacha ſi long-tems n'a fait que ſe mettre plus à l'aiſe. Fiere d'oſer te l'avouer à toi-même, tu t'es preſſée de me le dire. Cet aveu te ſembloit preſque néceſſaire pour le rendre tout-à-fait innocent ; en devenant un crime pour ton amie, il ceſſoit d'en être un pour toi, & peut-être ne t'es-

Digitized by Google

tu livrée au mal que tu combattois depuis tant d'années, que pour mieux achever de m'en guérir.

J'ai ſenti tout cela, ma chére; je me ſuis peu allarmée d'un penchant qui me ſervoit de ſauve-garde, & que tu n'avois point à te reprocher. Cet hiver que nous avons paſſé tous enſemble au ſein de la paix & de l'amitié m'a donné plus de confiance encore, en voyant que loin de rien perdre de ta gaieté, tu ſemblois l'avoir augmentée. Je t'ai vue tendre, empreſſée, attentive; mais franche dans tes careſſes, naïve dans tes jeux, ſans myſtere, ſans ruſe en toutes choſes, & dans tes plus vives agaceries la joie de l'innocence réparoit tout.

Depuis notre entretien de l'Eliſée je ne ſuis plus ſi contente de toi. Je te trouve triſte & rêveuſe. Tu te plais ſeule autant qu'avec ton amie; tu n'as pas changé de langage mais d'accent; tes plaiſanteries ſont plus timides; tu n'oſes plus parler de lui ſi ſouvent: on diroit que tu crains toujours qu'il ne t'écoute, & l'on voit à ton inquiétude que tu attends de ſes nouvelles plutôt que tu n'en demandes.

Digitized by Google

Je tremble, bonne cousine, que tu ne sentes pas tout ton mal, & que le trait ne soit enfoncé plus avant que tu n'as paru le craindre. Crois-moi, sonde bien ton cœur malade; dis-toi bien, je le répete, si, quelque sage qu'on puisse être, on peut sans risque demeurer long-tems avec ce qu'on aime, & si la confiance qui me perdit est tout-à-fait sans danger pour toi; vous êtes libres tous deux; c'est précisément ce qui rend les occasions plus suspectes. Il n'y a point, dans un cœur vertueux, de foiblesse qui cede aux remords, & je conviens avec toi qu'on est toujours assez forte contre le crime; mais hélas! qui peut se garantir d'être foible? Cependant, regarde les suites, songe aux effets de la honte. Il faut s'honorer pour être honorée; comment peut-on mériter le respect d'autrui sans en avoir pour soi-même, & où s'arrêtera dans la route du vice celle qui fait le premier pas sans effroi? Voilà ce que je dirois à ces femmes du monde pour qui la morale & la Religion ne sont rien, & qui n'ont de loi que l'opinion d'autrui. Mais toi, femme vertueuse & chrétien-

Digitized by Google

pe ; toi qui vois ton devoir & qui l'aimes ; toi qui connois & ſuis d'autres regles que les jugemens publics, ton premier honneur eſt celui que te rend ta conſcience, & c'eſt celui-là qu'il s'agit de conſerver.

Veux-tu ſavoir quel eſt ton tort en toute cette affaire ? C'eſt, je te le redis, de rougir d'un ſentiment honnête que tu n'as qu'à déclarer pour le rendre innocent (3) : mais avec toute ton humeur folâtre, rien n'eſt ſi timide que toi. Tu plaiſantes pour faire la brave, & je vois ton pauvre cœur tout tremblant. Tu fais avec l'amour dont tu feins de rire, comme ces enfans qui chantent la nuit quand ils ont peur. O chére amie ! Souviens-toi de l'avoir dit mille fois, c'eſt la fauſſe honte qui mene à la véritable, & la vertu ne fait rougir que de ce qui eſt mal. L'amour en lui-même eſt-il un crime ? N'eſt-il pas le plus pur ainſi

(3) Pourquoi l'Editeur laiſſe-t-il les continuelles répétitions dont cette lettre eſt pleine, ainſi que beaucoup d'autres ? Par une raiſon fort ſimple ; c'eſt qu'il ne ſe ſoucie point du tout que ces lettres plaiſent à ceux qui feront cette queſtion.

Digitized by Google

que le plus doux penchant de la nature ? N'a-t-il pas une fin bonne & louable ? Ne dédaigne-t-il pas les ames baſſes & rampantes ? N'anime-t-il pas les ames grandes & fortes ? N'annoblit-t-il pas tous leurs ſentimens ? Ne double-t-il pas leur être ? Ne les éleve-t-il pas au-deſſus d'elles-mêmes ? Ah ! ſi pour être honnête & ſage, il faut être inacceſſible à ſes traits, dis, que reſte-t-il pour la vertu ſur la terre ? Le rebut de la nature, & les plus vils des mortels.

Qu'as-tu donc fait, que tu puiſſes te reprocher ? N'as-tu pas fait choix d'un honnête homme ? N'eſt-il pas libre ? Ne l'es-tu pas ? Ne mérite-t-il pas toute ton eſtime ? N'as-tu pas toute la ſienne ? Ne ſeras-tu pas trop heureuſe de faire le bonheur d'un ami ſi digne de ce nom, de payer de ton cœur & de ta perſonne les anciennes dettes de ton amie, & d'honorer en l'élevant à toi le mérite outragé par la fortune ?

Je vois les petits ſcrupules qui t'arrêtent. Démentir une réſolution priſe & déclarée, donner un ſucceſſeur au défunt, montrer ſa foibleſſe au public, épouſer

Digitized by Google

un aventurier ; car les ames baſſes, toujours prodigues de titres flétriſſans, ſauront bien trouver celui-ci. Voilà donc les raiſons ſur leſquelles tu aimes mieux te reprocher ton penchant que le juſtifier, & couver tes feux au fond de ton cœur que les rendre légitimes ? Mais, je te prie, la honte eſt-elle d'épouſer celui qu'on aime ou de l'aimer ſans l'épouſer ? Voilà le choix qui te reſte à faire. L'honneur que tu dois au défunt eſt de reſpecter aſſez ſa Veuve pour lui donner un mari plutôt qu'un amant, & ſi ta jeuneſſe te force à remplir ſa place, n'eſt-ce pas rendre encore hommage à ſa mémoire, de choiſir un homme qui lui fut cher ?

Quant à l'inégalité, je croirois t'offenſer de combattre une objection ſi frivole, lorſqu'il s'agit de ſageſſe & de bonnes mœurs. Je ne connois d'inégalité déshonorante que celle qui vient du caractere ou de l'éducation. A quelque état que parvienne un homme imbu de maximes baſſes, il eſt toujours honteux de s'allier à lui. Mais un homme élevé dans des ſentimens d'honneur eſt

Digitized by Google

l'égal de tout le monde, il n'y a point de rang où il ne ſoit à ſa place. Tu ſais quel étoit l'avis de ton pere même quand il fut queſtion de moi pour notre ami. Sa famille eſt honnête quoiqu'obſcure. Il jouit de l'eſtime publique, il la mérite. Avec cela fût-il le dernier des hommes, encore ne faudroit-il pas balancer; car il vaut mieux déroger à la nobleſſe qu'à la vertu, & la femme d'un charbonnier eſt plus reſpectable que la maîtreſſe d'un Prince.

J'entrevois bien encore une autre, eſpece d'embarras dans la néceſſité de te déclarer la premiere; car, comme tu dois le ſentir, pour qu'il oſe aſpirer à toi, il faut que tu le lui permettes; & c'eſt un des juſtes retours de l'inégalité, qu'elle coûte ſouvent au plus élevé des avances mortifiantes. Quant à cette difficulté, je te la pardonne, & j'avoue même qu'elle me paroitroit fort grave ſi je ne prenois ſoin de la lever: j'eſpere que tu comptes aſſez ſur ton amie pour croire que ce ſera ſans te compromettre; de mon côté je compte aſſez ſur le ſuccès pour m'en charger avec confiance; car

Digitized by Google

quoi que vous m'ayez dit autrefois tous deux sur la difficulté de transformer une amie en maîtresse, si je connois bien un cœur dans lequel j'ai trop appris à lire, je ne crois pas qu'en cette occasion l'entreprise exige une grande habileté de ma part. Je te propose donc de me laisser charger de cette négociation, afin que tu puisses te livrer au plaisir que te fera son retour, sans mystere, sans regrets, sans danger, sans honte. Ah! cousine, quel charme pour moi de réunir à jamais deux cœurs si bien faits l'un pour l'autre, & qui se confondent depuis si long-tems dans le mien! Qu'ils s'y confondent mieux encore, s'il est possible, ne soyez plus qu'un pour vous & pour moi. Oui, ma Claire, tu serviras encore ton amie en couronnant ton amour, & j'en serai plus sûre de mes propres sentimens, quand je ne pourrai plus les distinguer entre vous.

Que si, malgré mes raisons, ce projet ne te convient pas, mon avis est, qu'à quelque prix que ce soit, nous écartions de nous cet homme dangereux, toujours redoutable à l'une ou à l'autre; car,

Digitized by Google

quoi qu'il arrive, l'éducation de nos enfans nous importe encore moins que la vertu de leurs meres. Je te laisse le tems de réfléchir sur tout ceci durant ton voyage. Nous en parlerons après ton retour.

Je prends le parti de t'envoyer cette lettre en droiture à Geneve, parce que tu n'as dû coucher qu'une nuit à Lausanne & qu'elle ne t'y trouveroit plus. Apporte-moi bien des détails de la petite République. Sur tout le bien qu'on dit de cette ville charmante, je t'estimerois heureuse de l'aller voir, si je pouvois faire cas des plaisirs qu'on achete aux dépens de ses amis. Je n'ai jamais aimé le luxe, & je le hais maintenant de t'avoir ôtée à moi pour je ne sais combien d'années. Mon enfant, nous n'allâmes ni l'une ni l'autre faire nos emplettes de noce à Geneve; mais quelque mérite que puisse avoir ton frere, je doute que ta belle-sœur soit plus heureuse avec la dentelle de Flandres & ses étoffes des Indes, que nous dans notre simplicité. Je te charge pourtant, malgré ma rancune, de l'engager à venir faire la noce

Digitized by Google

à Clarens. Mon pere écrit au tien, & mon mari à la mere de l'épouse pour les en prier : voilà les lettres, donne-les, & soutiens l'invitation de ton crédit renaissant ; c'est tout ce que je puis faire pour que la fête ne se fasse pas sans moi: car je te déclare qu'à quelque prix que ce soit, je ne veux pas quitter ma famille. Adieu, cousine, un mot de tes nouvelles, & que je sache au moins quand je dois t'attendre. Voici le deuxieme jour depuis ton départ, & je ne sais plus vivre si long-tems sans toi.

P. S. Tandis que j'achevois cette lettre interrompue, Mlle. Henriette se donnoit les airs d'écrire aussi de son côté. Comme je veux que les enfans disent toujours ce qu'ils pensent, & non ce qu'on leur fait dire, j'ai laissé la petite curieuse écrire tout ce qu'elle a voulu, sans y changer un seul mot. Troisieme lettre ajoutée à la mienne. Je me doute bien que ce n'est pas encore celle que tu cherchois du coin de l'œil en furetant ce paquet. Pour celle-là dis-

Digitized by Google

penſe-toi de l'y chercher plus longtems, car tu ne la trouveras pas. Elle eſt adreſſée à Clarens; c'eſt à Clarens qu'elle doit être lue; arrange-toi là-deſſus.

LETTRE XIV.

D'HENRIETTE A SA MERE.

OU êtes-vous donc, Maman? On dit que vous êtes à Geneve, & que c'eſt ſi loin, ſi loin, qu'il faudroit marcher deux jours tout le jour pour vous atteindre: voulez-vous donc faire auſſi le tour du monde? Mon petit papa eſt parti ce matin pour Etange; mon petit grand-papa eſt à la chaſſe; ma petite maman vient de s'enfermer pour écrire; il ne reſte que ma mie Pernette & ma mie Fanchon. Mon Dieu! je ne ſais plus comment tout va; mais depuis le départ de notre bon ami, tout le monde s'éparpille. Maman, vous avez commencé la premiere. On s'ennuyoit déjà bien quand vous n'aviez plus

Digitized by Google

perſonne à faire endêver. Oh ! c'eſt encore pis depuis que vous êtes partie ; car la petite maman n'eſt pas non plus de ſi bonne humeur que quand vous y êtes. Maman, mon petit Mali ſe porte bien, mais il ne vous aime plus, parce que vous ne l'avez pas fait ſauter hier comme à l'ordinaire. Moi, je crois que je vous aimerois encore un peu ſi vous reveniez bien vîte, afin qu'on ne s'ennuyât pas tant. Si vous voulez m'appaiſer toût-à-fait, apportez à mon petit Mali quelque choſe qui lui faſſe plaiſir. Pour l'appaiſer, lui, vous aurez bien l'eſprit de trouver auſſi ce qu'il faut faire. Ah mon Dieu ! ſi notre bon ami étoit ici, comme il l'auroit déjà deviné ! mon bel éventail eſt tout briſé ; mon ajuſtement bleu n'eſt plus qu'un chiffon ; ma piece de blonde eſt en loques ; mes mitaines à jour ne valent plus rien. Bon jour, maman ; il faut finir ma lettre, car la petite Maman vient de finir la ſienne & ſort de ſon cabinet. Je crois qu'elle a les yeux rouges, mais je n'oſe le lui dire ; mais en liſant ceci elle verra bien que je l'ai vu. Ma bonne maman, que

Digitized by Google

vous êtes méchante, si vous faites pleurer ma petite maman!

P. S. J'embrasse mon grand-papa, j'embrasse mes oncles, j'embrasse ma nouvelle tante & sa maman; j'embrasse tout le monde excepté vous. Maman, vous m'entendez bien; je n'ai pas pour vous de si longs bras.

Fin de la cinquieme Partie.

Digitized by Google

LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

SIXIEME PARTIE.

LETTRE I.

DE MDE. D'ORBE
A MDE. DE WOLMAR.

AVANT de partir de Lauſanne il faut t'écrire un petit mot pour t'apprendre que j'y ſuis arrivée ; non pas pourtant auſſi joyeuſe que j'eſpérois. Je me faiſois une fête de ce petit voyage qui t'a toi-même ſi ſouvent tentée ; mais en refuſant d'en être, tu me l'as rendu preſque importun ; car quelle reſſource y trouverai-je ? S'il eſt ennuyeux, j'aurai l'ennui pour mon compte ; & s'il eſt

Digitized by Google

agréable, j'aurai le regret de m'amuſer ſans toi. Si je n'ai rien à dire contre tes raiſons, crois-tu pour cela que je m'en contente? Ma foi, couſine, tu te trompes bien fort, & c'eſt encore ce qui me fâche, de n'être pas même en droit de me fâcher. Dis, mauvaiſe, n'as-tu pas honte d'avoir toujours raiſon avec ton amie, & de réſiſter à ce qui lui fait plaiſir, ſans lui laiſſer même celui de gronder? Quand tu aurois planté là pour huit jours ton mari, ton ménage & tes marmots, ne diroit-on pas que tout eût été perdu? Tu aurois fait une étourderie, il eſt vrai; mais tu en vaudrois cent fois mieux; au lieu qu'en te mêlant d'être parfaite, tu ne ſeras plus bonne à rien, & tu n'auras qu'à te chercher des amis parmi les Anges.

Malgré les mécontentemens paſſés, je n'ai pu ſans attendriſſement me retrouver au milieu de ma famille; j'y ai été reçue avec plaiſir, ou du moins avec beaucoup de careſſes. J'attends pour te parler de mon frere que j'aye fait connoiſſance avec lui. Avec une aſſez belle figure, il a l'air empeſé du pays d'où il vient. Il

Digitized by Google

eſt ſérieux & froid ; je lui trouve même un peu de morgue : j'ai grand peur pour la petite perſonne, qu'au lieu d'être un auſſi bon mari que les nôtres, il ne tranche un peu du ſeigneur & maître.

Mon pere a été ſi charmé de me voir, qu'il a quitté pour m'embraſſer la relation d'une grande bataille que les François viennent de gagner en Flandres, comme pour vérifier la prédiction de l'ami de notre ami. Quel bonheur qu'il n'ait pas été là ! Imagines-tu le brave Edouard voyant fuir les Anglois, & fuyant lui même ? .... Jamais, jamais ! .... il ſe fût fait tuer cent fois.

Mais à propos de nos amis, il y a long-tems qu'ils ne nous ont écrit. N'étoit-ce pas hier, je crois, jour de courrier ? Si tu reçois de leurs lettres, j'eſpere que tu n'oublieras pas l'intérêt que j'y prends.

Adieu, couſine, il faut partir. J'attends de tes nouvelles à Geneve, où nous comptons arriver demain pour dîner. Au reſte, je t'avertis que de maniere ou d'autre la noce ne ſe fera pas ſans toi, & que ſi tu ne veux pas venir

Digitized by Google

à Lausanne, moi je viens avec tout mon monde mettre Clarens au pillage, & boire les vins de tout l'univers.

LETTRE II.

DE MDE. D'ORBE

A MDE. DE WOLMAR.

A Merveille, sœur prêcheuse! mais tu comptes un peu trop, ce me semble, sur l'effet salutaire de tes sermons : sans juger s'ils endormoient beaucoup autrefois ton ami, je t'avertis qu'ils n'endorment point aujourd'hui ton amie; & celui que j'ai reçu hier au soir, loin de m'exciter au sommeil, me l'a ôté durant la nuit entiere. Gare la paraphrase de mon argus, s'il voit cette lettre! mais j'y mettrai bon ordre, & je te jure que tu te brûleras les doigts plutôt que de la lui montrer.

Si j'allois te récapituler point par point, j'empiéterois sur tes droits; il vaut mieux suivre ma tête; & puis, pour

Digitized by Google

avoir l'air plus modeſte & ne pas te donner trop beau jeu, je ne veux pas d'abord parler de nos voyageurs & du courrier d'Italie. Le pis aller, ſi cela m'arrive, ſera de récrire ma lettre, & de mettre le commencement à la fin. Parlons de la prétendue Ladi Bomſton.

Je m'indigne à ce ſeul titre. Je ne pardonnerois pas plus à St. Preux de le laiſſer prendre à cette fille, qu'à Edouard de le lui donner, & à toi de le reconnoître. Julie de Wolmar recevoir *Lauretta Piſana* dans ſa maiſon ! la ſouffrir auprès d'elle ! eh ! mon enfant, y penſes-tu ? Quelle douceur cruelle eſt cela ? Ne ſais-tu pas que l'air qui t'entoure eſt mortel à l'infamie ? La pauvre malheureuſe oſeroit-elle mêler ſon haleine à la tienne, oſeroit-elle reſpirer près de toi ? Elle y ſeroit plus mal à ſon aiſe qu'un poſſédé touché par des reliques ; ton ſeul regard la feroit rentrer en terre ; ton ombre ſeule la tueroit.

Je ne mépriſe point Laure, à Dieu ne plaiſe : au contraire, je l'admire & la reſpecte d'autant plus qu'un pareil retour eſt héroïque & rare. En eſt-ce aſſez

Digitized by Google

pour autoriſer les comparaiſons baſſes avec leſquelles tu t'oſes profaner toi-même ; comme ſi dans ſes plus grandes foibleſſes le véritable amour ne gardoit pas la perſonne, & ne rendoit pas l'honneur plus jaloux ? Mais je t'entends, & je t'excuſe. Les objets éloignés & bas ſe confondent maintenant à ta vue ; dans ta ſublime élévation tu regardes la terre, & n'en vois plus les inégalités. Ta dévote humilité ſait mettre à profit juſqu'à ta vertu.

Hé bien ! que ſert tout cela ? Les ſentimens naturels en reviennent-ils moins ? L'amour-propre en fait-il moins ſon jeu ? Malgré toi tu ſens ta répugnance, tu la taxes d'orgueil, tu la voudrois combattre, tu l'imputes à l'opinion. Bonne fille ! & depuis quand l'opprobre du vice n'eſt-il que dans l'opinion ? Quelle ſociété conçois-tu poſſible avec une femme devant qui l'on ne ſauroit nommer la chaſteté, l'honnêteté, la vertu, ſans lui faire verſer des larmes de honte, ſans ranimer ſes douleurs, ſans inſulter preſque à ſon repentir ? Crois-moi, mon ange, il faut reſpecter Laure & ne la,

Digitized by Google

point voir. La fuir eſt un égard que lui doivent d'honnêtes femmes ; elle auroit trop à ſouffrir avec nous.

Ecoute. Ton cœur te dit que ce mariage ne ſe doit point faire ? N'eſt-ce pas te dire qu'il ne ſe fera point ?.... Notre ami, dis-tu, n'en parle pas dans ſa lettre ?.... Dans la lettre que tu dis qu'il m'écrit ?.... Et tu dis que cette lettre eſt fort longue ?.... Et puis vient le diſcours de ton mari.... il eſt myſtérieux, ton mari !.... vous êtes un couple de fripons qui me jouez d'intelligence ; mais.... ſon ſentiment, au reſte, n'étoit pas ici fort néceſſaire... ſur-tout pour toi qui as vu la lettre.... ni pour moi qui ne l'ai pas vue.... car je ſuis plus ſûre de ton ami, du mien, que de toute la philoſophie.

Ah ça ! ne voilà-t-il pas déjà cet importun qui revient, on ne ſait comment ? Ma foi, de peur qu'il ne revienne encore, puiſque je ſuis ſur ſon chapitre, il faut que je l'épuiſe, afin de n'en pas faire à deux fois.

N'allons point nous perdre dans le pays des chimeres. Si tu n'avois pas été Julie,

Digitized by Google

si ton ami n'eût pas été ton amant, j'ignore ce qu'il eût été pour moi, je ne sais ce que j'aurois été moi-même. Tout ce que je sais bien, c'est que si sa mauvaise étoile me l'eût adressé d'abord, c'étoit fait de sa pauvre tête, &, que je sois folle ou non, je l'aurois infailliblement rendu fou. Mais qu'importe ce que je pouvois être ? Parlons de ce que je suis. La premiere chose que j'ai faite a été de t'aimer. Dès nos premiers ans mon cœur s'absorba dans le tien. Toute tendre & sensible que j'eusse été, je ne sçus plus aimer ni sentir par moi-même. Tous mes sentimens me vinrent de toi ; toi seule me tins lieu de tout, & je ne vécus que pour être ton amie. Voilà ce que vit la Chaillot ; voilà sur quoi elle me jugea ; réponds, cousine, se trompa-t-elle ?

Je fis mon frere de ton ami, tu le sais : l'amant de mon amie me fut comme le fils de ma mere. Ce ne fut point ma raison, mais mon cœur qui fit ce choix. J'eusse été plus sensible encore, que je ne l'aurois pas autrement aimé. Je t'embrassois en embrassant la plus chére moi-

Digitized by Google

tié de toi-même ; j'avois pour garant de la pureté de mes careſſes leur propre vivacité. Une fille traite-t-elle ainſi ce qu'elle aime ? Le traitois-tu toi-même ainſi ? Non, Julie, l'amour chez nous eſt craintif & timide ; la réſerve & la honte ſont ſes avances, il s'annonce par ſes refus, & ſitôt qu'il transforme en faveurs les careſſes, il en ſait bien diſtinguer le prix. L'amitié eſt prodigue, mais l'amour eſt avare.

J'avoue que de trop étroites liaiſons ſont toujours périlleuſes à l'âge où nous étions lui & moi ; mais tous deux le cœur plein du même objet, nous nous accoutumâmes tellement à le placer entre nous, qu'à moins de t'anéantir nous ne pouvions plus arriver l'un à l'autre. La familiarité même dont nous avions pris la douce habitude, cette familiarité dans tout autre cas ſi dangereuſe, fut alors ma ſauve-garde. Nos ſentimens dépendent de nos idées, & quand elles ont pris un certain cours, elles en changent difficilement. Nous en avions trop dit ſur un ton pour recommencer ſur un autre ; nous étions déjà trop loin pour revenir ſur

Digitized by Google

sur nos pas. L'amour veut faire tout son progrès lui-même, il n'aime point que l'amitié lui épargne la moitié du chemin. Enfin, je l'ai dit autrefois, & j'ai lieu de le croire encore, on ne prend gueres de baisers coupables sur la même bouche où l'on en prit d'innocens.

A l'appui de tout cela vint celui que le Ciel destinoit à faire le court bonheur de ma vie. Tu le sais, cousine, il étoit jeune, bien fait, honnête, attentif, complaisant; il ne savoit pas aimer comme ton ami; mais c'étoit moi qu'il aimoit, & quand on a le cœur libre, la passion qui s'adresse à nous a toujours quelque chose de contagieux. Je lui rendis donc du mien tout ce qu'il en restoit à prendre, & sa part fut encore assez bonne pour ne lui pas laisser de regret à son choix. Avec cela, qu'avois-je à redouter? J'avoue même que les droits du sexe joints à ceux du devoir porterent un moment préjudice aux tiens, & que livrée à mon nouvel état je fus d'abord plus épouse qu'amie; mais en revenant à toi je te rapportai deux cœurs au lieu d'un, & je n'ai pas oublié depuis, que

Digitized by Google

je suis restée seule chargée de cette double dette.

Que te dirai-je encore, ma douce amie ? Au retour de notre ancien maître, c'étoit, pour ainsi dire, une nouvelle connoissance à faire : je crus le voir avec d'autres yeux ; je crus sentir en l'embrassant un frémissement qui jusques-là m'avoit été inconnu ; plus cette émotion me fut délicieuse, plus elle me fit de peur : je m'allarmai comme d'un crime, d'un sentiment qui n'existoit peut-être que parce qu'il n'étoit plus criminel. Je pensai trop que ton amant ne l'étoit plus, & qu'il ne pouvoit plus l'être ; je sentis trop qu'il étoit libre & que je l'étois aussi. Tu sais le reste, aimable cousine, mes frayeurs, mes scrupules te furent connus aussi-tôt qu'à moi. Mon cœur sans expérience s'intimidoit tellement d'un état si nouveau pour lui, que je me reprochois mon empressement de te rejoindre, comme s'il n'eût pas précédé le retour de cet ami. Je n'aimois point qu'il fût précisément où je desirois si fort d'être, & je crois que j'aurois moins souffert de sentir ce desir plus tiede.

. . . . . .

Digitized by Google

que d'imaginer qu'il ne fût pas tout pour toi.

Enfin, je te rejoignis, & je fus presque rassurée. Je m'étois moins reproché ma foiblesse après t'en avoir fait l'aveu. Près de toi je me la reprochois moins encore; je crus m'être mise à mon tour sous ta garde, & je cessai de craindre pour moi. Je résolus, par ton conseil même de ne point changer de conduite avec lui. Il est constant qu'une plus grande réserve eût été une espece de déclaration, & ce n'étoit que trop de celles qui pouvoient m'échapper malgré moi, sans en faire une volontaire. Je continuai donc d'être badine par honte, & familiere par modestie : mais peut-être tout cela se faisant moins naturellement ne se faisoit-il plus avec la même mesure. De folâtre que j'étois, je devins tout-à-fait folle, & ce qui m'en accrut la confiance, fut de sentir que je pouvois l'être impunément. Soit que l'exemple de ton retour à toi-même me donnât plus de force pour t'imiter; soit que ma Julie épure tout ce qui l'approche, je me trouvai tout-à-fait tranquille, & il ne me

Digitized by Google

reſta de mes premieres émotions qu'un ſentiment très-doux, il eſt vrai, mais calme & paiſible, & qui ne demandoit rien de plus à mon cœur que la durée de l'état où j'étois.

Oui, chére amie, je ſuis tendre & ſenſible auſſi-bien que toi; mais je le ſuis d'une autre maniere. Mes affections ſont plus vives; les tiennes ſont plus pénétrantes. Peut-être avec des ſens plus animés ai-je plus de reſſources pour leur donner le change, & cette même gaieté qui coûte l'innocence à tant d'autres me l'a toujours conſervée. Ce n'a pas toujours été ſans peine, il faut l'avouer. Le moyen de reſter veuve à mon âge, & de ne pas ſentir quelquefois que les jours ne ſont que la moitié de la vie? Mais, comme tu l'as dit, & comme tu l'éprouves, la ſageſſe eſt un grand moyen d'être ſage; car avec toute ta bonne contenance, je ne te crois pas dans un cas fort différent du mien. C'eſt alors que l'enjouement vient à mon ſecours & fait plus, peut-être, pour la vertu que n'euſſent fait les graves leçons de la raiſon. Combien de fois dans le ſilence de la nuit,

Digitized by Google

où l'on ne peut s'échapper à soi-même, j'ai chassé des idées importunes en méditant des tours pour le lendemain ! combien de fois j'ai sauvé les dangers d'un tête-à-tête par une saillie extravagante ! tiens, ma chère, il y a toujours, quand on est foible, un moment où la gaieté devient sérieuse, & ce moment ne viendra point pour moi. Voilà ce que je crois sentir, & de quoi je t'ose répondre.

Après cela, je te confirme librement tout ce que je t'ai dit dans l'Elisée sur l'attachement que j'ai senti naître, & sur tout le bonheur dont j'ai joui cet hiver. Je m'en livrois de meilleur cœur au charme de vivre avec ce que j'aime, en sentant que je ne desirois rien de plus. Si ce tems eût duré toujours, je n'en aurois jamais souhaité un autre. Ma gaieté venoit de contentement & non d'artifice. Je tournois, en espiéglerie le plaisir de m'occuper de lui sans cesse. Je sentois qu'en me bornant à rire je ne m'apprêtois point de pleurs.

Ma foi, cousine, j'ai cru m'appercevoir quelquefois que le jeu ne lui déplaisoit pas trop à lui-même. Le ruse

Digitized by Google

n'étoit pas fâché d'être fâché, & il ne s'appaiſoit avec tant de peine que pour ſe faire appaiſer plus long-tems. J'en tirois occaſion de lui tenir des propos aſſez tendres en paroiſſant me moquer de lui; c'étoit à qui des deux ſeroit le plus enfant. Un jour qu'en ton abſence il jouoit aux échecs avec ton mari, & que je jouois au volant avec la Fanchon dans la même ſalle, elle avoit le mot & j'obſervois notre Philoſophe. A ſon air humblement fier & à la promptitude de ſes coups, je vis qu'il avoit beau jeu. La table étoit petite, & l'échiquier débordoit. J'attendis le moment, & ſans paroître y tâcher, d'un revers de raquette je renverſai l'échec-&-mat. Tu ne vis de tes jours pareille colere; il étoit ſi furieux que lui ayant laiſſé le choix d'un ſoufflet ou d'un baiſer pour ma pénitence, il ſe détourna quand je lui préſentai la joue. Je lui demandai pardon; il fut inflexible: il m'auroit laiſſée à genoux ſi je m'y étois miſe. Je finis par lui faire une autre piece qui lui fit oublier la premiere, & nous fûmes meilleurs amis que jamais.

Digitized by Google

Avec une autre méthode, infailliblement je m'en ſerois moins bien tirée, & je m'apperçus une fois que ſi le jeu fût devenu ſérieux, il eût pu trop l'être. C'étoit un ſoir qu'il nous accompagnoit ce duo ſi ſimple & ſi touchant de Leo, *vado a morir, ben mio.* Tu chantois avec aſſez de négligence, je n'en faiſois pas de même; &, comme j'avois une main appuyée ſur le clavecin, au moment le plus pathétique & où j'étois moi-même émue, il appliqua ſur cette main un baiſer que je ſentis ſur mon cœur. Je ne connois pas bien les baiſers de l'amour; mais ce que je peux te dire, c'eſt que jamais l'amitié, pas même la nôtre, n'en a donné ni reçu de ſemblable à celui-là. Hé bien! mon enfant, après de pareils momens que devient-on quand on s'en va rêver ſeule, & qu'on emporte avec ſoi leur ſouvenir? Moi, je troublai la muſique, il falut danſer, je fis danſer le Philoſophe, on ſoupa preſque en l'air, on veilla fort avant dans la nuit, je fus me coucher bien laſſe, & je ne fis qu'un ſommeil.

J'ai donc de fort bonnes raiſons pour ne point gêner mon humeur ni changer

Digitized by Google

de manieres. Le moment qui rendra ce changement néceſſaire eſt ſi près, que ce n'eſt pas la peine d'anticiper. Le tems ne viendra que trop tôt d'être prude & réſervée ; tandis que je compte encore par vingt, je me dépêche d'uſer de mes droits ; car paſſé la trentaine on n'eſt plus folle mais ridicule, & ton épilogueur d'homme oſe bien me dire qu'il ne me reſte que ſix mois encore à retourner la ſalade avec les doigts. Patience ! pour payer ce ſarcaſme, je prétends la lui retourner dans ſix ans, & je te jure qu'il faudra qu'il la mange ; mais revenons.

Si l'on n'eſt pas maître de ſes ſentimens, au moins on l'eſt de ſa conduite. Sans doute, je demanderois au Ciel un cœur plus tranquille, mais puiſſé-je à mon dernier jour offrir au Souverain Juge une vie auſſi peu criminelle que celle que j'ai paſſée cet hiver ! En vérité, je ne me reprochois rien auprès du ſeul homme qui pouvoit me rendre coupable. Ma chére, il n'en eſt pas de même depuis qu'il eſt parti ; en m'accoutumant à penſer à lui dans ſon abſence,

Digitized by Google

j'y pense à tous les instans du jour, & je trouve son image plus dangereuse que sa personne. S'il est loin, je suis amoureuse; s'il est près, je ne suis que folle; qu'il revienne, & je ne le crains plus. Au chagrin de son éloignement s'est jointe l'inquiétude de son rêve. Si tu as tout mis sur le compte de l'amour, tu t'es trompée; l'amitié avoit part à ma tristesse. Depuis leur départ je te voyois pâle & changée; à chaque instant je pensois te voir tomber malade. Je ne suis pas crédule, mais craintive. Je sais bien qu'un songe n'amene pas un événement, mais j'ai toujours peur que l'événement n'arrive à sa suite. A peine ce maudit rêve m'a-t-il laissé une nuit tranquille, jusqu'à ce que je t'aye vue bien remise & reprendre tes couleurs. Dussé-je avoir mis sans le savoir un intérêt suspect à cet empressement, il est sûr que j'aurois donné tout au monde pour qu'il se fût montré quand il s'en retourna comme un imbécille. Enfin ma vaine terreur s'en est allée avec ton mauvais visage. Ta santé, ton appétit ont plus fait que tes plaisanteries, & je t'ai vu si bien argumenter à table

Digitized by Google

contre mes frayeurs, qu'elles ſe ſont tout-à-fait diſſipées. Pour ſurcroît de bonheur il revient, & j'en ſuis charmée à tous égards. Son retour ne m'allarme point, il me raſſure; & ſitôt que nous le verrons, je ne craindrai plus rien pour tes jours ni pour mon repos. Couſine, conſerve-moi mon amie, & ne ſois point en peine de la tienne; je réponds d'elle tant qu'elle t'aura .... Mais, mon Dieu, qu'ai-je donc qui m'inquiete encore, & me ſerre le cœur ſans ſavoir pourquoi? Ah! mon enfant, faudra-t-il un jour qu'une des deux ſurvive à l'autre? Malheur à celle ſur qui doit tomber un ſort ſi cruel! elle reſtera peu digne de vivre, ou ſera morte avant ſa mort.

Pourrois-tu me dire à propos de quoi je m'épuiſe en ſottes lamentations? Foin de ces terreurs paniques qui n'ont pas le ſens commun! au lieu de parler de mort, parlons de mariage, cela ſera plus amuſant. Il y a long-tems que cette idée eſt venue à ton mari, & s'il ne m'en eût jamais parlé, peut-être ne me fût-elle point venue à moi-même. Depuis lors j'y ai penſé quelquefois, & toujours avec dé-

Digitized by Google

dain. Fi ! cela vieillit une jeune veuve ; ſi j'avois des enfans d'un ſecond lit, je me croirois la grand'mere de ceux du premier. Je te trouve auſſi fort bonne de faire avec légereté les honneurs de ton amie, & de regarder cet arrangement comme un ſoin de ta bénigne charité. Oh bien ! je t'apprends, moi, que toutes les raiſons fondées ſur tes ſoucis obligeans ne valent pas la moindre des miennes contre un ſecond mariage.

Parlons ſérieuſement, je n'ai pas l'ame aſſez baſſe pour faire entrer dans ces raiſons la honte de me rétracter d'un engagement téméraire pris avec moi ſeule, ni la crainte du blâme en faiſant mon devoir, ni l'inégalité des fortunes dans un cas où tout l'honneur eſt pour celui des deux à qui l'autre veut bien devoir la ſienne : mais ſans répéter ce que je t'ai dit tant de fois ſur mon humeur indépendante & ſur mon éloignement naturel pour le joug du mariage, je me tiens à une ſeule objection, & je la tire de cette voix ſi ſacrée que perſonne au monde ne reſpecte autant que toi ; leve cette objection, couſine, & je me rends. Dans tous

Digitized by Google

ces jeux qui te donnent tant d'effroi ma conscience est tranquille. Le souvenir de mon mari ne me fait point rougir ; j'aime à l'appeller à témoin de mon innocence, & pourquoi craindrois-je de faire devant son image tout ce que je faisois autrefois devant lui ? En seroit-il de même, ô Julie ! si je violois les saints engagemens qui nous unirent, que j'osasse jurer à un autre l'amour éternel que je lui jurai tant de fois, que mon cœur indignement partagé dérobât à sa mémoire ce qu'il donneroit à son successeur, & ne pût sans offenser l'un des deux remplir ce qu'il doit à l'autre ? Cette même image qui m'est si chére ne me donneroit qu'épouvante & qu'effroi ; sans cesse elle viendroit empoisonner mon bonheur, & son souvenir qui fait la douceur de ma vie en feroit le tourment. Comment oses-tu me parler de donner un successeur à mon mari, après avoir juré de n'en jamais donner au tien ? Comme si les raisons que tu m'allegues t'étoient moins applicables en pareil cas ! Ils s'aimerent ? C'est pis encore. Avec quelle indignation verroit-il un homme qui lui fut si cher usurper ses droits

Digitized by Google

& rendre sa femme infidelle ! Enfin quand il seroit vrai que je ne lui dois plus rien à lui-même, ne dois-je rien au cher gage de son amour, & puis-je croire qu'il eût jamais voulu de moi, s'il eût prévu que j'eusse un jour exposé sa fille unique à se voir confondue avec les enfans d'un autre ?

Encore un mot, & j'ai fini. Qui t'a dit que tous les obstacles viendroient de moi seule ? En répondant de celui que cet engagement regarde, n'as-tu point plutôt consulté ton desir que ton pouvoir ? Quand tu serois sûre de son aveu, n'aurois-tu donc aucun scrupule de m'offrir un cœur usé par une autre passion ? Crois-tu que le mien dût s'en contenter, & que je pusse être heureuse avec un homme que je ne rendrois pas heureux ? Cousine, pensés-y mieux ; sans exiger plus d'amour que je n'en puis ressentir moi-même, tous les sentimens que j'accorde, je veux qu'ils me soient rendus, & je suis trop honnête femme pour pouvoir me passer de plaire à mon mari. Quel garant as-tu donc de tes espérances ? Un certain plaisir à se voir qui peut être

Digitized by Google

l'effet de la seule amitié ; un transport passager qui peut naître à notre âge de la seule différence du sexe ; tout cela suffit-il pour les fonder ? Si ce transport eût produit quelque sentiment durable, est-il croyable qu'il s'en fût tû, non-seulement à moi, mais à toi, mais à ton mari, de qui ce propos n'eût pu qu'être favorablement reçu ? En a-t-il jamais dit un mot à personne ? Dans nos tête-à-tête a-t-il jamais été question que de toi ? A-t-il jamais été question de moi dans les vôtres ? Puis-je penser que s'il avoit eu là-dessus quelque secret pénible à garder, je n'aurois jamais apperçu sa contrainte, ou qu'il ne lui seroit jamais échappé d'indiscrétion ? Enfin même depuis son départ, de laquelle de nous deux parle-t-il le plus dans ses lettres, de laquelle est-il occupé dans ses songes ? Je t'admire de me croire sensible & tendre, & de ne pas imaginer que je me dirai tout cela ! Mais j'apperçois vos ruses, ma mignonne. C'est pour vous donner droit de représailles que vous m'accusez d'avoir jadis sauvé mon cœur aux dépens du vôtre. Je ne suis pas la dupe de ce tour là.

Digitized by Google

Voilà toute ma confeſſion, couſine. Je l'ai faite pour t'éclairer, & non pour te contredire. Il me reſte à te déclarer ma réſolution ſur cette affaire. Tu connois à préſent mon intérieur auſſi-bien & peut-être mieux que moi-même; mon honneur, mon bonheur te ſont chers autant qu'à moi, & dans le calme des paſſions, la raiſon te fera mieux voir où je dois trouver l'un & l'autre. Charge-toi donc de ma conduite, je t'en remets l'entiere direction. Rentrons dans notre état naturel & changeons entre nous de métier, nous nous en tirerons mieux toutes deux. Gouverne, je ſerai docile; c'eſt à toi de vouloir ce que je dois faire, à moi de faire ce que tu voudras. Tiens mon ame à couvert dans la tienne, que ſert aux inſéparables d'en avoir deux?

Ah ça! revenons à préſent à nos voyageurs; mais j'ai déjà tant parlé de l'un que je n'oſe plus parler de l'autre, de peur que la différence du ſtyle ne ſe fît un peu trop ſentir, & que l'amitié même que j'ai pour l'Anglois ne dît trop en faveur du Suiſſe. Et puis, que dire ſur des lettres qu'on n'a pas vues? Tu de-

Digitized by Google

vois bien au moins m'envoyer celle de Milord Edouard ; mais tu n'as osé l'envoyer sans l'autre, & tu as fort bien fait,.... tu pouvois pourtant faire mieux encore..... Ah ! vivent les Duegnes de vingt ans ! elles sont plus traitables qu'à trente.

Il faut au moins que je me venge en t'apprenant ce que tu as opéré par cette belle réserve ? C'est de me faire imaginer la lettre en question ..... cette lettre si .... cent fois plus si, qu'elle ne l'est réellement. De dépit, je me plais à la remplir de choses qui n'y sauroient être. Va, si je n'y suis pas adorée, c'est à toi que je ferai payer tout ce qu'il en faudra rabattre.

En vérité, je ne sais après tout, cela comment tu m'oses parler du courrier d'Italie. Tu prouves que mon tort ne fut pas de l'attendre, mais de ne pas l'attendre assez long-tems. Un pauvre petit quart-d'heure de plus, j'allois au-devant du paquet, je m'en emparois la premiere, je lisois le tout à mon aise, & c'étoit mon tour de me faire valoir. Les raisins sont trop verds ; on me retient deux

Digitized by Google

lettres ; mais j'en ai deux autres que, quoi que tu puiſſes croire, je ne changerois ſurement pas contre celles-là, quand tous les *ſi* du monde y ſeroient. Je te jure que ſi celle d'Henriette ne tient pas ſa place à côté de la tienne, c'eſt qu'elle la paſſe, & que ni toi ni moi n'écrirons de la vie rien d'auſſi joli. Et puis on ſe donnera les airs de traiter ce prodige de petite impertinente ! ah ! c'eſt aſſurément pure jalouſie. En effet, te voit-on jamais à genoux devant elle lui baiſer humblement les deux mains l'une après l'autre ? Graces à toi, la voilà modeſte comme une vierge, & grave comme un Caton ; reſpectant tout le monde, juſqu'à ſa mere ; il n'y a plus le mot pour rire à ce qu'elle dit ; à ce qu'elle écrit, paſſe encore. Auſſi depuis que j'ai découvert ce nouveau talent, avant que tu gâtes ſes lettres comme ſes propos, je compte établir de ſa chambre à la mienne un courrier d'Italie, dont on n'eſcamotera point les paquets.

Adieu, petite couſine, voilà des réponſes qui t'apprendront à reſpecter mon crédit renaiſſant. Je voulois te parler de

Digitized by Google

ce pays & de ſes habitans, mais il faut mettre fin à ce volume, & puis tu m'as toute brouillée avec tes fantaiſies, & le mari m'a preſque fait oublier les hôtes. Comme nous avons encore cinq ou ſix jours à reſter ici & que j'aurai le tems de mieux revoir le peu que j'ai vu, tu ne perdras rien pour attendre, & tu peux compter ſur un ſecond tome avant mon départ.

LETTRE III.

DE MILORD EDOUARD A M. DE WOLMAR.

NON, cher Wolmar, vous ne vous êtes point trompé; le jeune homme eſt ſûr; mais moi je ne le ſuis gueres, & j'ai failli payer cher l'expérience qui m'en a convaincu. Sans lui, je ſuccombois moi-même à l'épreuve que je lui avois deſtinée. Vous ſavez que pour contenter ſa reconnoiſſance & remplir ſon cœur de nouveaux objets, j'affectois de donner

Digitized by Google

à ce voyage plus d'importance qu'il n'en avoit réellement. D'anciens penchans à flatter, une vieille habitude à suivre encore une fois, voilà, avec ce qui se rapportoit à St. Preux, tout ce qui m'engageoit à l'entreprendre. Dire les derniers adieux aux attachemens de ma jeunesse, ramener un ami parfaitement guéri, voilà tout le fruit que j'en voulois recueillir.

Je vous ai marqué que le songe de Villeneuve m'avoit laissé des inquiétudes. Ce songe me rendit suspects les transports de joie auxquels il s'étoit livré quand je lui avois annoncé qu'il étoit le maître d'élever vos enfans & de passer sa vie avec vous. Pour mieux l'observer dans les effusions de son cœur, j'avois d'abord prévenu ses difficultés; en lui déclarant que je m'établirois moi-même avec vous, je ne laissois plus à son amitié d'objections à me faire; mais de nouvelles résolutions me firent changer de langage.

Il n'eut pas vu trois fois la Marquise que nous fûmes d'accord sur son compte. Malheureusement pour elle, elle voulut le gagner, & ne fit que lui montrer ses

Digitized by Google

artifices. L'infortunée ! que de grandes qualités ſans vertu ! que d'amour ſans honneur ! cet amour ardent & vrai me touchoit, m'attachoit, nourriſſoit le mien ; mais il prit la teinte de ſon ame noire, & finit par me faire horreur. Il ne fut plus queſtion d'elle.

Quand il eut vu Laure, qu'il connut ſon cœur, ſa beauté, ſon eſprit, & cet attachement ſans exemple trop fait pour me rendre heureux, je réſolus de me ſervir d'elle pour bien éclaircir l'état de St. Preux. Si j'épouſe Laure, lui dis-je, mon deſſein n'eſt point de la mener à Londres où quelqu'un pourroit la reconnoître ; mais dans des lieux où l'on ſait honorer la vertu par-tout où elle eſt ; vous remplirez votre emploi, & nous ne ceſſerons point de vivre enſemble. Si je ne l'épouſe pas, il eſt tems de me recueillir. Vous connoiſſez ma maiſon d'Oxfort-Shire, & vous choiſirez d'élever les enfans d'un de vos amis, ou d'accompagner l'autre dans ſa ſolitude. Il me fit la réponſe à laquelle je pouvois m'attendre ; mais je voulois l'obſerver par ſa conduite. Car ſi pour vivre à Clarens

Digitized by Google

il favoriſoit un mariage qu'il eût dû blâmer, ou ſi dans cette occaſion délicate il préféroit à ſon bonheur la gloire de ſon ami, dans l'un & dans l'autre cas l'épreuve étoit faite, & ſon cœur étoit jugé.

Je le trouvai d'abord tel que je le deſirois; ferme contre le projet que je feignois d'avoir, & armé de toutes les raiſons qui devoient m'empêcher d'épouſer Laure. Je ſentois ces raiſons mieux que lui, mais je la voyois ſans ceſſe, & je la voyois affligée & tendre. Mon cœur tout-à-fait détaché de la Marquiſe, ſe fixa par ce commerce aſſidu. Je trouvai dans les ſentimens de Laure de quoi redoubler l'attachement qu'elle m'avoit inſpiré. J'eus honte de ſacrifier à l'opinion, que je mépriſois, l'eſtime que je devois à ſon mérite; ne devois-je rien auſſi à l'eſpérance que je lui avois donnée, ſi non par mes diſcours, au moins par mes ſoins? Sans avoir rien promis, ne rien tenir, c'étoit la tromper; cette tromperie étoit barbare. Enfin joignant à mon penchant une eſpece de devoir, & ſongeant plus à mon bonheur qu'à ma gloire, j'achevai de l'aimer par raiſon; je réſolus

Digitized by Google

de pouſſer la feinte auſſi loin qu'elle pouvoit aller, & juſqu'à la réalité même, ſi je ne pouvois m'en tirer autrement ſans injuſtice.

Cependant je ſentis augmenter mon inquiétude ſur le compte du jeune homme, voyant qu'il ne rempliſſoit pas dans toute ſa force le rôle dont il s'étoit chargé. Il s'oppoſoit à mes vues, il improuvoit le nœud que je voulois former; mais il combattoit mal mon inclination naiſſante, & me parloit de Laure avec tant d'éloges, qu'en paroiſſant me détourner de l'épouſer, il augmentoit mon penchant pour elle. Ces contradictions m'allarmerent. Je ne le trouvois point auſſi ferme qu'il auroit dû l'être. Il ſembloit n'oſer heurter de front mon ſentiment; il molliſſoit contre ma réſiſtance; il craignoit de me fâcher, il n'avoit point à mon gré pour ſon devoir l'intrépidité qu'il inſpire à ceux qui l'aiment.

D'autres obſervations augmenterent ma défiance; je ſçus qu'il voyoit Laure en ſecret; je remarquois entre eux des ſignes d'intelligence. L'eſpoir de s'unir à celui qu'elle avoit tant aimé ne la ren-

Digitized by Google

doit point gaie. Je lisois bien la même tendresse dans ses regards, mais cette tendresse n'étoit plus mêlée de joie à mon abord, la tristesse y dominoit toujours. Souvent dans les plus doux épanchemens de son cœur, je la voyois jetter sur le jeune homme un coup d'œil à la dérobée, & ce coup d'œil étoit suivi de quelques larmes qu'on cherchoit à me cacher. Enfin le mystere fut poussé au point que j'en fus allarmé. Jugez de ma surprise. Que pouvois-je penser? N'avois-je réchauffé qu'un serpent dans mon sein? Jusqu'où n'osois-je point porter mes soupçons & lui rendre son ancienne injustice? Foibles & malheureux que nous sommes, c'est nous qui faisons nos propres maux! pourquoi nous plaindre que les méchans nous tourmentent, si les bons se tourmentent encore entre eux?

Tout cela ne fit qu'achever de me déterminer. Quoique j'ignorasse le fond de cette intrigue, je voyois que le cœur de Laure étoit toujours le même, & cette épreuve ne me la rendoit que plus chere. Je me proposois d'avoir une ex-

Digitized by Google

plication avec elle avant la conclusion; mais je voulois attendre jusqu'au dernier moment, pour prendre auparavant par moi-même tous les éclaircissemens possibles. Pour lui, j'étois résolu de me convaincre, de le convaincre, enfin d'aller jusqu'au bout avant que de lui rien dire, ni de prendre un parti par rapport à lui, prévoyant une rupture infaillible, & ne voulant pas mettre un bon naturel & vingt ans d'honneur en balance avec des soupçons.

La Marquise n'ignoroit rien de ce qui se passoit entre nous. Elle avoit des épies dans le couvent de Laure, & parvint à savoir qu'il étoit question de mariage. Il n'en falut pas davantage pour réveiller ses fureurs; elle m'écrivit des lettres menaçantes. Elle fit plus que d'écrire; mais comme ce n'étoit pas la premiere fois, & que nous étions sur nos gardes, ses tentatives furent vaines. J'eus seulement le plaisir de voir dans l'occasion, que St. Preux savoit payer de sa personne, & ne marchandoit pas sa vie pour sauver celle d'un ami.

Vaincue par les transports de sa rage, la

Digitized by Google

la Marquise tomba malade, & ne se releva plus. Ce fut là le terme de ses tourmens (1) & de ses crimes. Je ne pus apprendre son état sans en être affligé. Je lui envoyai le Docteur Eswin; St. Preux y fut de ma part; elle ne voulut voir ni l'un ni l'autre; elle ne voulut pas même entendre parler de moi, & m'accabla d'imprécations horribles chaque fois qu'elle entendit prononcer mon nom. Je gémis sur elle, & sentis mes blessures prêtes à se rouvrir; la raison vainquit encore, mais j'eusse été le dernier des hommes de songer au mariage, tandis qu'une femme qui me fut si chére étoit à l'extrêmité. St. Preux, craignant qu'enfin je ne pusse résister au desir de la voir, me proposa le voyage de Naples, & j'y consentis.

Le surlendemain de notre arrivée, je le vis entrer dans ma chambre avec une contenance ferme & grave, & tenant une lettre à la main. Je m'écriai: la Marquise est morte! Plût à Dieu! reprit-il

(1) Par la lettre de Milord Edouard ci-devant supprimée, on voit qu'il pensoit qu'à la mort des méchans leurs ames étoient anéanties.

froidement : il vaut mieux n'être plus, que d'exiſter pour mal faire ; mais ce n'eſt pas d'elle que je viens vous parler ; écoutez-moi. J'attendis en ſilence.

Milord, me dit-il, en me donnant le ſaint nom d'ami, vous m'apprîtes à le porter. J'ai rempli la fonction dont vous m'avez chargé, & vous voyant prêt à vous oublier, j'ai dû vous rappeller à vous-même. Vous n'avez pu rompre une chaîne que par une autre. Toutes deux étoient indignes de vous. S'il n'eût été queſtion que d'un mariage inégal, je vous aurois dit : ſongez que vous êtes Pair d'Angleterre, & renoncez aux honneurs du monde, ou reſpectez l'opinion. Mais un mariage abject !.... vous !.... choiſiſſez mieux votre épouſe. Ce n'eſt pas aſſez qu'elle ſoit vertueuſe ; elle doit être ſans tache.... la femme d'Edouard Bomſton n'eſt pas facile à trouver. Voyez ce que j'ai fait.

Alors il me remit la lettre. Elle étoit de Laure. Je ne l'ouvris pas ſans émotion. *L'amour a vaincu*, me diſoit-elle ; *vous avez voulu m'épouſer ; je ſuis contente. Votre ami m'a dicté mon devoir ; je le*

Digitized by Google

remplis sans regret. En vous déshonorant j'aurois vécu malheureuse ; en vous laissant votre gloire je crois la partager. Le sacrifice de tout mon bonheur à un devoir si cruel me fait oublier la honte de ma jeunesse. Adieu ; dès cet instant je cesse d'être en votre pouvoir & au mien. Adieu pour jamais. O Edouard ! ne portez pas le désespoir dans ma retraite ; écoutez mon dernier vœu. Ne donnez à nul autre une place que je n'ai pu remplir. Il fut au monde un cœur fait pour vous, & c'étoit celui de Laure.

L'agitation m'empêchoit de parler. Il profita de mon silence pour me dire qu'après mon départ elle avoit pris le voile dans le Couvent où elle étoit pensionnaire ; que la Cour de Rome informée qu'elle devoit épouser un Luthérien avoit donné des ordres pour m'empêcher de la revoir, & il m'avoua franchement qu'il avoit pris tous ces soins de concert avec elle. Je ne m'opposai point à vos projets, continua-t-il, aussi vivement que je l'aurois pu, craignant un retour à la Marquise, & voulant donner le change à cette ancienne passion par celle de Lau-

Digitized by Google

re. En vous voyant aller plus loin qu'il ne faloit, je fis d'abord parler la raiſon ; mais ayant trop acquis par mes propres fautes le droit de me défier d'elle, je ſondai le cœur de Laure, & y trouvant toute la généroſité qui eſt inſéparable du véritable amour, je m'en prévalus pour la porter au ſacrifice qu'elle vient de faire. L'aſſurance de n'être plus l'objet de votre mépris lui releva le courage & la rendit plus digne de votre eſtime. Elle a fait ſon devoir ; il faut faire le vôtre.

Alors s'approchant avec tranſport, il me dit en me ſerrant contre ſa poitrine : Ami, je lis dans le ſort commun que le Ciel nous envoye la loi commune qu'il nous preſcrit. Le regne de l'amour eſt paſſé, que celui de l'amitié commence ; mon cœur n'entend plus que ſa voix ſacrée, il ne connoit plus d'autre chaîne que celle qui me lie à toi. Choiſis le ſéjour que tu veux habiter, Clarens, Oxfort, Londres, Paris ou Rome ; tout me convient pourvu que nous y vivions enſemble. Va, viens où tu voudras ; cherche un aſyle, en quelque lieu que ce

Digitized by Google

puisse être, je te suivrai par-tout. J'en fais le serment solemnel à la face du Dieu vivant, je ne te quitte plus qu'à la mort.

Je fus touché. Le zele & le feu de cet ardent jeune homme éclatoient dans ses yeux. J'oubliai la Marquise & Laure. Que peut-on regretter au monde quand on y conserve un ami ? Je vis aussi par le parti qu'il prit sans hésiter dans cette occasion qu'il étoit guéri véritablement & que vous n'aviez pas perdu vos peines ; enfin j'osai croire, par le vœu qu'il fit de si bon cœur de rester attaché à moi, qu'il l'étoit plus à la vertu qu'à ses anciens penchans. Je puis donc vous le ramener en toute confiance, oui, cher Wolmar, il est digne d'élever des hommes, & qui plus est, d'habiter votre maison.

Peu de jours après j'appris la mort de la Marquise ; il y avoit long-tems pour moi qu'elle étoit morte : cette perte ne me toucha plus. Jusqu'ici j'avois regardé le mariage comme une dette que chacun contracte à sa naissance envers son espece, envers son pays, & j'avois résolu de me marier, moins par inclina-

tion que par devoir : j'ai changé de sentiment. L'obligation de se marier n'est pas commune à tous : elle dépend pour chaque homme de l'état où le sort l'a placé ; c'est pour le peuple, pour l'artisan, pour le villageois, pour les hommes vraiment utiles que le célibat est illicite : pour les ordres qui dominent les autres, auxquels tout tend sans cesse, & qui ne sont toujours que trop remplis, il est permis & même convenable. Sans cela, l'Etat ne fait que se dépeupler par la multiplication des sujets qui lui sont à charge. Les hommes auront toujours assez de maîtres, & l'Angleterre manquera plutôt de laboureurs que de Pairs.

Je me crois donc libre & maître de moi dans la condition où le Ciel m'a fait naître. A l'âge où je suis on ne répare plus les pertes que mon cœur a faites. Je le dévoue à cultiver ce qui me reste, & ne puis mieux le rassembler qu'à Clarens. J'accepte donc toutes vos offres, sous les conditions que ma fortune y doit mettre, afin qu'elle ne me soit pas inutile. Après l'engagement qu'a pris St. Preux, je n'ai plus d'autre moyen de le tenir

Digitized by Google

auprès de vous que d'y demeurer moi-même, & si jamais il y est de trop, il me suffira d'en partir. Le seul embarras qui me reste est pour mes voyages d'Angleterre; car quoique je n'aye plus aucun crédit dans le Parlement, il me suffit d'en être membre pour faire mon devoir jusqu'à la fin. Mais j'ai un collegue & un ami sûr, que je puis charger de ma voix dans les affaires courantes. Dans les occasions où je croirai devoir m'y trouver moi-même, notre éleve pourra m'accompagner, même avec les siens quand ils seront un peu plus grands, & que vous voudrez bien nous les confier. Ces voyages ne sauroient que leur être utiles & ne seront pas assez longs pour affliger beaucoup leur mere.

Je n'ai point montré cette lettre à St. Preux : ne la montrez pas entiere à vos Dames ; il convient que le projet de cette épreuve ne soit jamais connu que de vous & de moi. Au surplus, ne leur cachez rien de ce qui fait honneur à mon digne ami, même à mes dépens. Adieu, cher Wolmar. Je vous envoye les dessins de mon pavillon. Réformez, chan-

Digitized by Google

gez comme il vous plaira ; mais faites-y travailler dès à préſent, s'il ſe peut. J'en voulois ôter le ſallon de muſique, car tous mes goûts ſont éteints, & je ne me ſoucie plus de rien. Je le laiſſe à la priere de St. Preux qui ſe propoſe d'exercer dans ce ſallon vos enfans. Vous recevrez auſſi quelques livres pour l'augmentation de votre bibliotheque. Mais que trouverez-vous de nouveau dans des livres ? O Wolmar ! il ne vous manque que d'apprendre à lire dans celui de la nature, pour être le plus ſage des mortels.

LETTRE IV.

DE M. DE WOLMAR A MILORD EDOUARD.

JE me ſuis attendu, cher Bomſton, au dénouement de vos longues aventures. Il eût paru bien étrange qu'ayant réſiſté ſi long-tems à vos penchans vous euſſiez attendu pour vous laiſſer vaincre qu'un ami vînt vous ſoutenir ; quoi qu'à vrai

Digitized by Google

dire on soit souvent plus foible en s'appuyant sur un autre, que quand on ne compte que sur soi. J'avoue pourtant que je fus allarmé de votre derniere lettre où vous m'annonciez votre mariage avec Laure comme une affaire absolument décidée. Je doutai de l'événement malgré votre assurance, & si mon attente eût été trompée, de mes jours je n'aurois revu St. Preux. Vous avez fait tous deux ce que j'avois espéré de l'un & de l'autre, & vous avez trop bien justifié le jugement que j'avois porté de vous, pour que je ne sois pas charmé de vous voir reprendre nos premiers arrangemens. Venez, hommes rares, augmenter & partager le bonheur de cette maison. Quoi qu'il en soit de l'espoir des Croyans dans l'autre vie, j'aime à passer avec eux celle-ci, & je sens que vous me convenez tous mieux tels que vous êtes que si vous aviez le malheur de penser comme moi.

Au reste vous savez ce que je vous dis sur son sujet à votre départ. Je n'avois pas besoin pour le juger de votre épreuve; car la mienne étoit faite, & je

Digitized by Google

crois le connoître autant qu'un homme en peut connoître un autre. J'ai d'ailleurs plus d'une raiſon de compter ſur ſon cœur, & de bien meilleures cautions de lui que lui-même. Quoique dans votre renoncement au mariage il paroiſſe vouloir vous imiter, peut-être trouverez-vous ici de quoi l'engager à changer de ſyſtême. Je m'expliquerai mieux après votre retour.

Quant à vous, je trouve vos diſtinctions ſur le célibat toutes nouvelles & fort ſubtiles. Je les crois même judicieuſes pour le politique qui balance les forces reſpectives de l'Etat, afin d'en maintenir l'équilibre. Mais je ne ſais ſi dans vos principes ces raiſons ſont aſſez ſolides pour diſpenſer les particuliers de leur devoir envers la nature. Il ſembleroit que la vie eſt un bien qu'on ne reçoit qu'à la charge de le tranſmettre, une ſorte de ſubſtitution qui doit paſſer de race en race, & que quiconque eût un pere eſt obligé de le devenir. C'étoit votre ſentiment juſqu'ici, c'étoit une des raiſons de votre voyage; mais je ſais d'où vous vient cette nouvelle philoſophie, &

Digitized by Google

j'ai vu dans le billet de Laure un argument auquel votre cœur n'a point de réplique.

La petite couſine eſt depuis huit ou dix jours à Geneve avec ſa famille pour des emplettes & d'autres affaires. Nous l'attendons de retour de jour en jour. J'ai dit à ma femme de votre lettre tout ce qu'elle en devoit ſavoir. Nous avions appris par M. Miol que le mariage étoit rompu ; mais elle ignoroit la part qu'avoit St. Preux à cet événement. Soyez ſûr qu'elle n'apprendra jamais qu'avec la plus vive joie tout ce qu'il fera pour mériter vos bienfaits & juſtifier votre eſtime. Je lui ai montré les deſſins de votre pavillon ; elle les trouve de très-bon goût ; nous y ferons pourtant quelques changemens que le local exige & qui rendront votre logement plus commode : vous les approuverez ſurement. Nous attendons l'avis de Claire avant d'y toucher ; car vous ſavez qu'on ne peut rien faire ſans elle. En attendant j'ai déjà mis du monde en œuvre, & j'eſpere qu'avant l'hiver la maçonnerie ſera fort avancée.

Digitized by Google

Je vous remercie de vos livres : mais je ne lis plus ceux que j'entends, & il eſt trop tard pour apprendre à lire ceux que je n'entends pas. Je ſuis pourtant moins ignorant que vous ne m'accuſez de l'être. Le vrai livre de la nature eſt pour moi le cœur des hommes, & la preuve que j'y ſais lire eſt dans mon amitié pour vous.

LETTRE V.

DE MDE. D'ORBE

A MDE. DE WOLMAR.

J'AI bien des griefs, couſine, à la charge de ce ſéjour. Le plus grave eſt qu'il me donne envie d'y reſter. La ville eſt charmante, les habitans ſont hoſpitaliers, les mœurs ſont honnêtes, & la liberté, que j'aime ſur toutes choſes, ſemble s'y être réfugiée. Plus je contemple ce petit Etat, plus je trouve qu'il eſt beau d'avoir une patrie, & Dieu garde de mal tous ceux qui penſent en avoir une, & n'en

Digitized by Google

pourtant qu'un pays ! pour moi, je sens que si j'étois née dans celui-ci, j'aurois l'ame toute Romaine. Je n'oserois pourtant pas trop dire à présent :

Rome n'est plus à Rome, elle est toute où je suis ;

car j'aurois peur que dans ta malice tu n'allasses penser le contraire. Mais pourquoi donc Rome, & toujours Rome ? Restons à Geneve.

Je ne te dirai rien de l'aspect du pays. Il ressemble au nôtre, excepté qu'il est moins montueux, plus champêtre, & qu'il n'a pas des chalets si voisins (1). Je ne te dirai rien, non plus, du Gouvernement. Si Dieu ne t'aide, mon pere t'en parlera de reste : il passe toute la journée à politiquer avec les Magistrats dans la joie de son cœur, & je le vois déjà très-mal édifié que la gazette parle si peu de Geneve. Tu peux juger de leurs conférences par mes lettres. Quand ils m'excedent, je me dérobe, & je t'ennuye pour me désennuyer.

Tout ce qui m'est resté de leurs longs

(1) L'Editeur les croit un peu rapprochés.

Digitized by Google

entretiens, c'eſt beaucoup d'eſtime pour le grand ſens qui regne en cette ville. A voir l'action & réaction mutuelles de toutes les parties de l'Etat qui le tiennent en équilibre, on ne peut douter qu'il n'y ait plus d'art & de vrai talent employés au gouvernement de cette petite République, qu'à celui des plus vaſtes Empires, où tout ſe ſoutient par ſa propre maſſe, & où les rênes de l'Etat peuvent tomber entre les mains d'un ſot, ſans que les affaires ceſſent d'aller. Je te réponds qu'il n'en ſeroit pas de même ici. Je n'entends jamais parler à mon pere de tous ces grands Miniſtres des grandes Cours, ſans ſonger à ce pauvre muſicien qui barbouilloit ſi fierement ſur notre grand orgue (2) à Lauſanne, & qui ſe croyoit un fort habile homme parce qu'il faiſoit beaucoup de bruit. Ces gens-ci n'ont qu'une petite épinette, mais ils en ſavent tirer une bonne harmonie, quoiqu'elle ſoit ſouvent aſſez mal d'accord.

(2) Il y avoit *grande Orgue*. Je remarquerai pour ceux de nos Suiſſes & Genevois qui ſe piquent de parler correctement, que le mot *Orgue* eſt maſculin au ſingulier, féminin au pluriel, & s'employe également dans les deux nombres; mais le ſingulier eſt plus élégant.

Digitized by Google

Je ne te dirai rien non plus . . . . . mais à force de ne te rien dire, je ne finirois pas. Parlons de quelque chose pour avoir plutôt fait. Le Genevois est de tous les peuples du monde celui qui cache le moins son caractere, & qu'on connoit le plus promptement. Ses mœurs, ses vices mêmes sont mêlés de franchise. Il se sent naturellement bon, & cela lui suffit pour ne pas craindre de se montrer tel qu'il est. Il a de la générosité, du sens, de la pénétration ; mais il aime trop l'argent ; défaut que j'attribue à sa situation qui le lui rend nécessaire ; car le territoire ne suffiroit pas pour nourrir les habitans.

Il arrive de-là que les Genevois épars dans l'Europe pour s'enrichir, imitent les grands airs des étrangers, & après avoir pris les vices des pays où ils ont vécu (3), les rapportent chez eux en triomphe avec leurs trésors. Ainsi le luxe des autres peuples leur fait mépriser leur antique simplicité ; la fiere liberté leur paroit ignoble ; ils se forgent des fers d'argent,

(3) Maintenant on ne leur donne plus la peine de les aller chercher, on les leur porte.

Digitized by Google

non comme une chaîne, mais comme un ornement.

Hé bien! ne me voilà-t-il pas encore dans cette maudite politique? Je m'y perds, je m'y noye, j'en ai par-dessus la tête, je ne sais plus par où m'en tirer. Je n'entends parler ici d'autre chose, si ce n'est quand mon pere n'est pas avec nous, ce qui n'arrive qu'aux heures des courriers. C'est nous, mon enfant, qui portons par-tout notre influence; car d'ailleurs les entretiens du pays sont utiles & variés, & l'on n'apprend rien de bon dans les livres qu'on ne puisse apprendre ici dans la conversation. Comme autrefois les mœurs angloises ont pénétré jusqu'en ce pays, les hommes y vivant encore un peu plus séparés des femmes que dans le nôtre, contractent entre eux un ton plus grave, & généralement plus de solidité dans leurs discours. Mais aussi cet avantage a son inconvénient qui se fait bientôt sentir. Des longueurs toujours excédentes, des argumens, des exordes, un peu d'apprêt, quelquefois des phrases, rarement de la légereté, jamais de cette simplicité naïve qui dit le sentiment avant

Digitized by Google

la pensée, & fait si bien valoir ce qu'elle dit. Au lieu que le François écrit comme il parle, ceux-ci parlent comme ils écrivent, ils diſſertent au lieu de cauſer; on les croiroit toujours prêts à ſoutenir theſe. Ils diſtinguent, ils diviſent, ils traitent la converſation par points; ils mettent dans leurs propos la même méthode que dans leurs livres; ils ſont auteurs, & toujours auteurs. Ils ſemblent lire en parlant, tant ils obſervent bien les étymologies, tant ils font ſonner toutes les lettres avec ſoin. Ils articulent le *marc* du raiſin comme *Marc* nom d'homme; ils diſent exactement du *taba-k* & non pas du *taba*, un *pare-ſol* & non pas un *pareſol*, *avan-t-hier* & non pas *avanhier*, *Secretaire* & non pas *Segretaire*, un *lac-d'amour* où l'on ſe noye & non pas où l'on s'étrangle; par-tout les *s* finales, par-tout les *r* des infinitifs; enfin leur parler eſt toujours ſoutenu, leurs diſcours ſont des harangues, & ils jaſent comme s'ils prêchoient.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'avec ce ton dogmatique & froid, ils ſont vifs, impétueux, & ont les paſſions très-ar-

Digitized by Google

dentes ; ils diroient même assez bien les choses de sentiment s'ils ne disoient pas tout, ou s'ils ne parloient qu'à des oreilles. Mais leurs points, leurs virgules sont tellement insupportables, ils peignent si posément des émotions si vives, que quand ils ont achevé leur dire, on chercheroit volontiers autour d'eux où est l'homme qui sent ce qu'ils ont décrit.

Au reste il faut t'avouer que je suis un peu payée pour bien penser de leurs cœurs, & croire qu'ils ne sont pas de mauvais goût. Tu sauras en confidence qu'un joli Monsieur à marier, &, dit-on, fort riche, m'honore de ses attentions, & qu'avec des propos assez tendres, il ne m'a point fait chercher ailleurs l'auteur de ce qu'il me disoit. Ah ! s'il étoit venu il y a dix-huit mois, quel plaisir j'aurois pris à me donner un Souverain pour esclave, & à faire tourner la tête à un magnifique Seigneur ! Mais à présent la mienne n'est plus assez droite pour que le jeu me soit agréable, & je sens que toutes mes folies s'en vont avec ma raison.

Je reviens à ce goût de lecture qui

Digitized by Google

porte les Genevois à penſer. Il s'étend à tous les états, & ſe fait ſentir dans tous avec avantage. Le François lit beaucoup; mais il ne lit que les livres nouveaux, ou plutôt il les parcourt, moins pour les lire, que pour dire qu'il les a lus. Le Genevois ne lit que les bons livres; il les lit, il les digere; il ne les juge pas, mais il les ſait. Le jugement & le choix ſe font à Paris; les livres choiſis ſont preſque les ſeuls qui vont à Geneve. Cela fait que la lecture y eſt moins mêlée & s'y fait avec plus de profit. Les femmes dans leur retraite (4) liſent de leur côté, & leur ton s'en reſſent auſſi, mais d'une autre maniere. Les belles Madames y ſont petites maîtreſſes & beaux-eſprits tout comme chez nous. Les petites Citadines elles-mêmes prennent dans les livres un babil plus arrangé, & certain choix d'expreſſions qu'on eſt étonné d'entendre ſortir de leur bouche, comme quelquefois de celle des enfans. Il faut tout le bon ſens des hommes, toute la gaieté

(4) On ſe ſouviendra que cette lettre eſt de vieille date & je crains bien que cela ne ſoit trop facile à voir.

Digitized by Google

des femmes, & tout l'esprit qui leur est commun, pour qu'on ne trouve pas les premiers un peu pédans & les autres un peu précieuses.

Hier vis-à-vis de ma fenêtre deux filles d'ouvriers, fort jolies, causoient devant leur boutique d'un air assez enjoué pour me donner de la curiosité. Je prêtai l'oreille, & j'entendis qu'une des deux proposoit en riant d'écrire leur journal. Oui, reprit l'autre à l'instant; le journal tous les matins, & tous les soirs le commentaire. Qu'en dis-tu, cousine? Je ne sais si c'est là le ton des filles d'artisans, mais je sais qu'il faut faire un furieux emploi du tems pour ne tirer du cours des journées que le commentaire de son journal. Assurément la petite personne avoit lu les aventures des mille & une nuits!

Avec ce style un peu guindé, les Genevoises ne laissent pas d'être vives & piquantes, & l'on voit autant de grandes passions ici qu'en ville du monde. Dans la simplicité de leur parure elles ont de la grace & du goût; elles en ont dans leur entretien, dans leurs manieres. Comme les hommes sont moins galans que

Digitized by Google

tendres, les femmes sont moins coquettes que sensibles, & cette sensibilité donne, même aux plus honnêtes, un tour d'esprit agréable & fin qui va au cœur, & qui en tire toute sa finesse. Tant que les Genevoises seront Genevoises, elles seront les plus aimables femmes de l'Europe; mais bientôt elles voudront être Françoises, & alors les Françoises vaudront mieux qu'elles.

Ainsi tout dépérit avec les mœurs. Le meilleur goût tient à la vertu même; il disparoit avec elle, & fait place à un goût factice & guindé qui n'est plus que l'ouvrage de la mode. Le véritable esprit est presque dans le même cas. N'est-ce pas la modestie de notre sexe qui nous oblige d'user d'adresse pour repousser les agaceries des hommes, & s'ils ont besoin d'art pour se faire écouter, nous en faut-il moins pour savoir ne les pas entendre? N'est-ce pas eux qui nous délient l'esprit & la langue, qui nous rendent plus vives à la riposte (5), &

(5) Il faloit *risposte*, de l'italien *risposta*, toutefois *riposte*, se dit aussi, & je le laisse. Ce n'est au pis aller qu'une faute de plus.

nous forcent de nous moquer d'eux ? Car enfin, tu as beau dire, une certaine coquetterie maligne & railleuse déforiente encore plus les soupirans que le silence ou le mépris. Quel plaisir de voir un beau Céladon tout déconcerté, se confondre, se troubler, se perdre à chaque repartie ; de s'environner contre lui de traits moins brûlans, mais plus aigus que ceux de l'amour ; de le cribler de pointes de glace, qui piquent à l'aide du froid ! Toi-même qui ne fais semblant de rien, crois-tu que tes manieres naïves & tendres, ton air timide & doux, cachent moins de ruse & d'habileté que toutes mes étourderies ? Ma foi, mignonne, s'il faloit compter les galans que chacune de nous a persiflés, je doute fort qu'avec ta mine hypocrite, ce fût toi qui serois en reste ! Je ne puis m'empêcher de rire encore en songeant à ce pauvre Conflans, qui venoit tout en furie me reprocher que tu l'aimois trop. Elle est si caressante, me disoit-il, que je ne sais de quoi me plaindre : elle me parle avec tant de raison que j'ai honte d'en manquer devant elle, & je la trouve

Digitized by Google

ſi fort mon amie que je n'oſe être ſon amant.

Je ne crois pas qu'il y ait nulle part au monde des époux plus unis & de meilleurs ménages que dans cette ville; la vie domeſtique y eſt agréable & douce; on y voit des maris complaiſans & preſque d'autres Julies. Ton ſyſtême ſe vérifie très-bien ici. Les deux ſexes gagnent de toutes manieres à ſe donner des travaux & des amuſemens différens qui les empêchent de ſe raſſaſier l'un de l'autre, & font qu'ils ſe retrouvent avec plus de plaiſir. Ainſi s'aiguiſe la volupté du ſage : s'abſtenir pour jouir, c'eſt ta philoſophie; c'eſt l'épicuréiſme de la raiſon.

Malheureuſement cette antique modeſtie commence à décliner. On ſe rapproche, & les cœurs s'éloignent. Ici comme chez nous tout eſt mêlé de bien & de mal; mais à différentes meſures. Le Genevois tire ſes vertus de lui-même, ſes vices lui viennent d'ailleurs. Non-ſeulement il voyage beaucoup, mais il adopte aiſément les mœurs & les manieres des autres peuples; il parle avec

Digitized by Google

facilité toutes les langues ; il prend sans peine leurs divers accens, quoiqu'il ait lui-même un accent traînant très-sensible, sur-tout dans les femmes qui voyagent moins. Plus humble de sa petitesse que fier de sa liberté, il se fait chez les nations étrangeres une honte de sa patrie ; il se hâte, pour ainsi dire, de se naturaliser dans le pays où il vit, comme pour faire oublier le sien ; peut-être la réputation qu'il a d'être âpre au gain contribue-t-elle à cette coupable honte. Il vaudroit mieux, sans doute, effacer par son désintéressement l'opprobre du nom Genevois, que de l'avilir encore en craignant de le porter : mais le Genevois le mépriſe, même en le rendant estimable, & il a plus de tort encore de ne pas honorer son pays de son propre mérite.

Quelque avide qu'il puisse être, on ne le voit gueres aller à la fortune par des moyens serviles & bas ; il n'aime point s'attacher aux Grands & ramper dans les Cours. L'esclavage personnel ne lui est pas moins odieux que l'esclavage civil. Flexible & liant comme Alcibiade, il supporte aussi peu la servitude, & quand

Digitized by Google

quand il se plie aux usages des autres ; il les imite sans s'y assujettir. Le commerce étant de tous les moyens de s'enrichir le plus compatible avec la liberté, est aussi celui que les Genevois préferent. Ils sont presque tous marchands ou banquiers, & ce grand objet de leurs desirs leur fait souvent enfouir de rares talens que leur prodigua la nature. Ceci me ramene au commencement de ma lettre. Ils ont du génie & du courage, ils sont vifs & pénétrans, il n'y a rien d'honnête & de grand au dessus de leur portée : mais plus passionnés d'argent que de gloire, pour vivre dans l'abondance ils meurent dans l'obscurité, & laissent à leurs enfans pour tout exemple l'amour des trésors qu'ils leur ont acquis.

Je tiens tout cela des Genevois mêmes ; car ils parlent d'eux fort impartialement. Pour moi, je ne sais comment ils sont chez les autres, mais je les trouve aimables chez eux, & je ne connois qu'un moyen de quitter sans regret Geneve. Quel est ce moyen, cousine ? oh ! ma foi tu as beau prendre ton air humble ; si tu dis ne l'avoir pas déjà deviné, tu

Digitized by Google

ments. C'eſt après demain que s'embarque la bande joyeuſe dans un joli Brigantin appareillé de fête ; car nous avons choiſi l'eau à cauſe de la ſaiſon, & pour demeurer tous raſſemblés. Nous comptons coucher le même ſoir à Morges, le lendemain à Lauſanne (6) pour la cérémonie, & le ſurlendemain.... tu m'entends. Quand tu verras de loin briller des flammes, flotter des banderolles, quand tu entendras ronfler le canon ; cours par toute la maiſon comme une folle, en criant : armes ! armes ! Voici les ennemis ! voici les ennemis !

P. S. Quoique la diſtribution des logemens entre inconteſtablement dans les droits de ma charge, je veux bien m'en déſiſter en cette occaſion. J'entends ſeulement que mon pere ſoit logé chez Milord Edouard à cauſe des cartes de géographie, & qu'on acheve d'en tapiſſer du haut en bas tout l'appartement.

(6) Comment cela ? Lauſanne n'eſt pas au bord du lac ; il y a du port à la ville une demi-lieue de fort mauvais chemin ; & puis il faut un peu ſuppoſer que tous ces jolis arrangemens ne ſeront point contrariés par le vent.

Digitized by Google

LETTRE VI.

DE MDE. DE WOLMAR A SAINT PREUX.

QUEL ſentiment délicieux j'éprouve en commençant cette lettre ! Voici la premiere fois de ma vie où j'ai pu vous écrire ſans crainte & ſans honte. Je m'honore de l'amitié qui nous joint comme d'un retour ſans exemple. On étouffe de grandes paſſions, rarement on les épure. Oublier ce qui nous fut cher quand l'honneur le veut, c'eſt l'effort d'une ame honnête & commune ; mais après avoir été ce que nous fûmes, être ce que nous ſommes aujourd'hui, voilà le vrai triomphe de la vertu. La cauſe qui fait ceſſer d'aimer peut être un vice, celle qui change un tendre amour en une amitié non moins vive ne ſauroit être équivoque.

Aurions-nous jamais fait ce progrès par nos ſeules forces ? Jamais, jamais, mon bon ami, le tenter même étoit une

Digitized by Google

témérité. Nous fuir étoit pour nous la premiere loi du devoir, que rien ne nous eût permis d'enfreindre. Nous nous ſerions toujours eſtimés, ſans doute; mais nous aurions ceſſé de nous voir, de nous écrire; nous nous ſerions efforcés de ne plus penſer l'un à l'autre, & le plus grand honneur que nous pouvions nous rendre mutuellement étoit de rompre tout commerce entre nous.

Voyez, au lieu de cela, quelle eſt notre ſituation préſente. En eſt-il au monde une plus agréable, & ne goûtons-nous pas mille fois le jour le prix des combats qu'elle nous a coûtés? Se voir, s'aimer, le ſentir, s'en féliciter, paſſer les jours enſemble dans la familiarité fraternelle & dans la paix de l'innocence, s'occuper l'un de l'autre, y penſer ſans remords, en parler ſans rougir, & s'honorer à ſes propres yeux du même attachement qu'on s'eſt ſi long-tems reproché, voilà le point où nous en ſommes. O ami! quelle carriere d'honneur nous avons déjà parcourue! Oſons nous en glorifier pour ſavoir nous y maintenir, & l'achever comme nous l'avons commencée.

Digitized by Google

A qui devons-nous un bonheur si rare ? Vous le savez. J'ai vu votre cœur sensible, plein des bienfaits du meilleur des hommes, aimer à s'en pénétrer ; & comment nous seroient-ils à charge, à vous & à moi ? Ils ne nous imposent point de nouveaux devoirs, ils ne font que nous rendre plus chers ceux qui nous étoient déjà si sacrés. Le seul moyen de reconnoître ses soins est d'en être dignes, & tout leur prix est dans leur succès. Tenons-nous en donc là dans l'effusion de notre zele. Payons de nos vertus celles de notre bienfaiteur ; voilà tout ce que nous lui devons. Il a fait assez pour nous & pour lui s'il nous a rendus à nous-mêmes. Absens ou présens, vivans ou morts, nous porterons par-tout un témoignage qui ne sera perdu pour aucun des trois.

Je faisois ces réflexions en moi-même quand mon mari vous destinoit l'éducation de ses enfans. Quand Milord Edouard m'annonça son prochain retour & le vôtre, ces mêmes réflexions revinrent & d'autres encore qu'il importe de vous communiquer, tandis qu'il est tems de les faire.

Digitized by Google

Ce n'eſt point de moi qu'il eſt queſtion, c'eſt de vous ; je me crois plus en droit de vous donner des conſeils depuis qu'ils ſont tout-à-fait déſintéreſſés, & que n'ayant plus ma ſureté pour objet ils ne ſe rapportent qu'à vous-même. Ma tendre amitié ne vous eſt pas ſuſpecte, & je n'ai que trop acquis de lumieres pour faire écouter mes avis.

Permettez-moi de vous offrir le tableau de l'état où vous allez être, afin que vous examiniez vous-même s'il n'a rien qui vous doive effrayer. O bon jeune homme ! Si vous aimez la vertu, écoutez d'une oreille chaſte les conſeils de votre amie. Elle commence en tremblant un diſcours qu'elle voudroit taire ; mais comment le taire ſans vous trahir ? Sera-t-il tems de voir les objets que vous devez craindre quand ils vous auront égaré ? Non, mon ami, je ſuis la ſeule perſonne au monde aſſez familiere avec vous pour vous les préſenter. N'ai-je pas le droit de vous parler au beſoin comme une ſœur, comme une mere ? Ah ! ſi les leçons d'un cœur honnête étoient capables de ſouiller le vôtre, il y a long-

Digitized by Google

tems que je n'en aurois plus à vous donner.

Votre carriere, dites-vous, eſt finie. Mais convenez qu'elle eſt finie avant l'âge. L'amour eſt éteint; les ſens lui ſurvivent, & leur délire eſt d'autant plus à craindre, que le ſeul ſentiment qui le bornoit n'exiſtant plus, tout eſt occaſion de chute à qui ne tient plus à rien. Un homme ardent & ſenſible, jeune & garçon, veut être continent & chaſte; il ſait, il ſent, il l'a dit mille fois, que la force de l'ame qui produit toutes les vertus tient à la pureté qui les nourrit toutes. Si l'amour le préſerva des mauvaiſes mœurs dans ſa jeuneſſe, il veut que la raiſon l'en préſerve dans tous les tems; il connoit pour les devoirs pénibles un prix qui conſole de leur rigueur, & s'il en coûte des combats quand on veut ſe vaincre, fera-t-il moins aujourd'hui pour le Dieu qu'il adore, qu'il ne fit pour la maîtreſſe qu'il ſervit autrefois? Ce ſont là, ce me ſemble, des maximes de votre morale; ce ſont donc auſſi des regles de votre conduite; car vous avez toujours mépriſé ceux qui, contens de l'ap-

Digitized by Google

parence, parlent autrement qu'ils n'agissent, & chargent les autres de lourds fardeaux auxquels ils ne veulent pas toucher eux-mêmes.

Quel genre de vie a choisi cet homme sage pour suivre les loix qu'il se prescrit ? Moins philosophe encore qu'il n'est vertueux & chrétien, sans doute il n'a point pris son orgueil pour guide : il sait que l'homme est plus libre d'éviter les tentations que de les vaincre, & qu'il n'est pas question de réprimer les passions irritées, mais de les empêcher de naître. Se dérobe-t-il donc aux occasions dangereuses ? Fuit-il les objets capables de l'émouvoir ? Fait-il d'une humble défiance de lui-même la sauve-garde de sa vertu ? Tout au contraire ; il n'hésite pas à s'offrir aux plus téméraires combats. A trente ans il va s'enfermer dans une solitude avec des femmes de son âge, dont une lui fut trop chére pour qu'un si dangereux souvenir se puisse effacer, dont l'autre vit avec lui dans une étroite familiarité, & dont une troisieme lui tient encore par les droits qu'ont les bienfaits sur les ames reconnoissantes. Il va

Digitized by Google

s'exposer à tout ce qui peut réveiller en lui des passions mal éteintes ; il va s'enlacer dans les piéges qu'il devroit le plus redouter. Il n'y a pas un rapport dans sa situation qui ne dût le faire défier de sa force, & pas un qui ne l'avilît à jamais s'il étoit foible un moment. Où est-elle donc, cette grande force d'ame à laquelle il ose tant se fier ? Qu'a-t-elle fait jusqu'ici qui lui réponde de l'avenir ? Le tira-t-elle à Paris de la maison du Colonel ? Est-ce elle qui lui dicta l'été dernier la scene de Meillerie ? L'a-t-elle bien sauvé cet hiver des charmes d'un autre objet, & ce printems des frayeurs d'un rêve ? S'est-il vaincu pour elle au moins une fois, pour espérer de se vaincre sans cesse ? Il sait, quand le devoir l'exige, combattre les passions d'un ami ; mais les siennes ?... Hélas ! sur la plus belle moitié de sa vie, qu'il doit penser modestement de l'autre !

On supporte un état violent, quand il passe. Six mois, un an ne sont rien ; on envisage un terme & l'on prend courage. Mais quand cet état doit durer toujours, qui est-ce qui le supporte ? Qui est-ce

Digitized by Google

qui fait triompher de lui-même jusqu'à la mort ? O mon ami ! si la vie est courte pour le plaisir, qu'elle est longue pour la vertu ! Il faut être incessamment sur ses gardes. L'instant de jouir passe & ne revient plus ; celui de mal faire passe & revient sans cesse : on s'oublie un moment, & l'on est perdu. Est-ce dans cet état effrayant qu'on peut couler des jours tranquilles, & ceux mêmes qu'on a sauvés du péril n'offrent-ils pas une raison de n'y plus exposer les autres ?

Que d'occasions peuvent renaître, aussi dangereuses que celles dont vous avez échappé, & qui pis est, non moins imprévues ! Croyez-vous que les monumens à craindre n'existent qu'à Meillerie ? Ils existent par-tout où nous sommes ; car nous les portons avec nous. Eh ! vous savez trop qu'une ame attendrie intéresse l'univers entier à sa passion, & que même après la guérison, tous les objets de la nature nous rappellent encore ce qu'on sentit autrefois en les voyant. Je crois pourtant, oui, j'ose le croire, que ces périls ne reviendront plus, & mon cœur me répond du vôtre. Mais pour être au-

Digitized by Google

dessus d'une lâcheté, ce cœur facile est-il au-dessus d'une foiblesse, & suis-je la seule ici qu'il lui en coûtera peut-être de respecter ? Songez, St. Preux, que tout ce qui m'est cher doit être couvert de ce même respect que vous me devez ; songez que vous aurez sans cesse à porter innocemment les jeux innocens d'une femme charmante ; songez aux mépris éternels que vous auriez mérités, si jamais votre cœur osoit s'oublier un moment, & profaner ce qu'il doit honorer à tant de titres.

Je veux que le devoir, la foi, l'ancienne amitié vous arrêtent ; que l'obstacle opposé par la vertu vous ôte un vain espoir, & qu'au moins par raison vous étouffiez des vœux inutiles, serez-vous pour cela délivré de l'empire des sens, & des piéges de l'imagination ? Forcé de nous respecter toutes deux, & d'oublier en nous notre sexe, vous le verrez dans celles qui nous servent, & en vous abaissant vous croirez vous justifier : mais serez-vous moins coupable en effet, & la différence des rangs change-t-elle ainsi la nature des fautes ? Au contraire, vous

Digitized by Google

vous avilirez d'autant plus que les moyens de réuſſir ſeront moins honnêtes. Quels moyens ! Quoi ! vous ? .... Ah ! périſſe l'homme indigne qui marchande un cœur, & rend l'amour mercenaire ! C'eſt lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne ſeroit pas toujours à vendre celle qui ſe laiſſe acheter une fois ? Et dans l'opprobre où bientôt elle tombe, lequel eſt l'auteur de ſa miſere, du brutal qui la maltraite en un mauvais lieu, ou du ſéducteur qui l'y traîne, en mettant le premier ſes faveurs à prix ?

Oſerai-je ajouter une conſidération qui vous touchera, ſi je ne me trompe ? Vous avez vu quels ſoins j'ai pris pour établir ici la regle & les bonnes mœurs ; la modeſtie & la paix y regnent, tout y reſpire le bonheur & l'innocence. Mon ami, ſongez à vous, à moi, à ce que nous fûmes, à ce que nous ſommes, à ce que nous devons être. Faudra-t-il que je diſe un jour en regrettant mes peines perdues : c'eſt de lui que vient le déſordre de ma maiſon ?

Diſons tout, s'il eſt néceſſaire, & ſa-

Digitized by Google

crifions la modeſtie elle-même au véritable amour de la vertu. L'homme n'eſt pas fait pour le célibat, & il eſt bien difficile qu'un état ſi contraire à la nature n'amene pas quelque déſordre public ou caché. Le moyen d'échapper toujours à l'ennemi qu'on porte ſans ceſſe avec ſoi ! Voyons en d'autres pays ces téméraires qui font vœu de n'être pas hommes. Pour les punir d'avoir tenté Dieu, Dieu les abandonne ; ils ſe diſent ſaints & ſont déshonnêtes ; leur feinte continence n'eſt que ſouillure, & pour avoir dédaigné l'humanité, ils s'abaiſſent au-deſſous d'elle. Je comprends qu'il en coûte peu de ſe rendre difficile ſur des loix qu'on n'obſerve qu'en apparence (1) ; mais celui qui veut être ſincerement vertueux ſe ſent aſſez chargé des devoirs de l'homme ſans s'en impoſer de nouveaux. Voilà ;

(1) Quelques hommes ſont continens ſans mérite, d'autres le ſont par vertu, & je ne doute point que pluſieurs Prêtres catholiques ne ſoient dans ce dernier cas : mais impoſer le célibat à un corps auſſi nombreux que le Clergé de l'Egliſe Romaine, ce n'eſt pas tant lui défendre de n'avoir point de femmes, que lui ordonner de ſe contenter de celles d'autrui. Je ſuis ſurpris que dans tout pays où les bonnes mœurs ſont encore en eſtime, les loix & les Magiſtrats tolerent un vœu ſi ſcandaleux.

Digitized by Google

cher Saint Preux, la véritable humilité du chrétien ; c'eſt de trouver toujours ſa tâche au-deſſus de ſes forces, bien loin d'avoir l'orgueil de la doubler. Faites-vous l'application de cette regle, & vous ſentirez qu'un état qui devroit ſeulement allarmer un autre homme, doit par mille raiſons vous faire trembler. Moins vous craignez, plus vous avez à craindre, & ſi vous n'êtes point effrayé de vos devoirs, n'eſpérez pas de les remplir.

Tels ſont les dangers qui vous attendent ici. Penſez-y tandis qu'il en eſt tems. Je ſais que jamais, de propos délibéré, vous ne vous expoſerez à mal faire, & le ſeul mal que je crains de vous eſt celui que vous n'aurez pas prévu. Je ne vous dis donc pas de vous déterminer ſur mes raiſons, mais de les peſer. Trouvez-y quelque réponſe dont vous ſoyez content, & je m'en contente ; oſez compter ſur vous, & j'y compte. Dites-moi, je ſuis un ange, & je vous reçois à bras ouverts.

Quoi ! toujours des privations & des peines ! toujours des devoirs cruels à remplir ! toujours fuir les gens qui nous ſont chers ! Non, mon aimable ami. Heu-

Digitized by Google

reux qui peut dès cette vie offrir un prix à la vertu ! J'en vois un digne d'un homme qui ſçut combattre & ſouffrir pour elle. Si je ne préſume pas trop de moi, ce prix que j'oſe vous deſtiner acquittera tout ce que mon cœur redoit au vôtre, & vous aurez plus que vous n'euſſiez obtenu ſi le Ciel eût béni nos premieres inclinations. Ne pouvant vous faire ange vous-même, je vous en veux donner un qui garde votre ame, qui l'épure, qui la ranime, & ſous les auſpices duquel vous puiſſiez vivre avec nous dans la paix du ſéjour céleſte. Vous n'aurez pas, je crois, beaucoup de peine à deviner qui je veux dire ; c'eſt l'objet qui ſe trouve à peu près établi d'avance dans le cœur qu'il doit remplir un jour, ſi mon projet réuſſit.

Je vois toutes les difficultés de ce projet ſans en être rebutée ; car il eſt honnête. Je connois tout l'empire que j'ai ſur mon amie, & ne crains point d'en abuſer en l'exerçant en votre faveur. Mais ſes réſolutions vous ſont connues, & avant de les ébranler je dois m'aſſurer de vos diſpoſitions, afin qu'en l'exhortant de vous permettre d'aſpirer à elle,

Digitized by Google

je puiſſe répondre de vous & de vos ſentimens ; car ſi l'inégalité que le ſort a miſe entre l'un & l'autre vous ôte le droit de vous propoſer vous-même, elle permet encore moins que ce droit vous ſoit accordé ſans ſavoir quel uſage vous en pourrez faire.

Je connois toute votre délicateſſe, & ſi vous avez des objections à m'oppoſer, je ſais qu'elles ſeront pour elle bien plus que pour vous. Laiſſez ces vains ſcrupules. Serez-vous plus jaloux que moi de l'honneur de mon amie ? Non ; quelque cher que vous me puiſſiez être, ne craignez point que je préfere votre intérêt à ſa gloire. Mais autant je mets de prix à l'eſtime des gens ſenſés, autant je mépriſe les jugemens téméraires de la multitude qui ſe laiſſe éblouir par un faux éclat, & ne voit rien de ce qui eſt honnête. La différence fût-elle cent fois plus grande, il n'eſt point de rang auquel les talens & les mœurs n'ayent droit d'atteindre, & à quel titre une femme oſeroit-elle dédaigner pour époux celui qu'elle s'honore d'avoir pour ami ? Vous ſavez quels ſont

Digitized by Google

là-dessus nos principes à toutes deux. La fausse honte & la crainte du blâme inspirent plus de mauvaises actions que de bonnes, & la vertu ne fait rougir que de ce qui est mal.

A votre égard, la fierté que je vous ai quelquefois connue ne sauroit être plus déplacée que dans cette occasion; & ce seroit à vous une ingratitude de craindre d'elle un bienfait de plus. Et puis, quelque difficile que vous puissiez être, convenez qu'il est plus doux & mieux séant de devoir sa fortune à son épouse qu'à son ami; car on devient le protecteur de l'une & le protégé de l'autre, & quoique l'on puisse dire, un honnête homme n'aura jamais de meilleur ami que sa femme.

Que s'il reste au fond de votre ame quelque répugnance à former de nouveaux engagemens, vous ne pouvez trop vous hâter de la détruire pour votre honneur & pour mon repos; car je ne serai jamais contente de vous & de moi, que quand vous serez en effet tel que vous devez être, & que vous aimerez les devoirs que vous avez à remplir. Eh!

Digitized by Google

mon ami, je devrois moins craindre cette répugnance qu'un empreſſement trop relatif à vos anciens penchans. Que ne fais-je point pour m'acquitter auprès de vous? Je tiens plus que je n'avois promis. N'eſt-ce pas auſſi Julie que je vous donne? N'aurez-vous pas la meilleure partie de moi-même, & n'en ſerez-vous pas plus cher à l'autre? Avec quel charme alors je me livrerai ſans contrainte à tout mon attachement pour vous! Oui, portez-lui la foi que vous m'avez jurée; que votre cœur rempliſſe avec elle tous les engagemens qu'il prit avec moi; qu'il lui rende, s'il eſt poſſible, tout ce que vous redevez au mien. O St. Preux! je lui tranſmets cette ancienne dette. Souvenez-vous qu'elle n'eſt pas facile à payer.

Voilà, mon ami, le moyen que j'imagine de nous réunir ſans danger, en vous donnant dans notre famille la même place que vous tenez dans nos cœurs. Dans le nœud cher & ſacré qui nous unira tous, nous ne ſerons plus entre nous que des ſœurs & des freres; vous ne ſerez plus votre propre ennemi ni le nôtre; les plus doux ſentimens devenus

Digitized by Google

légitimes ne seront plus dangereux ; quand il ne faudra plus les étouffer on n'aura plus à les craindre. Loin de résister à des sentimens si charmans, nous en ferons à la fois nos devoirs & nos plaisirs ; c'est alors que nous nous aimerons tous plus parfaitement, & que nous goûterons véritablement réunis les charmes de l'amitié, de l'amour & de l'innocence. Que si dans l'emploi dont vous vous chargez, le Ciel récompense du bonheur d'être pere le soin que vous prendrez de nos enfans, alors vous connoitrez par vous-même le prix de ce que vous aurez fait pour nous. Comblé des vrais biens de l'humanité, vous apprendrez à porter avec plaisir le doux fardeau d'une vie utile à vos proches ; vous sentirez, enfin, ce que la vaine sagesse des méchans n'a jamais pu croire, qu'il est un bonheur réservé dès ce monde aux seuls amis de la vertu.

Réfléchissez à loisir sur le parti que je vous propose, non pour savoir s'il vous convient, je n'ai pas besoin là-dessus de votre réponse, mais s'il convient à Madame d'Orbe, & si vous pouvez faire

Digitized by Google

ſon bonheur, comme elle doit faire le vôtre. Vous ſavez comment elle a rempli ſes devoirs dans tous les états de ſon ſexe ; ſur ce qu'elle eſt, jugez de ce qu'elle a droit d'exiger. Elle aime comme Julie, elle doit être aimée comme elle. Si vous ſentez pouvoir la mériter, parlez, mon amitié tentera le reſte, & ſe promet tout de la ſienne ; mais ſi j'ai trop eſpéré de vous, au moins vous êtes honnête homme, & vous connoiſſez ſa délicateſſe ; vous ne voudriez pas d'un bonheur qui lui coûteroit le ſien : que votre cœur ſoit digne d'elle, ou qu'il ne lui ſoit jamais offert.

Encore une fois, conſultez-vous bien. Peſez votre réponſe avant de la faire. Quand il s'agit du ſort de la vie, la prudence ne permet pas de ſe déterminer légerement ; mais toute délibération légere eſt un crime quand il s'agit du deſtin de l'ame & du choix de la vertu. Fortifiez la vôtre, ô mon bon ami, de tous les ſecours de la ſageſſe. La mauvaiſe honte m'empêcheroit-elle de vous rappeller le plus néceſſaire ? Vous avez de la religion ; mais j'ai peur que vous n'en ti-

Digitized by Google

riez pas tout l'avantage qu'elle offre dans la conduite de la vie, & que la hauteur philosophique ne dédaigne la simplicité du Chrétien. Je vous ai vu sur la priere des maximes que je ne saurois goûter. Selon vous, cet acte d'humilité ne nous est d'aucun fruit, & Dieu nous ayant donné dans la conscience tout ce qui peut nous porter au bien, nous abandonne ensuite à nous-mêmes & laisse agir notre liberté. Ce n'est pas là, vous le savez, la doctrine de St. Paul, ni celle qu'on professe dans notre Eglise. Nous sommes libres, il est vrai, mais nous sommes ignorans, foibles, portés au mal, & d'où nous viendroient la lumiere & la force, si ce n'est de celui qui en est la source, & pourquoi les obtiendrions-nous si nous ne daignons pas les demander ? Prenez garde, mon ami, qu'aux idées sublimes que vous vous faites du grand Etre, l'orgueil humain ne mêle des idées basses qui se rapportent à l'homme, comme si les moyens qui soulagent notre foiblesse convenoient à la puissance divine, & qu'elle eût besoin d'art comme nous pour généraliser les choses,

Digitized by Google

afin de les traiter plus facilement. Il semble, à vous entendre, que ce soit un embarras pour elle de veiller sur chaque individu; vous craignez qu'une attention partagée & continuelle ne la fatigue, & vous trouvez bien plus beau qu'elle fasse tout par des loix générales, sans doute parce qu'elles lui coûtent moins de soin. O grands Philosophes! que Dieu vous est obligé de lui fournir ainsi des méthodes commodes, & de lui abréger le travail!

A quoi bon lui rien demander, dites-vous encore, ne connoit-il pas tous nos besoins? N'est-il pas notre pere pour y pourvoir? Savons-nous mieux que lui ce qu'il nous faut, & voulons-nous notre bonheur plus véritablement qu'il ne le veut lui-même? Cher St. Preux, que de vains sophismes! Le plus grand de nos besoins, le seul auquel nous pouvons pourvoir, est celui de sentir nos besoins, & le premier pas pour sortir de notre misere est de la connoître. Soyons humbles pour être sages; voyons notre foiblesse, & nous serons forts. Ainsi s'accorde la justice avec la clémence; ainsi

Digitized by Google

régnent à la fois la grace & la liberté. Esclaves par notre foiblesse, nous sommes libres par la priere ; car il dépend de nous de demander & d'obtenir la force qu'il ne dépend pas de nous d'avoir par nous-mêmes.

Apprenez donc à ne pas prendre toujours conseil de vous seul dans les occasions difficiles, mais de celui qui joint le pouvoir à la prudence, & sait faire le meilleur parti du parti qu'il nous fait préférer. Le grand défaut de la sagesse humaine, même de celle qui n'a que la vertu pour objet, est un excès de confiance qui nous fait juger de l'avenir par le présent, & par un moment de la vie entiere. On se sent ferme un instant, & l'on compte n'être jamais ébranlé. Plein d'un orgueil que l'expérience confond tous les jours, on croit n'avoir plus à craindre un piége une fois évité. Le modeste langage de la vaillance est, je fus brave un tel jour ; mais celui qui dit, je suis brave, ne sait ce qu'il sera demain, & tenant pour sienne une valeur qu'il ne s'est pas donnée, il mérite de la perdre au moment de s'en servir.

Digitized by Google

Que tous nos projets doivent être ridicules, que tous nos raisonnemens doivent être insensés devant l'Etre pour qui les tems n'ont point de succession, ni les lieux de distance ! Nous comptons pour rien ce qui est loin de nous, nous ne voyons que ce qui nous touche : quand nous aurons changé de lieu nos jugemens seront tout contraires, & ne seront pas mieux fondés. Nous réglons l'avenir sur ce qui nous convient aujourd'hui, sans savoir s'il nous conviendra demain ; nous jugeons de nous comme étant toujours les mêmes, & nous changeons tous les jours. Qui sait si nous aimerons ce que nous aimons, si nous voudrons ce que nous voulons, si nous serons ce que nous sommes, si les objets étrangers & les altérations de nos corps n'auront pas autrement modifié nos ames, & si nous ne trouverons pas notre misere dans ce que nous aurons arrangé pour notre bonheur ? Montrez-moi la regle de la sagesse humaine, & je vais la prendre pour guide. Mais si sa meilleure leçon est de nous apprendre à nous défier d'elle, recourons à celle qui ne trompe point & faisons ce qu'elle

Digitized by Google

qu'elle nous inſpire. Je lui demande d'éclairer vos réſolutions. Quelque parti que vous preniez, vous ne voudrez que ce qui eſt bon & honnête, je le ſais bien; mais ce n'eſt pas aſſez encore; il faut vouloir ce qui le ſera toujours; & ni vous ni moi n'en ſommes les juges.

LETTRE VII.

DE SAINT PREUX

A MDE. DE W. O L M A R.

JULIE! une lettre de vous!..... après ſept ans de ſilence.... oui, c'eſt elle; je le vois, je le ſens: mes yeux méconnoiſſoient-ils des traits que mon cœur ne peut oublier? Quoi! vous vous ſouvenez de mon nom! vous le ſavez encore écrire!.... En formant ce nom (1). votre main n'a-t-elle point tremblé? .... Je m'égare, & c'eſt votre faute. La forme,

(1) On a dit que *St. Preux* étoit un nom controuvé. Peut-être le véritable étoit-il ſur l'adreſſe.

Digitized by Google

le pli, le cachet, l'adreſſe, tout dans cette lettre m'en rappelle de trop différentes. Le cœur & la main ſemblent ſe contredire. Ah! deviez-vous employer la même écriture pour tracer d'autres ſentimens?

Vous trouverez, peut-être, que ſonger ſi fort à vos anciennes lettres, c'eſt trop juſtifier la derniere. Vous vous trompez. Je me ſens bien; je ne ſuis plus le même, ou vous n'êtes plus la même; & ce qui me le prouve eſt qu'excepté les charmes & la bonté, tout ce que je retrouve en vous de ce que j'y trouvois autrefois m'eſt un nouveau ſujet de ſurpriſe. Cette obſervation répond d'avance à vos craintes. Je ne me fie point à mes forces, mais au ſentiment qui me diſpenſe d'y recourir. Plein de tout ce qu'il faut que j'honore en celle que j'ai ceſſé d'adorer, je ſais à quels reſpects doivent s'élever mes anciens hommages. Pénétré de la plus tendre reconnoiſſance, je vous aime autant que jamais, il eſt vrai; mais ce qui m'attache le plus à vous eſt le retour de ma raiſon. Elle vous montre à moi telle que vous êtes; elle vous ſert mieux

Digitized by Google

que l'amour même. Non, si j'étois resté coupable vous ne me seriez pas aussi chére.

Depuis que j'ai cessé de prendre le change, & que le pénétrant Wolmar m'a éclairé sur mes vrais sentimens, j'ai mieux appris à me connoître, & je m'allarme moins de ma foiblesse. Qu'elle abuse mon imagination, que cette erreur me soit douce encore, il suffit pour mon repos qu'elle ne puisse plus vous offenser, & la chimere qui m'égare à sa poursuite me sauve d'un danger réel.

O Julie! il est des impressions éternelles que le tems ni les soins n'effacent point. La blessure guérit, mais la marque reste, & cette marque est un sceau respecté qui préserve le cœur d'une autre atteinte. L'inconstance & l'amour sont incompatibles: l'amant qui change, ne change pas; il commence ou finit d'aimer. Pour moi, j'ai fini; mais en cessant d'être à vous, je suis resté sous votre garde. Je ne vous crains plus; mais vous m'empêchez d'en craindre une autre. Non, Julie, non, femme respectable, vous ne verrez jamais en moi que l'ami de votre per-

Digitized by Google

ſonne & l'amant de vos vertus : mais nos amours, nos premieres & uniques amours ne ſortiront jamais de mon cœur. La fleur de mes ans ne ſe flétrira point dans ma mémoire. Duſſé-je vivre des ſiecles entiers, le doux tems de ma jeuneſſe ne peut ni renaître pour moi, ni s'effacer de mon ſouvenir. Nous avons beau n'être plus les mêmes, je ne puis oublier ce que nous avons été. Mais parlons de votre couſine.

Chére amie, il faut l'avouer ; depuis que je n'oſe plus contempler vos charmes, je deviens plus ſenſible aux ſiens. Quels yeux peuvent errer toujours de beautés en beautés ſans jamais ſe fixer ſur aucune ? Les miens l'ont revue avec trop de plaiſir peut-être, & depuis mon éloignement ſes traits déjà gravés dans mon cœur y font une impreſſion plus profonde. Le ſanctuaire eſt fermé, mais ſon image eſt dans le temple. Inſenſiblement je deviens pour elle ce que j'aurois été ſi je ne vous avois jamais vue, & il n'appartenoit qu'à vous ſeule de me faire ſentir la différence de ce qu'elle m'inſpire à l'amour. Les ſens, libres de cette paſ-

Digitized by Google

sion terrible, se joignent au doux sentiment de l'amitié. Devient-elle amour pour cela ? Julie, ah ! quelle différence ! Où est l'enthousiasme ? Où est l'idolâtrie ? Où sont ces divins égaremens de la raison, plus brillans, plus sublimes, plus forts, meilleurs cent fois que la raison même ? Un feu passager m'embrase, un délire d'un moment me saisit, me trouble & me quitte. Je retrouve entre elle & moi deux amis qui s'aiment tendrement & qui se le disent. Mais deux amans s'aiment-ils l'un l'autre ? Non ; *vous* & *moi* sont des mots proscrits de leur langue : ils ne sont plus deux, ils sont un.

Suis-je donc tranquille en effet ? Comment puis-je l'être ? Elle est charmante, elle est votre amie & la mienne : la reconnoissance m'attache à elle ; elle entre dans mes souvenirs les plus doux ; que de droits sur une ame sensible, & comment écarter un sentiment plus tendre de tant de sentimens si bien dûs ! Hélas ! il est dit qu'entre elle & vous, je ne serai jamais un moment paisible !

Femmes ! femmes ! objets chers & funestes, que la nature orna pour notre sup-

Digitized by Google

plice, qui puniſſez quand on vous brave, qui pourſuivez quand on vous craint, dont la haine & l'amour ſont également nuiſibles, & qu'on ne peut ni rechercher, ni fuir impunément ! Beauté, charme, attrait, ſympathie ! être ou chimere inconcevable, abyme de douleurs & de voluptés ! beauté plus terrible aux mortels que l'élément où l'on t'a fait naître, malheureux qui ſe livre à ton calme trompeur ! C'eſt toi qui produis les tempêtes qui tourmentent le genre humain. O Julie ! ô Claire ! que vous me vendez cher cette amitié cruelle dont vous oſez vous vanter à moi ! .... J'ai vécu dans l'orage, & c'eſt toujours vous qui l'avez excité ; mais quelles agitations diverſes vous avez fait éprouver à mon cœur ! Celles du lac de Geneve ne reſſemblent pas plus aux flots du vaſte Océan. L'un n'a que des ondes vives & courtes dont le perpétuel tranchant agite, émeut, ſubmerge quelquefois, ſans jamais former de long cours. Mais ſur la mer tranquille en apparence, on ſe ſent élevé, porté doucement & loin par un flot lent & preſque inſenſible ; on croit ne pas ſortir

Digitized by Google

de la place, & l'on arrive au bout du monde.

Telle est la différence de l'effet qu'ont produit sur moi vos attraits & les siens. Ce premier, cet unique amour qui fit le destin de ma vie, & que rien n'a pu vaincre que lui-même, étoit né sans que je m'en fusse apperçu; il m'entraînoit que je l'ignorois encore : je me perdis sans croire m'être égaré. Durant le vent j'étois au Ciel ou dans les abymes; le calme vient, je ne fais plus où je suis. Au contraire, je vois, je sens mon trouble auprès d'elle, & me le figure plus grand qu'il n'est, j'éprouve des transports passagers & sans suite, je m'emporte un moment, & suis paisible un moment après : l'onde tourmente en vain le vaisseau, le vent n'enfle point les voiles; mon cœur content de ses charmes ne leur prête point son illusion; je la vois plus belle que je ne l'imagine, & je la redoute plus de près que de loin; c'est presque l'effet contraire à celui qui me vient de vous, & j'éprouvois constamment l'un & l'autre à Clarens.

Depuis mon départ, il est vrai qu'elle

Digitized by Google

se présente à moi quelquefois avec plus d'empire. Malheureusement, il m'est difficile de la voir seule. Enfin je la vois, & c'est bien assez; elle ne m'a pas laissé de l'amour, mais de l'inquiétude.

Voilà fidélement ce que je suis pour l'une & pour l'autre. Tout le reste de votre sexe ne m'est plus rien; mes longues peines me l'ont fait oublier,

E fornito'l mio tempo a mezzo gli anni (a).

Le malheur m'a tenu lieu de force pour vaincre la nature & triompher des tentations. On a peu de desirs quand on souffre, & vous m'avez appris à les éteindre en leur résistant. Une grande passion malheureuse est un grand moyen de sagesse. Mon cœur est devenu, pour ainsi dire, l'organe de tous mes besoins; je n'en ai point quand il est tranquille. Laissez-le en paix l'une & l'autre, & désormais il l'est pour toujours.

Dans cet état qu'ai-je à craindre de moi-même, & par quelle précaution cruelle voulez-vous m'ôter mon bonheur pour

(a) Ma carriere est finie au milieu de mes ans.

Digitized by Google

ne pas m'exposer à le perdre ? Quel caprice de m'avoir fait combattre & vaincre, pour m'enlever le prix après la victoire ! N'est-ce pas vous qui rendez blâmable un danger bravé sans raison ? Pourquoi m'avoir appellé près de vous avec tant de risques, ou pourquoi m'en bannir quand je suis digne d'y rester ? Deviez-vous laisser prendre à votre mari tant de peine à pure perte ? Que ne le faisiez-vous renoncer à des soins que vous aviez résolu de rendre inutiles ? Que ne lui disiez-vous, laissez-le au bout du monde, puisqu'aussi bien je l'y veux renvoyer ? Hélas ! plus vous craignez pour moi, plus il faudroit vous hâter de me rappeller. Non, ce n'est pas près de vous qu'est le danger, c'est en votre absence, & je ne vous crains qu'où vous n'êtes pas. Quand cette redoutable Julie me poursuit, je me réfugie auprès de Madame de Wolmar & je suis tranquille ; où fuirai-je si cet asyle m'est ôté ? Tous les tems, tous les lieux me sont dangereux loin d'elle ; par-tout je trouve Claire ou Julie. Dans le passé, dans le présent l'une & l'autre m'agite à son tour ; ainsi mon

Digitized by Google

imagination toujours troublée ne se calme qu'à votre vue, & ce n'est qu'auprès de vous que je suis en sureté contre moi. Comment vous expliquer le changement que j'éprouve en vous abordant ? Toujours vous exercez le même empire ; mais son effet est tout opposé ; en réprimant les transports que vous causiez autrefois, cet empire est plus grand, plus sublime encore, la paix, la sérénité succedent au trouble des passions ; mon cœur toujours formé sur le vôtre aima comme lui, & devient paisible à son exemple. Mais ce repos passager n'est qu'une trêve, & j'ai beau m'élever jusqu'à vous en votre présence, je retombe en moi-même en vous quittant. Julie, en vérité je crois avoir deux ames, dont la bonne est en dépôt dans vos mains. Ah ! voulez-vous me séparer d'elle ?

Mais les erreurs des sens vous allarment ; vous craignez les restes d'une jeunesse éteinte par les ennuis ; vous craignez pour les jeunes personnes qui sont sous votre garde ; vous craignez de moi ce que le sage Wolmar n'a pas craint ! O Dieu ! que toutes ces frayeurs m'humi-

Digitized by Google

lient ! Estimez-vous donc votre ami moins que le dernier de vos gens ? Je puis vous pardonner de mal penser de moi ; si jamais de ne vous pas rendre à vous-même l'honneur que vous vous devez. Non, non, les feux dont j'ai brûlé m'ont purifié ; je n'ai plus rien d'un homme ordinaire. Après ce que je fus, si je pouvois être vil un moment, j'irois me cacher au bout du monde, & ne me croirois jamais assez loin de vous.

Quoi ! je troublerois cet ordre aimable que j'admirois avec tant de plaisir ? Je souillerois ce séjour d'innocence & de paix que j'habitois avec tant de respect ? Je pourrois être assez lâche... eh ! comment le plus corrompu des hommes ne seroit-il pas touché d'un si charmant tableau ? Comment ne reprendroit-il pas dans cet asyle l'amour de l'honnêteté ? Loin d'y porter ses mauvaises mœurs, c'est-là qu'il iroit s'en défaire.... Qui ? moi, Julie, moi !... si tard ?.. sous vos yeux !... Chére amie, ouvrez-moi votre maison sans crainte ; elle est pour moi le temple de la vertu ; par-tout j'y vois son simulacre auguste, & ne puis

Digitized by Google

servir qu'elle auprès de vous. Je ne suis pas un ange, il est vrai ; mais j'habiterai leur demeure, j'imiterai leurs exemples : on les fuit quand on ne leur veut pas ressembler.

Vous le voyez, j'ai peine à venir au point principal de votre lettre, le premier auquel il faloit songer, le seul dont je m'occuperois si j'osois prétendre au bien qu'il m'annonce. O Julie ! ame bienfaisante, amie incomparable ! en m'offrant la digne moitié de vous-même, & le plus précieux trésor qui soit au monde après vous, vous faites plus, s'il est possible, que vous ne fîtes jamais pour moi. L'amour, l'aveugle amour put vous forcer à vous donner, mais donner votre amie est une preuve d'estime non suspecte. Dès cet instant je crois vraiment être homme de mérite ; car je suis honoré de vous ; mais que le témoignage de cet honneur m'est cruel ! En l'acceptant, je le démentirois, & pour le mériter il faut que j'y renonce. Vous me connoissez ; juger-moi. Ce n'est pas assez que votre adorable cousine soit aimée ; elle doit l'être comme vous, je le sais ;

Digitized by Google

le ſera-t-elle ? Le peut-elle être ? Et dépend-il de moi de lui rendre ſur ce point ce qui lui eſt dû ? Ah ! ſi vous vouliez m'unir avec elle que ne me laiſſiez-vous un cœur à lui donner ! un cœur auquel elle inſpirât des ſentimens nouveaux dont il lui pût offrir les prémices ! En eſt-il un moins digne d'elle que celui qui ſçut vous aimer ? Il faudroit avoir l'ame libre & paiſible du bon & ſage d'Orbe pour s'occuper d'elle ſeule à ſon exemple. Il faudroit le valoir pour lui ſuccéder ; autrement la comparaiſon de ſon ancien état lui rendroit le dernier plus inſupportable, & l'amour foible & diſtrait d'un ſecond époux, loin de la conſoler du premier, le lui feroit regretter davantage. D'un ami tendre & reconnoiſſant elle auroit fait un mari vulgaire. Gagneroit-elle à cet échange ? Elle y perdroit doublement. Son cœur délicat & ſenſible ſentiroit trop cette perte, & moi comment ſupporterois-je le ſpectacle continuel d'une triſteſſe dont je ſerois cauſe, & dont je ne pourrois la guérir ? Hélas ! j'en mourrois de douleur même avant elle. Non, Julie, je ne ſe-

Digitized by Google

rai point mon bonheur aux dépens du sien. Je l'aime trop pour l'épouser.

Mon bonheur ? Non. Serois-je heureux moi-même en ne la rendant pas heureuse ? L'un des deux peut-il se faire un sort exclusif dans le mariage ? Les biens, les maux n'y sont-ils pas communs, malgré qu'on en ait, & les chagrins qu'on se donne l'un à l'autre ne retombent-ils pas toujours sur celui qui les cause ? Je serois malheureux par ses peines, sans être heureux par ses bienfaits. Graces, beauté, mérite, attachement, fortune, tout concourroit à ma félicité ; mon cœur, mon cœur seul empoisonneroit tout cela, & me rendroit misérable au sein du bonheur.

Si mon état présent est plein de charme auprès d'elle, loin que ce charme pût augmenter par une union plus étroite, les plus doux plaisirs que j'y goûte me seroient ôtés. Son humeur badine peut laisser un aimable essor à son amitié ; mais c'est quand elle a des témoins de ses caresses. Je puis avoir quelque émotion trop vive auprès d'elle, mais c'est quand votre présence me distrait de

Digitized by Google

vous. Toujours entre elle & moi dans nos tête-à-tête, c'eſt vous qui nous les rendez délicieux. Plus notre attachement augmente, plus nous ſongeons aux chaînes qui l'ont formé; le doux lien de notre amitié ſe reſſerre, & nous nous aimons pour parler de vous. Ainſi mille ſouvenirs chers à votre amie, plus chers à votre ami, les réuniſſent; unis par d'autres nœuds, il y faudra renoncer. Ces ſouvenirs trop charmans ne feroient-ils pas autant d'infidélités envers elle? Et de quel front prendrois-je une épouſe reſpectée & chérie pour confidente des outrages que mon cœur lui feroit malgré lui? Ce cœur n'oſeroit donc plus s'épancher dans le ſien, il ſe fermeroit à ſon abord. N'oſant plus lui parler de vous, bientôt je ne lui parlerois plus de moi. Le devoir, l'honneur, en m'impoſant pour elle une réſerve nouvelle, me rendroient ma femme étrangere, & je n'aurois plus ni guide ni conſeil pour éclairer mon ame & corriger mes erreurs. Eſt-ce là l'hommage qu'elle doit attendre? Eſt-ce là le tribut de tendreſſe & de reconnoiſſance que j'irois lui porter?

Digitized by Google

Eſt-ce ainſi que je ferois ſon bonheur & le mien?

Julie, oubliâtes-vous mes ſermens avec les vôtres? Pour moi, je ne les ai point oubliés. J'ai tout perdu; ma foi ſeule m'eſt reſtée; elle me reſtera juſqu'au tombeau. Je n'ai pu vivre à vous; je mourrai libre. Si l'engagement en étoit à prendre, je le prendrois aujourd'hui: car ſi c'eſt un devoir de ſe marier, un devoir plus indiſpenſable encore eſt de ne faire le malheur de perſonne, & tout ce qui me reſte à ſentir en d'autres nœuds, c'eſt l'éternel regret de ceux auxquels j'oſai prétendre. Je porterois dans ce lien ſacré l'idée de ce que j'eſpérois y trouver une fois. Cette idée feroit mon ſupplice & celui d'une infortunée. Je lui demanderois compte des jours heureux que j'attendis de vous. Quelles comparaiſons j'aurois à faire! quelle femme au monde les pourroit ſoutenir! Ah! comment me conſolerois-je à la fois de n'être pas à vous, & d'être à une autre?

Chére amie, n'ébranlez point des réſolutions dont dépend le repos de mes jours; ne cherchez point à me tirer de

Digitized by Google

l'anéantiſſement où je ſuis tombé ; de peur qu'avec le ſentiment de mon exiſtence je ne reprenne celui de mes maux, & qu'un état violent ne rouvre toutes mes bleſſures. Depuis mon retour j'ai ſenti, ſans m'en allarmer, l'intérêt plus vif que je prenois à votre amie ; car je ſavois bien que l'état de mon cœur ne lui permettroit jamais d'aller trop loin, & voyant ce nouveau goût ajouter à l'attachement déjà ſi tendre que j'eus pour elle dans tous les tems, je me ſuis félicité d'une émotion qui m'aidoit à prendre le change, & me faiſoit ſupporter votre image avec moins de peine. Cette émotion a quelque choſe des douceurs de l'amour & n'en a pas les tourmens. Le plaiſir de la voir n'eſt point troublé par le deſir de la poſſéder ; content de paſſer ma vie entiere, comme j'ai paſſé cet hiver, je trouve entre vous deux cette ſituation paiſible (2) & douce qui tempere l'auſtérité de la ver-

(2) Il a dit préciſément le contraire quelques pages auparavant. Le pauvre Philoſophe, entre deux jolies femmes, me paroit dans un plaiſant embarras. On diroit qu'il veut n'aimer ni l'une ni l'autre, afin de les aimer toutes deux.

Digitized by Google

tu & rend ſes leçons aimables. Si quelque vain tranſport m'agite un moment, tout le réprime & le fait taire : j'en ai trop vaincu de plus dangereux pour qu'il m'en reſte aucun à craindre. J'honore votre amie comme je l'aime, & c'eſt tout dire. Quand je ne ſongerois qu'à mon intérêt, tous les droits de la tendre amitié me ſont trop chers auprès d'elle pour que je m'expoſe à les perdre en cherchant à les étendre, & je n'ai pas même eu beſoin de ſonger au reſpect que je lui dois pour ne jamais lui dire un ſeul mot dans le tête-à-tête, qu'elle eût beſoin d'interpréter ou de ne pas entendre. Que ſi peut-être elle a trouvé quelquefois un peu trop d'empreſſement dans mes manieres, ſurement elle n'a point vu dans mon cœur la volonté de le témoigner. Tel que je fus ſix mois auprès d'elle, tel je ſerai toute ma vie. Je ne connois rien après vous de ſi parfait qu'elle, mais, fût-elle plus parfaite que vous encore, je ſens qu'il faudroit n'avoir jamais été votre amant pour pouvoir devenir le ſien.

Avant d'achever cette lettre, il faut vous dire ce que je penſe de la vôtre. J'y

Digitized by Google

trouve avec toute la prudence de la vertu, les ſcrupules d'une ame craintive qui ſe fait un devoir de s'épouvanter, & croit qu'il faut tout craindre pour ſe garantir de tout. Cette extrême timidité a ſon danger ainſi qu'une confiance exceſſive. En nous montrant ſans ceſſe des monſtres où il n'y en a point, elle nous épuiſe à combattre des chimeres, & à force de nous effaroucher ſans ſujet, elle nous tient moins en garde contre les périls véritables & nous les laiſſe moins diſcerner. Reliſez quelquefois la lettre que Milord Edouard vous écrivit l'année derniere au ſujet de votre mari; vous y trouverez de bons avis à votre uſage à plus d'un égard. Je ne blâme point votre dévotion, elle eſt touchante, aimable & douce comme vous, elle doit plaire à votre mari même. Mais prenez garde qu'à force de vous rendre timide & prévoyante elle ne vous mene au quiétiſme par une route oppoſée, & que vous montrant par-tout du riſque à courir, elle ne vous empêche enfin d'acquieſcer à rien. Chére amie, ne ſavez-vous pas que la vertu eſt un état de guerre, & que pour

Digitized by Google

y vivre on a toujours quelque combat à rendre contre soi ? Occupons-nous moins des dangers que de nous, afin de tenir notre ame prête à tout événement. Si chercher les occasions, c'est mériter d'y succomber ; les fuir avec trop de soin, c'est souvent nous refuser à de grands devoirs, & il n'est pas bon de songer sans cesse aux tentations, même pour les éviter. On ne me verra jamais rechercher des momens dangereux, ni des tête-à-tête avec des femmes ; mais dans quelque situation que me place désormais la Providence, j'ai pour sureté de moi les huit mois que j'ai passés à Clarens, & ne crains plus que personne m'ôte le prix que vous m'avez fait mériter. Je ne serai pas plus foible que je l'ai été, je n'aurai pas de plus grands combats à rendre ; j'ai senti l'amertume des remords, j'ai goûté les douceurs de la victoire ; après de telles comparaisons, on n'hésite plus sur le choix ; tout jusqu'à mes fautes passées m'est garant de l'avenir.

Sans vouloir entrer avec vous dans de nouvelles discussions sur l'ordre de l'univers & sur la direction des êtres qui le

Digitized by Google

composent, je me contenterai de vous dire que sur des questions si fort au-dessus de l'homme, il ne peut juger des choses qu'il ne voit pas que par induction sur celles qu'il voit, & que toutes les analogies sont pour ces loix générales que vous semblez rejetter. La raison même & les plus saines idées que nous pouvons nous former de l'Etre suprême sont très-favorables à cette opinion; car bien que sa puissance n'ait pas besoin de méthode pour abréger le travail, il est digne de sa sagesse de préférer pourtant les voies les plus simples, afin qu'il n'y ait rien d'inutile dans les moyens non plus que dans les effets. En créant l'homme, il l'a doué de toutes les facultés nécessaires pour accomplir ce qu'il exigeoit de lui, & quand nous lui demandons le pouvoir de bien faire, nous ne lui demandons rien qu'il ne nous ait déjà donné. Il nous a donné la raison pour connoître ce qui est bien, la conscience pour l'aimer (3), & la liberté pour le choi-

(3) St. Preux fait de la conscience morale un sentiment & non pas un jugement, ce qui est contre les définitions des Philosophes. Je crois pourtant qu'en ceci leur prétendu confrère a raison.

Digitized by Google

sir. C'est dans ces dons sublimes que consiste la grace divine, & comme nous les avons tous reçus, nous en sommes tous comptables.

J'entends beaucoup raisonner contre la liberté de l'homme, & je mépriſe tous ces sophismes ; parce qu'un raisonneur a beau me prouver que je ne suis pas libre, le sentiment intérieur, plus fort que tous ses argumens, les dément sans ceſſe, & quelque parti que je prenne, dans quelque délibération que ce soit, je sens parfaitement qu'il ne tient qu'à moi de prendre le parti contraire. Toutes ces subtilités de l'école sont vaines préciſément parce qu'elles prouvent trop, qu'elles combattent tout aussi bien la vérité que le menſonge, & que soit que la liberté exiſte ou non, elles peuvent servir également à prouver qu'elle n'exiſte pas. A entendre ces gens là, Dieu même ne seroit pas libre, & ce mot de liberté n'auroit aucun sens. Ils triomphent, non d'avoir réſolu la queſtion, mais d'avoir mis à sa place une chimere. Ils commencent par supposer que tout être intelligent eſt purement paſſif, & puis ils déduiſent de

Digitized by Google

cette supposition des conséquences pour prouver qu'il n'est pas actif; la commode méthode qu'ils ont trouvée là ! S'ils accusent leurs adversaires de raisonner de même, ils ont tort. Nous ne nous supposons point actifs & libres; nous sentons que nous le sommes. C'est à eux de prouver non-seulement que ce sentiment pourroit nous tromper, mais qu'il nous trompe en effet (4). L'Evêque de Cloyne a démontré que sans rien changer aux apparences, la matiere & les corps pourroient ne pas exister; est-ce assez pour affirmer qu'ils n'existent pas ? En tout ceci la seule apparence coûte plus que la réalité; je m'en tiens à ce qui est plus simple.

Je ne crois donc pas qu'après avoir pourvu de toute maniere aux besoins de l'homme, Dieu accorde à l'un plutôt qu'à l'autre des secours extraordinaires, dont celui qui abuse des secours communs à tous est indigne, & dont celui

(4) Ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit. Il s'agit de savoir si la volonté se détermine sans cause, où quelle est la cause qui détermine la volonté?

Digitized by Google

qui en uſe bien n'a pas beſoin. Cette acception de perſonnes eſt injurieuſe à la Juſtice divine. Quand cette dure & décourageante doctrine ſe déduiroit de l'Ecriture elle-même, mon premier devoir n'eſt-il pas d'honorer Dieu ? Quelque reſpect que je doive au texte ſacré, j'en dois plus encore à ſon Auteur, & j'aimerois mieux croire la Bible falſifiée ou inintelligible que Dieu injuſte ou malfaiſant. St. Paul ne veut pas que le vaſe diſe au potier, pourquoi m'as-tu fait ainſi ? Cela eſt fort bien, ſi le potier n'exige du vaſe que des ſervices qu'il l'a mis en état de lui rendre ; mais s'il s'en prenoit au vaſe de n'être pas propre à un uſage pour lequel il ne l'auroit pas fait, le vaſe auroit-il tort de lui dire, pourquoi m'as-tu fait ainſi ?

S'enſuit-il de-là que la priere ſoit inutile ? A Dieu ne plaiſe que je m'ôte cette reſſource contre mes foibleſſes. Tous les actes de l'entendement qui nous élevent à Dieu nous portent au-deſſus de nous-mêmes ; en implorant ſon ſecours nous apprenons à le trouver. Ce n'eſt pas lui qui nous change, c'eſt nous qui nous

Digitized by Google

nous changeons en nous élevant à lui (5). Tout ce qu'on lui demande comme il faut, on se le donne, &, comme vous l'avez dit, on augmente sa force en reconnoissant sa foiblesse. Mais si l'on abuse de l'oraison & qu'on devienne mystique, on se perd à force de s'élever; en cherchant la grace, on renonce à la raison; pour obtenir un don du Ciel, on en foule aux pieds un autre; en s'obstinant à vouloir qu'il nous éclaire, on s'ôte les lumieres qu'il nous a données. Qui sommes-nous pour vouloir forcer Dieu de faire un miracle?

Vous le savez; il n'y a rien de bien qui n'ait un excès blâmable, même la dévotion qui tourne en délire. La vôtre est trop pure pour arriver jamais à ce point: mais l'excès qui produit l'égare-

(5) Notre galant Philosophe après avoir imité la conduite d'Abelard semble en vouloir prendre aussi la doctrine. Leurs sentimens sur la priere ont beaucoup de rapport. Bien des gens relevant cette hérésie, trouveront qu'il eût mieux valu persister dans l'égarement que de tomber dans l'erreur; je ne pense pas ainsi. C'est un petit mal de se tromper; c'en est un grand de se mal conduire. Ceci ne contredit point, à mon avis, ce que j'ai dit ci-devant sur le danger des fausses maximes de morale. Mais il faut laisser quelque chose à faire au lecteur.

Digitized by Google

ment commence avant lui, & c'eſt de ce premier terme que vous avez à vous défier. Je vous ai ſouvent entendu blâmer les extaſes des Aſcetiques ; ſavez-vous comment elles viennent ? En prolongeant le tems qu'on donne à la priere, plus que ne le permet la foibleſſe humaine. Alors l'eſprit s'épuiſe, l'imagination s'allume & donne des viſions, on devient inſpiré, prophete, & il n'y a plus ni ſens ni génie qui garantiſſe du fanatiſme. Vous vous enfermez fréquemment dans votre cabinet ; vous vous recueillez ; vous priez ſans ceſſe : vous ne voyez pas encore les Piétiſtes (6), mais vous liſez leurs livres. Je n'ai jamais blâmé votre goût pour les écrits du bon Fénélon : mais que faites-vous de ceux de ſa diſciple ? Vous liſez Muralt, je le lis auſſi ; mais je choiſis ſes lettres, & vous choiſiſſez ſon inſtinct divin. Voyez comment il a fini, déplorez les égaremens de cet

(6) Sorte de foux qui avoient la fantaiſie d'être Chrétiens, & de ſuivre l'Evangile à la lettre : à peu près comme ſont aujourd'hui les Méthodiſtes en Angleterre, les Moraves en Allemagne, les Janſeniſtes en France ; excepté pourtant qu'il ne manque à ces derniers que d'être les maîtres, pour être plus durs & plus intolérans que leurs ennemis.

Digitized by Google

homme ſage, & ſongez à vous. Femme pieuſe & chrétienne, allez-vous n'être plus qu'une dévote ?

Chère & reſpectable amie, je reçois vos avis avec la docilité d'un enfant & vous donne les miens avec le zele d'un pere. Depuis que la vertu, loin de rompre nos liens, les a rendus indiſſolubles, ſes devoirs ſe confondent avec les droits de l'amitié. Les mêmes leçons nous conviennent, le même intérêt nous conduit. Jamais nos cœurs ne ſe parlent, jamais nos yeux ne ſe rencontrent ſans offrir à tous deux un objet d'honneur & de gloire qui nous éleve conjointement, & la perfection de chacun de nous importera toujours à l'autre. Mais ſi les délibérations ſont communes, la déciſion ne l'eſt pas, elle appartient à vous ſeule. O vous, qui fites toujours mon ſort, ne ceſſez point d'en être l'arbitre, peſez mes réflexions, prononcez ; quoique vous ordonniez de moi, je me ſoumets, je ſerai digne au moins que vous ne ceſſiez pas de me conduire. Duſſé-je ne vous plus revoir, vous me ſerez toujours préſente, vous préſiderez toujours à mes actions ; duſſiez-vous

Digitized by Google

m'ôter l'honneur d'élever vos enfans, vous ne m'ôterez point les vertus que je tiens de vous; ce ſont les enfans de votre âme, la mienne les adopte, & rien ne les lui peut ravir.

Parlez-moi ſans détour, Julie. A préſent que je vous ai bien expliqué ce que je ſens & ce que je penſe, dites-moi ce qu'il faut que je faſſe. Vous ſavez à quel point mon ſort eſt lié à celui de mon illuſtre ami. Je ne l'ai point conſulté dans cette occaſion; je ne lui ai montré ni cette lettre ni la vôtre. S'il apprend que vous déſapprouviez ſon projet ou plutôt celui de votre époux, il le déſapprouvera lui-même, & je ſuis bien éloigné d'en vouloir tirer une objection contre vos ſcrupules; il convient ſeulement qu'il les ignore juſqu'à votre entiere déciſion. En attendant je trouverai, pour différer notre départ, des prétextes qui pourront le ſurprendre, mais auxquels il acquieſcera ſurement. Pour moi j'aime mieux ne vous plus voir que de vous revoir pour vous dire un nouvel adieu. Apprendre à vivre chez vous en étranger, eſt une humiliation que je n'ai pas méritée.

Digitized by Google

LETTRE VIII.

DE MDE. DE WOLMAR A SAINT PREUX.

HÉ bien ! ne voilà-t-il pas encore votre imagination effarouchée ? Et sur quoi, je vous prie ? Sur les plus vrais témoignages d'estime & d'amitié que vous ayez jamais reçus de moi ; sur les paisibles réflexions que le soin de votre vrai bonheur m'inspire ; sur la proposition la plus obligeante, la plus avantageuse, la plus honorable qui vous ait jamais été faite ; sur l'empressement indiscret, peut-être, de vous unir à ma famille par des nœuds indissolubles ; sur le desir de faire mon allié, mon parent, d'un ingrat qui croit ou qui feint de croire que je ne veux plus de lui pour ami. Pour vous tirer de l'inquiétude où vous paroissez être, il ne faloit que prendre ce que je vous écris dans son sens le plus naturel. Mais il y a long-tems que vous aimez à vous tourmenter par vos injustices. Votre lettre est

Digitized by Google

comme votre vie, ſublime & rampante, pleine de force & de puérilités. Mon cher Philoſophe, ne ceſſerez-vous jamais d'être enfant ?

Où avez-vous donc pris que je ſongeaſſe à vous impoſer des loix, à rompre avec vous, & pour me ſervir de vos termes, à vous renvoyer au bout du monde ? De bonne foi, trouvez-vous là l'eſprit de ma lettre ? Tout au contraire. En jouiſſant d'avance du plaiſir de vivre avec vous, j'ai craint les inconvéniens qui pouvoient le troubler ; je me ſuis occupée des moyens de prévenir ces inconvéniens d'une maniere agréable & douce, en vous faiſant un ſort digne de votre mérite & de mon attachement pour vous. Voilà tout mon crime ; il n'y avoit pas là, ce me ſemble, de quoi vous allarmer ſi fort.

Vous avez tort, mon ami, car vous n'ignorez pas combien vous m'êtes cher ; mais vous aimez à vous le faire redire, & comme je n'aime gueres moins à le répéter, il vous eſt aiſé d'obtenir ce que vous voulez ſans que la plainte & l'humeur s'en mêlent.

Digitized by Google

Soyez donc bien sûr que si votre séjour ici vous est agréable, il me l'est tout autant qu'à vous, & que de tout ce que M. de Wolmar a fait pour moi, rien ne m'est plus sensible que le soin qu'il a pris de vous appeller dans sa maison, & de vous mettre en état d'y rester. J'en conviens avec plaisir, nous sommes utiles l'un à l'autre. Plus propres à recevoir de bons avis qu'à les prendre de nous-mêmes, nous avons tous deux besoin de guides, & qui saura mieux ce qui convient à l'un, que l'autre qui le connoit si bien ? Qui sentira mieux le danger de s'égarer, par tout ce que coûte un retour pénible ? Quel objet peut mieux nous rappeller ce danger ? Devant qui rougirions-nous autant d'avilir un si grand sacrifice ? Après avoir rompu de tels liens, ne devons-nous pas à leur mémoire de ne rien faire d'indigne du motif qui nous les fit rompre ? Oui, c'est une fidélité que je veux vous garder toujours, de vous prendre à témoin de toutes les actions de ma vie, & de vous dire à chaque sentiment qui m'anime, voilà ce que je vous ai préféré. Ah mon ami ! je sais rendre honneur à ce

Digitized by Google

que mon cœur a si bien senti. Je puis être foible devant toute la terre ; mais je réponds de moi devant vous.

C'est dans cette délicatesse qui survit toujours au véritable amour, plutôt que dans les subtiles distinctions de M. de Wolmar, qu'il faut chercher la raison de cette élévation d'ame & de cette force intérieure que nous éprouvons l'un près de l'autre, & que je crois sentir comme vous. Cette explication du moins est plus naturelle, plus honorable à nos cœurs que la sienne, & vaut mieux pour s'encourager à bien faire ; ce qui suffit pour la préférer. Ainsi croyez que loin d'être dans la disposition bizarre où vous me supposez, celle où je suis est directement contraire. Que s'il faloit renoncer au projet de nous réunir, je regarderois ce changement comme un grand malheur pour vous, pour moi, pour mes enfans, & pour mon mari même qui, vous le savez, entre pour beaucoup dans les raisons que j'ai de vous désirer ici. Mais pour ne parler que de mon inclination particuliere, souvenez-vous du moment de votre arrivée : marquai-je moins de

Digitized by Google

joie à vous voir que vous n'en eûtes en m'abordant ? Vous a-t-il paru que votre séjour à Clarens me fût ennuyeux ou pénible ? Avez-vous jugé que je vous en visse partir avec plaisir ? Faut-il aller jusqu'au bout, & vous parler avec ma franchise ordinaire ? Je vous avouerai sans détour que les six derniers mois que nous avons passés ensemble ont été le tems le plus doux de ma vie, & que j'ai goûté dans ce court espace tous les biens dont ma sensibilité m'ait fourni l'idée.

Je n'oublierai jamais un jour de cet hiver où, après avoir fait en commun la lecture de vos voyages & celle des aventures de votre ami, nous soupâmes dans la salle d'Apollon, & où, songeant à la félicité que Dieu m'envoyoit en ce monde, je vis tout autour de moi, mon pere, mon mari, mes enfans, ma cousine, Milord Edouard, vous, sans compter la Fanchon qui ne gâtoit rien au tableau ; & tout cela rassemblé pour l'heureuse Julie. Je me disois : cette petite chambre contient tout ce qui est cher à mon cœur, & peut-être tout ce qu'il y a de meilleur

Digitized by Google

sur la terre ; je suis environnée de tout ce qui m'intéresse, tout l'univers est ici pour moi ; je jouis à la fois de l'attachement que j'ai pour mes amis, de celui qu'ils me rendent, de celui qu'ils ont l'un pour l'autre ; leur bienveillance mutuelle ou vient de moi ou s'y rapporte ; je ne vois rien qui n'étende mon être, & rien qui le divise ; il est dans tout ce qui m'environne, il n'en reste aucune portion loin de moi ; mon imagination n'a plus rien à faire, je n'ai rien à desirer ; sentir & jouir sont pour moi la même chose ; je vis à la fois dans tout ce que j'aime, je me rassasie de bonheur & de vie. O mort ! viens quand tu voudras ! Je ne te crains plus, j'ai vécu, je t'ai prévenue, je n'ai plus de nouveaux sentimens à connoître, tu n'as plus rien à me dérober.

Plus j'ai senti le plaisir de vivre avec vous, plus il m'étoit doux d'y compter, & plus aussi tout ce qui pouvoit troubler ce plaisir m'a donné d'inquiétude. Laissons un moment à part cette morale craintive, & cette prétendue dévotion que vous me reprochez. Convenez du moins,

Digitized by Google

que tout le charme de la société qui régnoit entre nous est dans cette ouverture de cœur qui met en commun tous les sentimens, toutes les pensées, & qui fait que chacun se sentant tel qu'il doit être se montre à tous tel qu'il est. Supposez un moment quelque intrigue secrete, quelque liaison qu'il faille cacher, quelque raison de réserve & de mystere; à l'instant tout le plaisir de se voir s'évanouit, on est contraint l'un devant l'autre, on cherche à se dérober; quand on se rassemble on voudroit se fuir: la circonspection, la bienséance amenent la défiance & le dégoût. Le moyen d'aimer longtems ceux qu'on craint? On se devient importun l'un à l'autre.... Julie importune!.... importune à son ami!.... non, non, cela ne sauroit être; on n'a jamais de maux à craindre que ceux qu'on peut supporter.

En vous exposant naïvement mes scrupules, je n'ai point prétendu changer vos résolutions, mais les éclairer; de peur que, prenant un parti dont vous n'auriez pas prévu toutes les suites, vous n'eussiez peut-être à vous en repentir quand vous

Digitized by Google

n'oseriez plus vous en dédire. A l'égard des craintes que M. de Wolmar n'a pas eues, ce n'est pas à lui de les avoir, c'est à vous : nul n'est juge du danger qui vient de vous que vous-même. Réfléchissez-y bien, puis dites-moi qu'il n'existe pas, & je n'y pense plus : car je connois votre droiture, & ce n'est pas de vos intentions que je me défie. Si votre cœur est capable d'une faute imprévue, très-furement le mal prémédité n'en approcha jamais. C'est ce qui distingue l'homme fragile du méchant homme.

D'ailleurs, quand mes objections auroient plus de solidité que je n'aime à le croire, pourquoi mettre d'abord la chose au pis comme vous faites ? Je n'envisage point les précautions à prendre, aussi sévérement que vous. S'agit-il pour cela de rompre aussi-tôt tous vos projets, & de nous fuir pour toujours ? Non, mon aimable ami, de si tristes ressources ne sont point nécessaires. Encore enfant par la tête, vous êtes déjà vieux par le cœur. Les grandes passions usées dégoûtent des autres : la paix de l'ame qui leur succede est le seul sentiment qui s'accroît

Digitized by Google

par la jouissance. Un cœur sensible craint le repos qu'il ne connoit pas ; qu'il le sente une fois, il ne voudra plus le perdre. En comparant deux états si contraires, on apprend à préférer le meilleur ; mais pour les comparer, il les faut connoître. Pour moi, je vois le moment de votre sureté plus près peut-être, que vous ne le voyez vous-même. Vous avez trop senti pour sentir long-tems ; vous avez trop aimé pour ne pas devenir indifférent : on ne rallume plus la cendre qui sort de la fournaise, mais il faut attendre que tout soit consumé. Encore quelques années d'attention sur vous-même, & vous n'avez plus de risque à courir.

Le sort que je voulois vous faire eût anéanti ce risque ; mais indépendamment de cette considération, ce sort étoit assez doux pour devoir être envié pour lui-même, & si votre délicatesse vous empêche d'oser y prétendre, je n'ai pas besoin que vous me disiez ce qu'une telle retenue a pu vous coûter. Mais j'ai peur qu'il ne se mêle à vos raisons des prétextes plus spécieux que solides ; j'ai peur qu'en vous piquant de tenir des engage-

Digitized by Google

mens dont tout vous dispense & qui n'intéressent plus personne, vous ne vous fassiez une fausse vertu de je ne sais quelle vaine constance plus à blâmer qu'à louer, & désormais tout-à-fait déplacée. Je vous l'ai déjà dit autrefois, c'est un second crime de tenir un serment criminel; si le vôtre ne l'étoit pas, il l'est devenu; c'en est assez pour l'annuller. La promesse qu'il faut tenir sans cesse est celle d'être honnête homme & toujours ferme dans son devoir; changer quand il change, ce n'est pas légereté, c'est constance. Vous fîtes bien, peut-être, alors de promettre ce que vous feriez mal aujourd'hui de tenir. Faites dans tous les tems ce que la vertu demande, vous ne vous démentirez jamais.

Que s'il y a parmi vos scrupules quelque objection solide, c'est ce que nous pourrons examiner à loisir. En attendant, je ne suis pas trop fâchée que vous n'ayez pas saisi mon idée avec la même avidité que moi, afin que mon étourderie vous soit moins cruelle, si j'en ai fait une. J'avois médité ce projet durant l'absence de ma cousine. Depuis son retour & le dé-

Digitized by Google

part de ma lettre, ayant eu avec elle quelques converſations générales ſur un ſecond mariage, elle m'en a paru ſi éloignée, que, malgré tout le penchant que je lui connois pour vous, je craindrois qu'il ne falût uſer de plus d'autorité qu'il ne me convient pour vaincre ſa répugnance, même en votre faveur; car il eſt un point où l'empire de l'amitié doit reſpecter celui des inclinations & les principes que chacun ſe fait ſur des devoirs arbitraires en eux-mêmes, mais relatifs à l'état du cœur qui ſe les impoſe.

Je vous avoue pourtant que je tiens encore à mon projet; il nous convient ſi bien à tous, il vous tireroit ſi honorablement de l'état précaire où vous vivez dans le monde, il confondroit tellement nos intérêts, il nous feroit un devoir ſi naturel de cette amitié qui nous eſt ſi douce, que je n'y puis renoncer tout-à-fait. Non, mon ami, vous ne m'appartiendrez jamais de trop près; ce n'eſt pas même aſſez que vous ſoyez mon couſin. Ah! je voudrois que vous fuſſiez mon frere!

Quoi qu'il en ſoit de toutes ces idées,

Digitized by Google

rendez plus de juſtice à mes ſentimens pour vous. Jouiſſez ſans réſerve de mon amitié, de ma confiance, de mon eſtime. Souvenez-vous que je n'ai plus rien à vous preſcrire, & que je ne crois point en avoir beſoin. Ne m'ôtez pas le droit de vous donner des conſeils, mais n'imaginez jamais que j'en faſſe des ordres. Si vous ſentez pouvoir habiter Clarens ſans danger, venez-y, demeurez-y, j'en ſerai charmée. Si vous croyez devoir donner encore quelques années d'abſence aux reſtes toujours ſuſpects d'une jeuneſſe impétueuſe, écrivez-moi ſouvent, venez nous voir quand vous voudrez, entretenons la correſpondance la plus intime. Quelle peine n'eſt pas adoucie par cette conſolation? Quel éloignement ne ſupporte-t-on pas par l'eſpoir de finir ſes jours enſemble? Je ferai plus; je ſuis prête à vous confier un de mes enfans; je le croirai mieux dans vos mains que dans les miennes: quand vous me le ramenerez, je ne ſais duquel des deux le retour me touchera le plus. Si tout-à-fait devenu raiſonnable vous banniſſez enfin vos chimeres, & voulez mériter ma cou-

Digitized by Google

sine : venez, aimez-la, servez-la, achevez de lui plaire ; en vérité, je crois que vous avez déjà commencé ; triomphez de son cœur & des obstacles qu'il vous oppose, je vous aiderai de tout mon pouvoir : faites enfin le bonheur l'un de l'autre, & rien ne manquera plus au mien. Mais, quelque parti que vous puissiez prendre, après y avoir sérieusement pensé, prenez-le en toute assurance, & n'outragez plus votre amie en l'accusant de se défier de vous.

A force de songer à vous, je m'oublie. Il faut pourtant que mon tour vienne ; car vous faites avec vos amis dans la dispute comme avec votre adversaire aux échecs, vous attaquez en vous défendant. Vous vous excusez d'être Philosophe en m'accusant d'être dévote ; c'est comme si j'avois renoncé au vin lorsqu'il vous eut enivré. Je suis donc dévote, à votre compte, ou prête à le devenir ? Soit ; les dénominations méprisantes changent-elles la nature des choses ? Si la dévotion est bonne, où est le tort d'en avoir ? Mais peut-être ce mot est-il trop bas pour vous. La dignité phi-

Digitized by Google

losophique dédaigne un culte vulgaire; elle veut servir Dieu plus noblement: elle porte jusqu'au Ciel même ses prétentions & sa fierté. O mes pauvres Philosophes!..... Revenons à moi.

J'aimai la vertu dès mon enfance, & cultivai ma raison dans tous les tems. Avec du sentiment & des lumieres j'ai voulu me gouverner, & je me suis mal conduite. Avant de m'ôter le guide que j'ai choisi, donnez-m'en quelque autre sur lequel je puisse compter. Mon bon ami! toujours de l'orgueil, quoi qu'on fasse; c'est lui qui vous éleve, & c'est lui qui m'humilie. Je crois valoir autant qu'une autre, & mille autres ont vécu plus sagement que moi. Elles avoient donc des ressources que je n'avois pas. Pourquoi me sentant bien née ai-je eu besoin de cacher ma vie? Pourquoi haïssois-je le mal que j'ai fait malgré moi? Je ne connoissois que ma force; elle n'a pu me suffire. Toute la résistance qu'on peut tirer de soi, je crois l'avoir faite, & toutefois j'ai succombé; comment font celles qui résistent? Elles ont un meilleur appui.

Après l'avoir pris à leur exemple, j'ai

Digitized by Google

trouvé dans ce choix un autre avantage auquel je n'avois pas penſé. Dans le regne des paſſions, elles aident à ſupporter les tourmens qu'elles donnent; elles tiennent l'eſpérance à côté du deſir. Tant qu'on deſire on peut ſe paſſer d'être heureux; on s'attend à le devenir; ſi le bonheur ne vient point, l'eſpoir ſe prolonge, & le charme de l'illuſion dure autant que la paſſion qui le cauſe. Ainſi cet état ſe ſuffit à lui-même, & l'inquiétude qu'il donne eſt une ſorte de jouiſſance qui ſupplée à la réalité, qui vaut mieux, peut-être. Malheur à qui n'a plus rien à deſirer! il perd, pour ainſi dire, tout ce qu'il poſſede. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on eſpere, & l'on n'eſt heureux qu'avant d'être heureux. En effet, l'homme avide & borné, fait pour tout vouloir & peu obtenir, a reçu du Ciel une force conſolante qui rapproche de lui tout ce qu'il deſire, qui le ſoumet à ſon imagination, qui le lui rend préſent & ſenſible, qui le lui livre en quelque ſorte, & pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de ſa paſſion. Mais

Digitized by Google

tout ce preſtige diſparoit devant l'objet même ; rien n'embellit plus cet objet aux yeux du poſſeſſeur ; on ne ſe figure point ce qu'on voit ; l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on poſſede ; l'illuſion ceſſe où commence la jouiſſance. Le pays des chimeres eſt en ce monde le ſeul digne d'être habité, & tel eſt le néant des choſes humaines, qu'hors (1) l'Etre exiſtant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'eſt pas.

Si cet effet n'a pas toujours lieu ſur les objets particuliers de nos paſſions, il eſt infaillible dans le ſentiment commun qui les comprend toutes. Vivre ſans peine n'eſt pas un état d'homme ; vivre ainſi c'eſt être mort. Celui qui pourroit tout ſans être Dieu, ſeroit une miſérable créature ; il ſeroit privé du plaiſir de deſirer ; toute autre privation ſeroit plus ſupportable (2).

(1) Il faloit, *que hors*, & ſurement Mde. de Wolmar ne l'ignoroit pas. Mais outre les fautes qui lui échappoient par ignorance ou par inadvertence, il paroit qu'elle avoit l'oreille trop délicate pour s'aſſervir toujours aux regles mêmes qu'elle ſavoit. On peut employer un ſtyle plus pur, mais non pas plus doux ni plus harmonieux que le ſien.

(2) D'où il ſuit que tout Prince qui aſpire au deſpo-

Digitized by Google

Voilà ce que j'éprouve en partie depuis mon mariage, & depuis votre retour. Je ne vois par-tout que ſujets de contentement, & je ne ſuis pas contente. Une langueur ſecrete s'inſinue au fond de mon cœur; je le ſens vuide & gonflé, comme vous diſiez autrefois du vôtre; l'attachement que j'ai pour tout ce qui m'eſt cher ne ſuffit pas pour l'occuper; il lui reſte une force inutile, dont il ne ſait que faire. Cette peine eſt bizarre, j'en conviens; mais elle n'eſt pas moins réelle. Mon ami; je ſuis trop heureuſe; le bonheur m'ennuye (3).

Concevez-vous quelque remede à ce dégoût du bien-être? Pour moi, je vous avoue qu'un ſentiment ſi peu raiſonnable & ſi peu volontaire a beaucoup ôté du prix que je donnois à la vie, & je n'ima-

tiſme, aſpire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous les Royaumes du monde, cherchez-vous l'homme le plus ennuyé du pays? Allez toujours directement au Souverain; ſur-tout s'il eſt très-abſolu. C'eſt bien la peine de faire tant de miſérables! ne ſauroit-il s'ennuyer à moindres frais?

(3) Quoi Julie! auſſi des contradictions! Ah! je crains bien, charmante dévote, que vous ne ſoyez pas, non plus, trop d'accord avec vous-même! Au reſte, j'avoue que cette lettre me paroit le chant du cygne.

Digitized by Google

gine pas quelle ſorte de charme on y peut trouver qui me manque, ou qui me ſuffiſe. Une autre ſera-t-elle plus ſenſible que moi? Aimera-t-elle mieux ſon pere, ſon mari, ſes enfans, ſes amis, ſes proches? En ſera-t-elle mieux aimée? Menera-t-elle une vie plus de ſon goût? Sera-t-elle plus libre d'en choiſir une autre? Jouira-t-elle d'une meilleure ſanté? Aura-t-elle plus de reſſources contre l'ennui, plus de liens qui l'attachent au monde? Et toutefois j'y vis inquiete; mon cœur ignore ce qui lui manque; il deſire ſans ſavoir quoi.

Ne trouvant donc rien ici-bas qui lui ſuffiſe, mon ame avide cherche ailleurs de quoi la remplir; en s'élevant à la ſource du ſentiment & de l'être, elle y perd ſa ſéchereſſe & ſa langueur: elle y renaît, elle s'y ranime, elle y trouve un nouveau reſſort, elle y puiſe une nouvelle vie; elle y prend une autre exiſtence qui ne tient point aux paſſions du corps, ou plutôt elle n'eſt plus en moi-même; elle eſt toute dans l'Être immenſe qu'elle contemple, & dégagée un moment de ſes entraves, elle ſe conſole d'y rentrer,

Digitized by Google

par cet essai d'un état plus sublime, qu'elle espere être un jour le sien.

Vous souriez; je vous entends, mon bon ami; j'ai prononcé mon propre jugement en blâmant autrefois cet état d'oraison que je confesse aimer aujourd'hui. A cela je n'ai qu'un mot à vous dire, c'est que je ne l'avois pas éprouvé. Je ne prétends pas même le justifier de toutes manieres. Je ne dis pas que ce goût soit sage, je dis seulement qu'il est doux, qu'il supplée au sentiment du bonheur qui s'épuise, qu'il remplit le vuide de l'ame, & qu'il jette un nouvel intérêt sur la vie passée à le mériter. S'il produit quelque mal, il faut le rejetter sans doute; s'il abuse le cœur par une fausse jouissance, il faut encore le rejetter. Mais enfin lequel tient le mieux à la vertu, du Philosophe avec ses grands principes, ou du Chrétien dans sa simplicité? Lequel est le plus heureux dès ce monde, du sage avec sa raison, ou du dévot dans son délire? Qu'ai-je besoin de penser d'imaginer, dans un moment où toutes mes facultés sont aliénées? L'ivresse a ses plaisirs, ce délire disiez-vous. Eh bien,

Digitized by Google

en est une. Ou laissez-moi dans un état qui m'est agréable, ou montrez-moi comment je puis être mieux.

J'ai blâmé les extases des mystiques. Je les blâme encore quand elles nous détachent de nos devoirs, & que nous dégoûtant de la vie active par les charmes de la contemplation, elles nous menent à ce quiétisme dont vous me croyez si proche, & dont je crois être aussi loin que vous.

Servir Dieu, ce n'est point passer sa vie à genoux dans un oratoire, je le sais bien; c'est remplir sur la terre les devoirs qu'il nous impose; c'est faire en vue de lui plaire tout ce qui convient à l'état où il nous a mis.

il cor gradisce;
E serve a lui chi 'l suo dover compisce (a).

Il faut premierement faire ce qu'on doit, & puis prier quand on le peut. Voilà la regle que je tâche de suivre; je ne prends point le recueillement que vous me reprochez

(a) Le cœur lui suffit, & qui fait son devoir le prie. *Metast.*

Digitized by Google

prochez comme une occupation, mais comme une récréation, & je ne vois pas pourquoi, parmi les plaisirs qui sont à ma portée, je m'interdirois le plus sensible & le plus innocent de tous.

Je me suis examinée avec plus de soin depuis votre lettre. J'ai étudié les effets que produit sur mon ame ce penchant qui semble si fort vous déplaire, & je n'y vois rien voir jusqu'ici qui me fasse craindre, au moins sitôt, l'abus d'une dévotion mal entendue.

Premierement, je n'ai point pour cet exercice un goût trop vif qui me fasse souffrir quand j'en suis privée, ni qui me donne de l'humeur quand on m'en distrait. Il ne me donne point, non plus, de distractions dans la journée, & ne jette ni dégoût ni impatience sur la pratique de mes devoirs. Si quelquefois mon cabinet m'est nécessaire, c'est quand quelque émotion m'agite, & que je serois moins bien par-tout ailleurs. C'est là que rentrant en moi-même, j'y retrouve le calme de la raison. Si quelque souci me trouble, si quelque peine m'afflige, c'est là que je les vais déposer. Toutes ces

Digitized by Google

miſeres s'évanouiſſent devant un plus grand objet. En ſongeant à tous les bienfaits de la Providence, j'ai honte d'être ſenſible à de ſi foibles chagrins, & d'oublier de ſi grandes graces. Il ne me faut des ſéances ni fréquentes ni longues. Quand la triſteſſe m'y ſuit malgré moi, quelques pleurs verſés devant celui qui conſole, ſoulagent mon cœur à l'inſtant. Mes réflexions ne ſont jamais ameres ni douloureuſes, mon repentir même eſt exempt d'allarmes; mes fautes me donnent moins d'effroi que de honte; j'ai des regrets & non des remords. Le Dieu que je ſers eſt un Dieu clément, un pere; ce qui me touche eſt ſa bonté; elle efface à mes yeux tous ſes autres attributs; elle eſt le ſeul que je conçois. Sa puiſſance m'étonne, ſon immenſité me confond, ſa juſtice ..... il a fait l'homme foible; puiſqu'il eſt juſte, il eſt clément. Le Dieu vengeur eſt le Dieu des méchans; je ne puis ni le craindre pour moi, ni l'implorer contre un autre. O Dieu de paix! Dieu de bonté, c'eſt toi que j'adore! c'eſt de toi, je le ſens, que je ſuis l'ouvrage, & j'eſpere te re-

Digitized by Google

trouver au dernier jugement tel que tu parles à mon cœur durant ma vie.

Je ne saurois vous dire combien ces idées jettent de douceur sur mes jours & de joie au fond de mon cœur. En sortant de mon cabinet ainsi disposée, je me sens plus légere & plus gaie. Toute la peine s'évanouit, tous les embarras disparoissent; rien de rude, rien d'anguleux; tout devient facile & coulant; tout prend à mes yeux une face plus riante; la complaisance ne me coûte plus rien; j'en aime encore mieux ceux que j'aime & leur en suis plus agréable. Mon mari même en est plus content de mon humeur. La dévotion, prétend-il, est un opium pour l'ame. Elle égaye, anime & soutient quand on en prend peu: une trop forte dose endort, ou rend furieux, ou tue; j'espere ne pas aller jusques-là.

Vous voyez que je ne m'offense pas de ce titre de dévote autant peut-être que vous l'auriez voulu; mais je ne lui donne pas non plus tout le prix que vous pourriez croire. Je n'aime point, par exemple, qu'on affiche cet état par un extérieur affecté, & comme une espece d'emploi

Digitized by Google

qui dispense de tout autre. Ainsi cette Madame Guyon dont vous me parlez eût mieux fait, ce me semble, de remplir avec soin ses devoirs de mere de famille, d'élever chrétiennement ses enfans, de gouverner sagement sa maison, que d'aller composer des livres de dévotion, disputer avec des Evêques, & se faire mettre à la Bastille pour des rêveries où l'on ne comprend rien. Je n'aime pas non plus ce langage mystique & figuré qui nourrit le cœur des chimeres de l'imagination, & substitue au véritable amour de Dieu des sentimens imités de l'amour terrestre, & trop propres à le réveiller. Plus on a le cœur tendre & l'imagination vive, plus on doit éviter ce qui tend à les émouvoir; car enfin, comment voir les rapports de l'objet mystique, si l'on ne voit aussi l'objet sensuel, & comment une honnête femme ose-t-elle imaginer avec assurance des objets qu'elle n'oseroit regarder (4)?

(4) Cette objection me paroit tellement solide & sans replique, que si j'avois le moindre pouvoir dans l'Eglise, je l'employerois à faire retrancher de nos livres sacrés le Cantique des Cantiques, & j'aurois bien du regret d'avoir attendu si tard.

Digitized by Google

Mais ce qui m'a donné le plus d'éloignement pour les dévots de profession, c'est cette âpreté de mœurs qui les rend insensibles à l'humanité, c'est cet orgueil excessif qui leur fait regarder en pitié le reste du monde. Dans leur élévation sublime s'ils daignent s'abaisser à quelque acte de bonté, c'est d'une maniere si humiliante, ils plaignent les autres d'un ton si cruel, leur justice est si rigoureuse, leur charité est si dure, leur zele est si amer, leur mépris ressemble si fort à la haine, que l'insensibilité même des gens du monde est moins barbare que leur commisération. L'amour de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer personne, ils ne s'aiment pas même l'un l'autre; vit-on jamais d'amitié véritable entre les dévots? Mais plus ils se détachent des hommes, plus ils en exigent, & l'on diroit qu'ils ne s'élevent à Dieu que pour exercer son autorité sur la terre.

Je me sens pour tous ces abus une aversion qui doit naturellement m'en garantir. Si j'y tombe, ce sera surement sans le vouloir, & j'espere de l'amitié de tous ceux qui m'environnent que ce ne

Digitized by Google

ſera pas ſans être avertie. Je vous avoue que j'ai été long-tems ſur le ſort de mon mari d'une inquiétude qui m'eût peut-être altéré l'humeur à la longue. Heureuſement la ſage lettre de Milord Edouard à laquelle vous me renvoyez avec grande raiſon, ſes entretiens conſolans & ſenſés, les vôtres, ont tout-à-fait diſſipé ma crainte & changé mes principes. Je vois qu'il eſt impoſſible que l'intolérance n'endurciſſe l'ame. Comment chérir tendrement les gens qu'on réprouve ? Quelle charité peut-on conſerver parmi des damnés ? Les aimer ce ſeroit haïr Dieu qui les punit. Voulons-nous donc être humains ? Jugeons les actions & non pas les hommes. N'empiétons point ſur l'horrible fonction des démons. N'ouvrons point ſi légerement l'enfer à nos freres. Eh ! s'il étoit deſtiné pour ceux qui ſe trompent, quel mortel pourroit l'éviter ?

O mes amis ! de quel poids vous avez ſoulagé mon cœur ! En m'apprenant que l'erreur n'eſt point un crime, vous m'avez délivrée de mille inquiétans ſcrupules. Je laiſſe la ſubtile interprétation des dogmes que je n'entends pas. Je m'en

Digitized by Google

tiens aux vérités lumineuſes qui frappent mes yeux & convainquent ma raiſon, aux vérités de pratique qui m'inſtruiſent de mes devoirs. Sur tout le reſte, j'ai pris pour regle votre ancienne réponſe à M. de Wolmar (5). Eſt-on maître de croire ou de ne pas croire ? Eſt-ce un crime de n'avoir pas ſçu bien argumenter ? Non ; la conſcience ne nous dit point la vérité des choſes, mais la regle de nos devoirs ; elle ne nous dicte point ce qu'il faut penſer, mais ce qu'il faut faire ; elle ne nous apprend point à bien raiſonner, mais à bien agir. En quoi mon mari peut-il être coupable devant Dieu ? Détourne-t-il les yeux de lui ? Dieu lui-même a voilé ſa face. Il ne fuit point la vérité, c'eſt la vérité qui le fuit. L'orgueil ne le guide point ; il ne veut égarer perſonne, il eſt bien aiſe qu'on ne penſe pas comme lui. Il aime nos ſentimens, il voudroit les avoir, il ne peut. Notre eſpoir, nos conſolations, tout lui échappe. Il fait le bien ſans attendre de récompenſe ; il eſt plus vertueux, plus déſ-

(5) Voyez Tome III, Lett. XXVI. p. 423.

Digitized by Google

intéreſſé que nous. Hélas ! il eſt à plaindre ! mais de quoi ſera-t-il puni ? Non, non, la bonté, la droiture, les mœurs, l'honnêteté, la vertu ; voilà ce que le Ciel exige & qu'il récompenſe ; voilà le véritable culte que Dieu veut de nous, & qu'il reçoit de lui tous les jours de ſa vie. Si Dieu juge la foi par les œuvres, c'eſt croire en lui que d'être homme de bien. Le vrai Chrétien c'eſt l'homme juſte ; les vrais incrédules ſont les méchans.

Ne ſoyez donc pas étonné, mon aimable ami, ſi je ne diſpute pas avec vous ſur pluſieurs points de votre lettre où nous ne ſommes pas de même avis. Je ſais trop bien ce que vous êtes pour être en peine de ce que vous croyez. Que m'importent toutes ces queſtions oiſeuſes ſur la liberté ? Que je ſois libre de vouloir le bien par moi-même, ou que j'obtienne en priant cette volonté, ſi je trouve enfin le moyen de bien faire, tout cela ne revient-il pas au même ? Que je me donne ce qui me manque en le demandant, ou que Dieu l'accorde à ma priere, s'il faut toujours pour l'avoir que je le demande, ai-je beſoin d'autre éclairciſſement ? Trop heu-

Digitized by Google

reux de convenir ſur les points principaux de notre croyance, que cherchons-nous au-delà ? Voulons-nous pénétrer dans ces abymes de métaphyſique qui n'ont ni fond ni rive, & perdre à diſputer ſur l'eſſence divine ce tems ſi court qui nous eſt donné pour l'honorer ? Nous ignorons ce qu'elle eſt, mais nous ſavons qu'elle eſt, que cela nous ſuffiſe ; elle ſe fait voir dans ſes œuvres, elle ſe fait ſentir au-dedans de nous. Nous pouvons bien diſputer contre elle, mais non pas la méconnoître de bonne foi. Elle nous a donné ce degré de ſenſibilité qui l'apperçoit & la touche : plaignons ceux à qui elle ne l'a pas départi, ſans nous flatter de les éclairer à ſon défaut. Qui de nous fera ce qu'elle n'a pas voulu faire ? Reſpectons ſes décrets en ſilence & faiſons notre devoir ; c'eſt le meilleur moyen d'apprendre le leur aux autres.

Connoiſſez-vous quelqu'un plus plein de ſens & de raiſon que M. de Wolmar ? Quelqu'un plus ſincere, plus droit, plus juſte, plus vrai, moins livré à ſes paſſions, qui ait plus à gagner à la Juſtice divine & à l'immortalité de l'ame ? Connoiſſez-

Digitized by Google

vous un homme plus fort, plus élevé, plus grand, plus foudroyant dans la dispute que Milord Edouard, plus digne par sa vertu de défendre la cause de Dieu, plus certain de son existence, plus pénétré de sa Majesté suprême, plus zélé pour sa gloire & plus fait pour la soutenir ? Vous avez vu ce qui s'est passé durant trois mois à Clarens; vous avez vu deux hommes pleins d'estime & de respect l'un pour l'autre, éloignés par leur état & par leur goût des pointilleries de college, passer un hiver entier à chercher dans des disputes sages & paisibles, mais vives & profondes à s'éclairer mutuellement, s'attaquer, se défendre, se saisir par toutes les prises que peut avoir l'entendement humain, & sur une matiere où tous deux n'ayant que le même intérêt, ne demandoient pas mieux que d'être d'accord.

Qu'est-il arrivé ? Ils ont redoublé d'estime l'un pour l'autre, mais chacun est resté dans son sentiment. Si cet exemple ne guérit pas à jamais un homme sage de la dispute, l'amour de la vérité ne le touche gueres; il cherche à briller.

Pour moi j'abandonne à jamais cette

Digitized by Google

arme inutile, & j'ai réſolu de ne plus dire à mon mari un ſeul mot de Religion, que quand il s'agira de rendre raiſon de la mienne. Non que l'idée de la tolérance divine m'ait rendue indifférente ſur le beſoin qu'il en a. Je vous avoue même que tranquilliſée ſur ſon ſort à venir, je ne ſens point pour cela diminuer mon zele pour ſa converſion. Je voudrois au prix de mon ſang le voir une fois convaincu, ſi ce n'eſt pour ſon bonheur dans l'autre monde, c'eſt pour ſon bonheur dans celui-ci. Car de combien de douceurs n'eſt-il point privé ? Quel ſentiment peut le conſoler dans ſes peines ? Quel ſpectateur anime les bonnes actions qu'il fait en ſecret ? Quelle voix peut parler au fond de ſon ame ? Quel prix peut-il attendre de ſa vertu ? Comment doit-il enviſager la mort ? Non, je l'eſpere, il ne l'attendra pas dans cet état horrible. Il me reſte une reſſource pour l'en tirer, & j'y conſacre le reſte de ma vie ; ce n'eſt plus de le convaincre, mais de le toucher ; c'eſt de lui montrer un exemple qui l'entraîne, & de lui rendre la Religion ſi aimable qu'il ne

Digitized by Google

puiſſe lui réſiſter. Ah! mon ami, quel argument contre l'incrédule, que la vie du vrai Chrétien! croyez-vous qu'il y ait quelque ame à l'épreuve de celui-là? Voilà déſormais la tâche que je m'impoſe; aidez-moi tous à la remplir. Wolmar eſt froid, mais il n'eſt pas inſenſible. Quel tableau nous pouvons offrir à ſon cœur, quand ſes amis, ſes enfans, ſa femme, concourront tous à l'inſtruire en l'édifiant! quand ſans lui prêcher Dieu dans leurs diſcours, ils le lui montreront dans les actions qu'il inſpire, dans les vertus dont il eſt l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire! quand il verra briller l'image du Ciel dans ſa maiſon! quand cent fois le jour il ſera forcé de ſe dire: Non, l'homme n'eſt pas ainſi par lui-même, quelque choſe de plus qu'humain regne ici!

Si cette entrepriſe eſt de votre goût, ſi vous vous ſentez digne d'y concourir, venez, paſſons nos jours enſemble & ne nous quittons plus qu'à la mort. Si le projet vous déplait ou vous épouvante, écoutez votre conſcience; elle vous dicte votre devoir. Je n'ai rien de plus à vous dire.

Digitized by Google

Selon ce que Milord Edouard nous marque, je vous attends tous deux vers la fin du mois prochain. Vous ne reconnoitrez pas votre appartement; mais dans les changemens qu'on y a faits, vous reconnoitrez les ſoins & le cœur d'une bonne amie, qui s'eſt fait un plaiſir de l'orner. Vous y trouverez auſſi un petit aſſortiment de livres qu'elle a choiſis à Geneve, meilleurs & de meilleur goût que *l'Adone*, quoiqu'il y ſoit auſſi par plaiſanterie. Au reſte, ſoyez diſcret, car comme elle ne veut pas que vous ſachiez que tout cela vient d'elle, je me dépêche de vous l'écrire, avant qu'elle me défende de vous en parler.

Adieu mon ami. Cette partie du Château de Chillon (6) que nous devions tous faire enſemble ſe fera demain ſans vous. Elle n'en vaudra pas mieux, quoiqu'on la faſſe avec plaiſir. M. le Baillif

(6) Le Château de Chillon, ancien ſéjour des Baillifs de Vevai, eſt ſitué dans le lac ſur un rocher qui forme une preſqu'Iſle, & autour duquel j'ai vu ſonder à plus de cent cinquante braſſes qui font près de 800 pieds, ſans trouver le fond. On a creuſé dans ce rocher des caves & des cuiſines au-deſſous du niveau de l'eau, qu'on y introduit quand on veut par des robinets. C'eſt là que fut détenu ſix ans priſonnier François Bonnivard Prieur

Digitized by Google

nous a invités avec nos enfans, ce qui ne m'a point laiſſé d'excuſe ; mais je ne ſais pourquoi je voudrois être déjà de retour.

LETTRE IX.

DE FANCHON ANET A SAINT PREUX.

AH! Monſieur! ah! mon bienfaiteur! que me charge-t-on de vous apprendre ?..... Madame!..... ma pauvre maîtreſſe,.... O Dieu! je vois déjà votre frayeur.... mais vous ne voyez pas notre déſolation.... Je n'ai pas un moment à perdre ; il faut vous dire.... il faut courir... je voudrois déjà vous avoir tout dit.... Ah! que deviendrez-vous quand vous ſaurez notre malheur ?

de St. Victor, homme d'un mérite rare, d'une droiture & d'une fermeté à toute épreuve, ami de la liberté quoique Savoyard, & tolérant quoique Prêtre. Au reſte, l'année où ces dernieres lettres paroiſſent avoir été écrites, il y avoit très-long-tems que les Baillifs de Vevai n'habitoient plus le Château de Chillon. On ſuppoſera ſi l'on veut, que celui de ce tems là y étoit allé paſſer quelques jours.

Digitized by Google

Toute la famille alla hier dîner à Chillon. Monſieur le Baron, qui alloit en Savoye paſſer quelques jours au château de Blonay, partit après le dîner. On l'accompagna quelques pas; puis on ſe promena le long de la digue. Madame d'Orbe & Madame la Baillive marchoient devant avec Monſieur. Madame ſuivoit, tenant d'une main Henriette & de l'autre Marcellin. J'étois derriere avec l'aîné. Monſeigneur le Baillif, qui s'étoit arrêté pour parler à quelqu'un, vint rejoindre la compagnie & offrit le bras à Madame. Pour le prendre elle me renvoye Marcellin; il court à moi, j'accours à lui; en courant l'enfant fait un faux pas, le pied lui manque, il tombe dans l'eau. Je pouſſe un cri perçant; Madame ſe retourne, voit tomber ſon fils, part comme un trait & s'élance après lui....

Ah! miſérable! que n'en fis-je autant! que n'y ſuis-je reſtée!... Hélas! je retenois l'aîné qui vouloit ſauter après ſa mere.... elle ſe débattoit en ſerrant l'autre entre ſes bras.... on n'avoit là ni gens ni bateau, il falut du tems pour les retirer.... l'enfant eſt remis, mais la

Digitized by Google

mere.... le saisissement, la chute, l'état où elle étoit.... qui sait mieux que moi combien cette chute est dangereuse!... elle resta très-long-tems sans connoissance. A peine l'eut-elle reprise qu'elle demanda son fils..... avec quels transports de joie elle l'embrassa! je la crus sauvée; mais sa vivacité ne dura qu'un moment; elle voulut être ramenée ici; durant la route elle s'est trouvée mal plusieurs fois. Sur quelques ordres qu'elle m'a donnés je vois qu'elle ne croit pas en revenir. Je suis trop malheureuse, elle n'en reviendra pas. Madame d'Orbe est plus changée qu'elle. Tout le monde est dans une agitation..... Je suis la plus tranquille de toute la maison.... de quoi m'inquiéterois-je?.... Ma bonne maîtresse! Ah! si je vous perds, je n'aurai plus besoin de personne..... Oh mon cher Monsieur! que le bon Dieu vous soutienne dans cette épreuve.... Adieu... le Médecin sort de la chambre. Je cours au-devant de lui.... s'il nous donne quelque bonne espérance, je vous le marquerai. Si je ne dis rien....

Digitized by Google

LETTRE X.

A SAINT PREUX.

Commencée par Made. d'Orbe & achevée par M. de Wolmar.

Mort de Julie.

C'EN eſt fait. Homme imprudent; homme infortuné, malheureux viſionnaire! Jamais vous ne la reverrez.... le voile.... Julie n'eſt....

Elle vous a écrit. Attendez ſa lettre: honorez ſes dernieres volontés. Il vous reſte de grands devoirs à remplir ſur la terre.

TAYLOR INSTITUTION UNIVERSITY 23 MAY 1958 OF OXFORD LIBRARY

Digitized by Google

LETTRE XL

DE M. DE WOLMAR A SAINT PREUX.

J'AI laiſſé paſſer vos premieres douleurs en ſilence ; ma lettre n'eût fait que les aigrir ; vous n'étiez pas plus en état de ſupporter ces détails que moi de les faire. Aujourd'hui peut-être nous ſeront-ils doux à tous deux. Il ne me reſte d'elle que des ſouvenirs, mon cœur ſe plait à les recueillir. Vous n'avez plus que des pleurs à lui donner ; vous aurez la conſolation d'en verſer pour elle. Ce plaiſir des infortunés m'eſt refuſé dans ma miſere ; je ſuis plus malheureux que vous.

Ce n'eſt point de ſa maladie, c'eſt d'elle que je veux vous parler. D'autres meres peuvent ſe jetter après leur enfant : l'accident, la fievre, la mort ſont de la nature : c'eſt le ſort commun des mortels ; mais l'emploi de ſes derniers momens, ſes diſcours, ſes ſentimens, ſon ame,

Digitized by Google

tout cela n'appartient qu'à Julie. Elle n'a point vécu comme une autre : perſonne, que je ſache, n'eſt mort comme elle. Voilà ce que j'ai pu ſeul obſerver, & que vous n'apprendrez que de moi.

Vous ſavez que l'effroi, l'émotion, la chute, l'évacuation de l'eau lui laiſſerent une longue foibleſſe dont elle ne revint tout-à-fait qu'ici. En arrivant, elle redemanda ſon fils, il vint ; à peine le vit-elle marcher & répondre à ſes careſſes qu'elle devint tout-à-fait tranquille, & conſentit à prendre un peu de repos. Son ſommeil fut court, & comme le Médecin n'arrivoit point encore, en l'attendant elle nous fit aſſeoir autour de ſon lit, la Fanchon, ſa couſine & moi. Elle nous parla de ſes enfans, des ſoins aſſidus qu'exigeoit auprès d'eux la forme d'éducation qu'elle avoit priſe, & du danger de les négliger un moment. Sans donner une grande importance à ſa maladie, elle prévoyoit qu'elle l'empêcheroit quelque tems de remplir ſa part des mêmes ſoins, & nous chargeoit tous de répartir cette part ſur les nôtres.

Elle s'étendit ſur tous ſes projets, ſur

Digitized by Google

les vôtres, ſur les moyens les plus propres à les faire réuſſir, ſur les obſervations qu'elle avoit faites & qui pouvoient les favoriſer ou leur nuire, enfin ſur tout ce qui devoit nous mettre en état de ſuppléer à ſes fonctions de mere, auſſi long-tems qu'elle ſeroit forcée à les ſuſpendre. C'étoit, penſois-je, bien des précautions pour quelqu'un qui ne ſe croyoit privé que durant quelques jours d'une occupation ſi chére; mais ce qui m'effraya tout-à-fait, ce fut de voir qu'elle entroit pour Henriette dans un bien plus grand détail encore. Elle s'étoit bornée à ce qui regardoit la premiere enfance de ſes fils comme ſe déchargeant ſur un autre du ſoin de leur jeuneſſe; pour ſa fille elle embraſſa tous les tems, & ſentant bien que perſonne ne ſuppléeroit ſur ce point aux réflexions que ſa propre expérience lui avoit fait faire, elle nous expoſa en abrégé, mais avec force & clarté le plan d'éducation qu'elle avoit fait pour elle, employant près de la mere les raiſons les plus vives & les plus touchantes exhortations pour l'engager à le ſuivre.

Toutes ces idées ſur l'éducation des

Digitized by Google

jeunes perſonnes & ſur les devoirs des meres, mêlées de fréquens retours ſur elle-même, ne pouvoient manquer de jetter de la chaleur dans l'entretien; je vis qu'il s'animoit trop. Claire tenoit une des mains de ſa couſine, & la preſſoit à chaque inſtant contre ſa bouche en ſanglottant pour toute réponſe; la Fanchon n'étoit pas plus tranquille; & pour Julie, je remarquai que les larmes lui rouloient auſſi dans les yeux, mais qu'elle n'oſoit pleurer, de peur de nous allarmer davantage. Auſſi-tôt je me dis: elle ſe voit morte. Le ſeul eſpoir qui me reſta fut que la frayeur pouvoit l'abuſer ſur ſon état & lui montrer le danger plus grand qu'il n'étoit peut-être. Malheureuſement je la connoiſſois trop pour compter beaucoup ſur cette erreur. J'avois eſſayé pluſieurs fois de la calmer; je la priai derechef de ne pas s'agiter hors de propos par des diſcours qu'on pouvoit reprendre à loiſir. Ah! dit-elle, rien ne fait tant de mal aux femmes que le ſilence! & puis je me ſens un peu de fievre; autant vaut employer le babil qu'elle donne à des ſujets utiles, qu'à battre ſans raiſon la campagne.

Digitized by Google

L'arrivée du Médecin causa dans la maison un trouble impossible à peindre. Tous les domestiques l'un sur l'autre à la porte de la chambre attendoient, l'œil inquiet & les mains jointes, son jugement sur l'état de leur maîtresse, comme l'arrêt de leur sort. Ce spectacle jetta la pauvre Claire dans une agitation qui me fit craindre pour sa tête. Il falut les éloigner sous différens prétextes pour écarter de ses yeux cet objet d'effroi. Le Médecin donna vaguement un peu d'espérance, mais d'un ton propre à me l'ôter. Julie ne dit pas non plus ce qu'elle pensoit; la présence de sa cousine la tenoit en respect. Quand il sortit, je le suivis; Claire en voulut faire autant, mais Julie la retint & me fit de l'œil un signe que j'entendis. Je me hâtai d'avertir le Médecin que s'il y avoit du danger, il faloit le cacher à Mde. d'Orbe avec autant & plus de soin qu'à la malade, de peur que le désespoir n'achevât de la troubler, & ne la mît hors d'état de servir son amie. Il déclara qu'il y avoit en effet du danger, mais que vingt-quatre heures étant à peine écoulées depuis l'accident, il faloit plus de

Digitized by Google

tems pour établir un pronoſtic aſſuré, que la nuit prochaine décideroit du ſort de la maladie, & qu'il ne pouvoit prononcer que le troiſieme jour. La Fanchon ſeule fut témoin de ce diſcours, & après l'avoir engagée, non ſans peine, à ſe contenir, on convint de ce qui ſeroit dit à Mde. d'Orbe & au reſte de la maiſon.

Vers le ſoir Julie obligea ſa couſine, qui avoit paſſé la nuit précédente auprès d'elle, & qui vouloit encore y paſſer la ſuivante, à s'aller repoſer quelques heures. Durant ce tems, la malade ayant ſçu qu'on alloit la ſaigner du pied, & que le Médecin préparoit des ordonnances, elle le fit appeller & lui tint ce diſcours : « Monſieur du Boſſon, quand on croit » devoir tromper un malade craintif ſur » ſon état, c'eſt une précaution d'huma- » nité que j'approuve ; mais c'eſt une » cruauté de prodiguer également à tous » des ſoins ſuperflus & déſagréables, » dont pluſieurs n'ont aucun beſoin. Preſ- » crivez-moi tout ce que vous jugerez » m'être véritablement utile, j'obéirai » ponctuellement. Quant aux remedes » qui ne ſont que pour l'imagination

Digitized by Google

» faites-m'en grace ; c'eſt mon corps & » non mon eſprit qui ſouffre, & je n'ai » pas peur de finir mes jours mais d'en » mal employer le reſte. Les derniers mo- » mens de la vie ſont trop précieux pour » qu'il ſoit permis d'en abuſer. Si vous ne » pouvez prolonger la mienne, au moins » ne l'abrégez pas, en m'ôtant l'emploi » du peu d'inſtans qui me ſont laiſſés par » la nature. Moins il m'en reſte, plus » vous devez les reſpecter. Faites-moi » vivre ou laiſſez-moi : je ſaurai bien » mourir ſeule ». Voilà comment cette femme ſi timide & ſi douce dans le commerce ordinaire, ſavoit trouver un ton ferme & ſérieux dans les occaſions importantes.

La nuit fut cruelle & déciſive. Etouffement, oppreſſion, ſyncope, la peau ſeche & brûlante. Une ardente fievre, durant laquelle on l'entendoit ſouvent appeller vivement Marcellin, comme pour le retenir, & prononcer auſſi quelquefois un autre nom, jadis ſi répété dans une occaſion pareille. Le lendemain le Médecin me déclara ſans détour qu'il n'eſtimoit pas qu'elle eût trois jours à vivre. Je

Digitized by Google

Je fus seul dépositaire de cet affreux secret, & la plus terrible heure de ma vie fut celle où je le portai dans le fond de mon cœur, sans savoir quel usage j'en devois faire. J'allai seul errer dans les bosquets, rêvant au parti que j'avois à prendre ; non sans quelques tristes réflexions sur le sort qui me ramenoit dans ma vieillesse à cet état solitaire, dont je m'ennuyois, même avant d'en connoître un plus doux.

La veille, j'avois promis à Julie de lui rapporter fidelement le jugement du Médecin ; elle m'avoit intéressé par tout ce qui pouvoit toucher mon cœur à lui tenir parole. Je sentois cet engagement sur ma conscience : mais quoi ! pour un devoir chimérique & sans utilité, faloit-il contrister son ame, & lui faire à longs traits savourer la mort ? Quel pouvoit être à mes yeux l'objet d'une précaution si cruelle ? Lui annoncer sa derniere heure, n'étoit-ce pas l'avancer ? Dans un intervalle si court que deviennent les desirs, l'espérance, élémens de la vie ? Est-ce en jouir encore, que de se voir si près du moment de la perdre ? Etoit-ce à moi de lui donner la mort ?

Digitized by Google

Je marchois à pas précipités avec une agitation que je n'avois jamais éprouvée. Cette longue & pénible anxiété me suivoit par-tout ; j'en traînois après moi l'insupportable poids. Une idée vint enfin me déterminer. Ne vous efforcez pas de la prévoir ; il faut vous la dire.

Pour qui est-ce que je délibere, est-ce pour elle ou pour moi ? Sur quel principe est-ce que je raisonne, est-ce sur son système ou sur le mien ? Qu'est-ce qui m'est démontré sur l'un ou sur l'autre ? Je n'ai pour croire ce que je crois que mon opinion armée de quelques probabilités. Nulle démonstration ne la renverse, il est vrai, mais quelle démonstration l'établit ? Elle a pour croire ce qu'elle croit son opinion de même, mais elle y voit l'évidence ; cette opinion à ses yeux est une démonstration. Quel droit ai-je de préférer quand il s'agit d'elle, ma simple opinion que je reconnois douteuse à son opinion qu'elle tient pour démontrée ? Comparons les conséquences des deux sentimens. Dans le sien, la disposition de sa derniere heure doit décider de son sort durant l'éternité. Dans le mien, les

Digitized by Google

ménagemens que je veux avoir pour elle lui ſeront indifférens dans trois jours. Dans trois jours, ſelon moi, elle ne ſentira plus rien : mais ſi peut-être elle avoit raiſon, quelle différence ! Des biens ou des maux éternels ! Peut-être !.... ce mot eſt terrible.... malheureux ! riſque ton ame & non la ſienne.

Voilà le premier doute qui m'ait rendu ſuſpecte l'incertitude que vous avez ſi ſouvent attaquée. Ce n'eſt pas la derniere fois qu'il eſt revenu depuis ce tems là. Quoi qu'il en ſoit, ce doute me délivra de celui qui me tourmentoit. Je pris ſur le champ mon parti, & de peur d'enchanger, je courus en hâte au lit de Julie. Je fis ſortir tout le monde, & je m'aſſis ; vous pouvez juger avec quelle contenance ! Je n'employai point auprès d'elle les précautions néceſſaires pour les petites ames. Je ne dis rien ; mais elle me vit, & me comprit à l'inſtant. Croyez-vous me l'apprendre, dit-elle en me tendant la main ? Non, mon ami, je me ſens bien ; la mort me preſſe, il faut nous quitter.

Alors elle me tint un long diſcours

Digitized by Google

dont j'aurai à vous parler quelque jour, & durant lequel elle écrivit ſon teſtament dans mon cœur. Si j'avois moins connu le ſien, ſes dernieres diſpoſitions auroient ſuffi pour me le faire connoître.

Elle me demanda ſi ſon état étoit connu dans la maiſon. Je lui dis que l'allarme y régnoit, mais qu'on ne ſavoit rien de poſitif & que du Boſſon s'étoit ouvert à moi ſeul. Elle me conjura que le ſecret fût ſoigneuſement gardé le reſte de la journée. Claire, ajouta-t-elle, ne ſupportera jamais ce coup que de ma main; elle en mourra s'il lui vient d'une autre. Je deſtine la nuit prochaine à ce triſte devoir. C'eſt pour cela ſur-tout que j'ai voulu avoir l'avis du Médecin, afin de ne pas expoſer ſur mon ſeul ſentiment cette infortunée à recevoir à faux une ſi cruelle atteinte. Faites qu'elle ne ſoupçonne rien avant le tems, ou vous riſquez de reſter ſans amie & de laiſſer vos enfans ſans mere.

Elle me parla de ſon pere. J'avouai lui avoir envoyé un exprès; mais je me gardai d'ajouter que cet homme, au lieu de ſe contenter de donner ma lettre com-

Digitized by Google

me je lui avois ordonné, s'étoit hâté de parler, & si lourdement, que mon vieux ami croyant sa fille noyée étoit tombé d'effroi sur l'escalier, & s'étoit fait une blessure qui le retenoit à Blonay dans son lit. L'espoir de revoir son pere la toucha sensiblement & la certitude que cette espérance étoit vaine ne fut pas le moindre des maux qu'il me falut dévorer.

Le redoublement de la nuit précédente l'avoit extrêmement affoiblie. Ce long entretien n'avoit pas contribué à la fortifier; dans l'accablement où elle étoit, elle essaya de prendre un peu de repos durant la journée; je n'appris que le surlendemain qu'elle ne l'avoit pas passée toute entiere à dormir.

Cependant la consternation régnoit dans la maison. Chacun dans un morne silence attendoit qu'on le tirât de peine, & n'osoit interroger personne, crainte d'apprendre plus qu'il ne vouloit savoir. On se disoit, s'il y a quelque bonne nouvelle on s'empressera de la dire; s'il y en a de mauvaises, on ne les saura toujours que trop tôt. Dans la frayeur dont ils étoient saisis, c'étoit assez pour eux qu'il n'ar-

Digitized by Google

rivât rien qui fît nouvelle. Au milieu de ce morne repos, Mad^e. d'Orbe étoit la seule active & parlante. Sitôt qu'elle étoit hors de la chambre de Julie, au lieu de s'aller reposer dans la sienne, elle parcouroit toute la maison, elle arrêtoit tout le monde, demandant ce qu'avoit dit le Médecin, ce qu'on disoit. Elle avoit été témoin de la nuit précédente, elle ne pouvoit ignorer ce qu'elle avoit vu ; mais elle cherchoit à se tromper elle-même, & à récuser le témoignage de ses yeux. Ceux qu'elle questionnoit ne lui répondant rien que de favorable, cela l'encourageoit à questionner les autres, & toujours avec une inquiétude si vive, avec un air si effrayant, qu'on eût çu la vérité mille fois sans être tenté de la lui dire.

Auprès de Julie elle se contraignoit, & l'objet touchant qu'elle avoit sous les yeux la disposoit plus à l'affliction qu'à l'emportement. Elle craignoit sur-tout de lui laisser voir ses allarmes, mais elle réussissoit mal à les cacher. On appercevoit son trouble dans son affectation même à paroître tranquille. Julie de son côté

Digitized by Google

n'épargnoit rien pour l'abuſer. Sans extémuer ſon mal, elle en parloit preſque comme d'une choſe paſſée, & ne ſembloit en peine que du tems qu'il lui faudroit pour ſe remettre. C'étoit encore un de mes ſupplices de les voir chercher à ſe raſſurer mutuellement, moi qui ſavoit ſi bien qu'aucune des deux n'avoit dans l'ame l'eſpoir qu'elle s'efforçoit de donner à l'autre.

Madame d'Orbe avoit veillé les deux nuits précédentes ; il y avoit trois jours qu'elle ne s'étoit déshabillée. Julie lui propoſa de s'aller coucher ; elle n'en voulut rien faire. Hé bien donc, dit Julie, qu'on lui tende un petit lit dans ma chambre, à moins, ajouta-t-elle comme par réflexion, qu'elle ne veuille partager le mien. Qu'en dis-tu, couſine ? Mon mal ne ſe gagne pas, tu ne te dégoûtes pas de moi, couche dans mon lit, le parti fut accepté. Pour moi, l'on me renvoya, & véritablement j'avois beſoin de repos.

Je fus levé de bonne heure. Inquiet de ce qui s'étoit paſſé durant la nuit, au premier bruit que j'entendis j'entrai dans la chambre. Sur l'état où Mad^e. d'Orbe

Digitized by Google

étoit la veille, je jugeai du déſeſpoir où j'allois la trouver & des fureurs dont je ſerois le témoin. En entrant je la vis aſſiſe dans un fauteuil, défaite & pâle, ou plutôt livide, les yeux plombés & preſque éteints; mais douce, tranquille, parlant peu, & faiſant tout ce qu'on lui diſoit, ſans répondre. Pour Julie, elle paroiſſoit moins foible que la veille, ſa voix étoit plus ferme, ſon geſte plus animé; elle ſembloit avoir pris la vivacité de ſa couſine. Je connus ziſément à ſon teint que ce mieux apparent étoit l'effet de la fievre: mais je vis auſſi briller dans ſes regards je ne ſais quelle ſecrete joie qui pouvoit y contribuer, & dont je ne démêlois pas la cauſe. Le Médecin n'en confirma pas moins ſon jugement de la veille; la malade n'en continua pas moins de penſer comme lui, & il ne me reſta plus aucune eſpérance.

Ayant été forcé de m'abſenter pour quelque tems, je remarquai en rentrant que l'appartement étoit arrangé avec ſoin; il y régnoit de l'ordre & de l'élégance; elle avoit fait mettre des pots de fleurs ſur ſa cheminée; ſes rideaux étoient en;

Digitized by Google

tr'ouverts & rattachés ; l'air avoit été changé ; on y sentoit une odeur agréable ; on n'eût jamais cru être dans la chambre d'un malade. Elle avoit fait sa toilette avec le même soin : la grace & le goût se montroient encore dans sa parure négligée. Tout cela lui donnoit plutôt l'air d'une femme du monde qui attend compagnie, que d'une campagnarde qui attend sa derniere heure. Elle vit ma surprise, elle en sourit, & lisant dans ma pensée elle alloit me répondre, quand on amena les enfans. Alors il ne fut plus question que d'eux, & vous pouvez juger si, se sentant prête à les quitter, ses caresses furent tièdes & modérées ! J'observai même qu'elle revenoit plus souvent & avec des étreintes encore plus ardentes à celui qui lui coûtoit la vie, comme s'il lui fût devenu plus cher à ce prix.

Tous ces embrassemens, ces soupirs, ces transports étoient des mysteres pour ces pauvres enfans. Ils l'aimoient tendrement, mais c'étoit la tendresse de leur âge ; ils ne comprenoient rien à son état, au redoublement de ses caresses, à

Digitized by Google

ſes regrets de ne les voir plus ; ils nous voyoient triſtes & ils pleuroient : ils n'en ſavoient pas davantage. Quoiqu'on apprenne aux enfans le nom de la mort, ils n'en ont aucune idée ; ils ne la craignent ni pour eux ni pour les autres ; ils craignent de ſouffrir & non de mourir. Quand la douleur arrachoit quelque plainte à leur mere, ils perçoient l'air de leurs cris ; quand on leur parloit de la perdre, on les auroit cru ſtupides. La ſeule Henriette, un peu plus âgée, & d'un ſexe où le ſentiment & les lumieres ſe développent plutôt, paroiſſoit troublée & allarmée de voir ſa petite maman dans un lit, elle qu'on voyoit toujours levée avant ſes enfans. Je me ſouviens qu'à ce propos Julie fit une réflexion tout-à-fait dans ſon caractere ſur l'imbécille vanité de Veſpaſien qui reſta couché tandis qu'il pouvoit agir, & ſe leva lorſqu'il ne put plus rien faire (1). Je ne ſais pas, dit-

(1) Ceci n'eſt pas bien exact. Suetone, dit, que Veſpaſien travailloit comme à l'ordinaire dans ſon lit de mort, & donnoit même ſes audiences ; mais peut-être, en effet, eût-il mieux valu ſe lever pour donner ſes audiences, & ſe recoucher pour mourir. Je ſais que Veſ-

Digitized by Google

elle, s'il faut qu'un Empereur meure debout, mais je sais bien qu'une mere de famille ne doit s'aliter que pour mourir.

Après avoir épanché son cœur sur ses enfans; après les avoir pris chacun à part, sur-tout Henriette qu'elle tint fort longtems, & qu'on entendoit plaindre & sanglotter en recevant ses baisers, elle les appella tous trois, leur donna sa bénédiction, & leur dit en leur montrant Mde. d'Orbe, allez mes enfans, allez vous jetter aux pieds de votre mere : voilà celle que Dieu vous donne, il ne vous a rien ôté. A l'instant ils courent à elle, se mettent à ses genoux, lui prennent les mains, l'appellent leur bonne maman, leur seconde mere. Claire se pencha sur eux; mais en les serrant dans ses bras elle s'efforça vainement de parler, elle ne trouva que des gémissemens, elle ne put jamais prononcer un seul mot, elle étouffoit. Jugez si Julie étoit émue ! Cette scene commençoit à devenir trop vive; je la fis cesser.

---

passien sans être un grand homme étoit au moins un grand Prince. N'importe ; quelque rôle qu'on ait pu faire durant sa vie, on ne doit point jouer la comédie à sa mort.

Digitized by Google

Ce moment d'attendriſſement paſſé, l'on ſe remit à cauſer autour du lit, & quoique la vivacité de Julie ſe fût un peu éteinte avec le redoublement, on voyoit le même air de contentement ſur ſon viſage ; elle parloit de tout avec une attention & un intérêt qui montroient un eſprit très-libre de ſoins ; rien ne lui échappoit, elle étoit à la converſation comme ſi elle n'avoit eu autre choſe à faire. Elle nous propoſa de dîner dans ſa chambre, pour nous quitter le moins qu'il ſe pourroit ; vous pouvez croire que cela ne fut pas refuſé. On ſervit ſans bruit, ſans confuſion, ſans déſordre, d'un air auſſi rangé que ſi l'on eût été dans le ſallon d'Apollon. La Fanchon, les enfans dînerent à table. Julie voyant qu'on manquoit d'appétit trouva le ſecret de faire manger de tout, tantôt prétextant l'inſtruction de ſa cuiſiniere, tantôt voulant ſavoir ſi elle oſeroit en goûter, tantôt nous intéreſſant par notre ſanté même dont nous avions beſoin pour la ſervir, toujours montrant le plaiſir qu'on pouvoit lui faire, de maniere à ôter tout moyen de s'y refuſer, & mêlant à tout cela un

Digitized by Google

enjouement propre à nous distraire du triste objet qui nous occupoit. Enfin une maîtresse de maison, attentive à faire ses honneurs, n'auroit pas en pleine santé pour des étrangers des soins plus marqués, plus obligeans, plus aimables que ceux que Julie mourante avoit pour sa famille. Rien de tout ce que j'avois cru prévoir n'arrivoit, rien de ce que je voyois ne s'arrangeoit dans ma tête. Je ne savois plus qu'imaginer; je n'y étois plus.

Après le dîner, on annonça Monsieur le Ministre. Il venoit comme ami de la maison, ce qui lui arrivoit fort souvent. Quoique je ne l'eusse point fait appeller, parce que Julie ne l'avoit pas demandé, je vous avoue que je fus charmé de son arrivée, & je ne crois pas qu'en pareille circonstance le plus zélé croyant l'eût pu voir avec plus de plaisir. Sa présence alloit éclaircir bien des doutes & me tirer d'une étrange perplexité.

Rappellez-vous le motif qui m'avoit porté à lui annoncer sa fin prochaine. Sur l'effet qu'auroit dû selon moi produire cette affreuse nouvelle, comment concevoir celui qu'elle avoit produit réel-

Digitized by Google

lement ? Quoi ! cette femme dévote qui dans l'état de ſanté ne paſſe pas un jour ſans ſe recueillir, qui fait un de ſes plaiſirs de la priere, n'a plus que deux jours à vivre, elle ſe voit prête à paroître devant le Juge redoutable ; & au lieu de ſe préparer à ce moment terrible, au lieu de mettre ordre à ſa conſcience, elle s'amuſe à parer ſa chambre, à faire ſa toilette, à cauſer avec ſes amis, à égayer leurs repas ; & dans tous ſes entretiens pas un ſeul mot de Dieu ni du ſalut ! Que devois-je penſer d'elle & de ſes vrais ſentimens ? Comment arranger ſa conduite avec les idées que j'avois de ſa piété ? Comment accorder l'uſage qu'elle faiſoit des derniers momens de ſa vie avec ce qu'elle avoit dit au Médecin de leur prix ? Tout cela formoit à mon ſens une enigme inexplicable. Car enfin, quoique je ne m'attendiſſe pas à lui trouver toute la petite cagoterie des dévotes, il me ſembloit pourtant que c'étoit le tems de ſonger à ce qu'elle eſtimoit d'une ſi grande importance, & qui ne ſouffroit aucun retard. Si l'on eſt dévot durant le tracas de cette vie, comment ne le ſera-t-on pas

Digitized by Google

au moment qu'il la faut quitter, & qu'il ne reſte plus qu'à penſer à l'autre ?

Ces réflexions m'amenerent à un point où je ne me ſerois gueres attendu d'arriver. Je commençai preſque d'être inquiet, que mes opinions indiſcretement ſoutenues n'euſſent enfin trop gagné ſur elle. Je n'avois pas adopté les ſiennes, & pourtant je n'aurois pas voulu qu'elle y eût renoncé. Si j'euſſe été malade je ſerois certainement mort dans mon ſentiment, mais je deſirois qu'elle mourût dans le ſien, & je trouvois, pour ainſi dire, qu'en elle je riſquois plus qu'en moi. Ces contradictions vous paroîtront extravagantes; je ne les trouve pas raiſonnables, & cependant elles ont exiſté. Je ne me charge pas de les juſtifier; je vous les rapporte.

Enfin le moment vint où mes doutes alloient être éclaircis. Car il étoit aiſé de prévoir que tôt ou tard le Paſteur ameneroit la converſation ſur ce qui fait l'objet de ſon miniſtere; & quand Julie eût été capable de déguiſement dans ſes réponſes, il lui eût été bien difficile de ſe déguiſer aſſez pour qu'attentif & pré-

Digitized by Google

venu, je n'eusse pas démêlé ses vrais sentimens.

Tout arriva comme je l'avois prévu. Je laisse à part les lieux communs mêlés d'éloges, qui servirent de transitions au Ministre pour venir à son sujet; je laisse encore ce qu'il lui dit de touchant sur le bonheur de couronner une bonne vie par une fin chrétienne. Il ajouta qu'à la vérité il lui avoit quelquefois trouvé sur certains points des sentimens qui ne s'accordoient pas entiérement avec la doctrine de l'Eglise, c'est-à-dire, avec celle que la plus saine raison pouvoit déduire de l'Ecriture; mais comme elle ne s'étoit jamais aheurtée à les défendre, il espéroit qu'elle vouloit mourir ainsi qu'elle avoit vécu dans la communion des fideles, & acquiescer en tout à la commune profession de foi.

Comme la réponse de Julie étoit décisive sur mes doutes, & n'étoit pas, à l'égard des lieux communs, dans le cas de l'exhortation, je vais vous la rapporter presque mot-à-mot, car je l'avois bien écoutée, & j'allai l'écrire dans le moment.

Digitized by Google

« Permettez-moi, Monsieur, de commencer par vous remercier de tous les » soins que vous avez pris de me conduire dans la droite route de la morale » & de la foi chrétienne, & de la douceur avec laquelle vous avez corrigé » ou supporté mes erreurs quand je me » suis égarée. Pénétrée de respect pour » votre zele, & de reconnoissance pour » vos bontés, je déclare avec plaisir que » je vous dois toutes mes bonnes réso- » lutions, & que vous m'avez toujours » portée à faire ce qui étoit bien, & à » croire ce qui étoit vrai.

» J'ai vécu & je meurs dans la communion protestante qui tire son unique » regle de l'Ecriture Sainte & de la raison; mon cœur a toujours confirmé ce » que prononçoit ma bouche, & quand » je n'ai pas eu pour vos lumieres toute » la docilité qu'il eût fallu peut-être, » c'étoit un effet de mon aversion pour » toute espece de déguisement; ce qu'il » m'étoit impossible de croire, je n'ai pu » dire que je le croyois; j'ai toujours » cherché sincerement ce qui étoit con- » forme à la gloire de Dieu & à la véri-

Digitized by Google

» té. J'ai pu me tromper dans ma recher-
» che ; je n'ai pas l'orgueil de penſer
» avoir eu toujours raiſon ; j'ai peut-être
» eu toujours tort ; mais mon intention
» a toujours été pure, & j'ai toujours
» cru ce que je diſois croire. C'étoit ſur
» ce point tout ce qui dépendoit de moi.
» Si Dieu n'a pas éclairé ma raiſon au-
» delà, il eſt clément & juſte ; pourroit-
» il me demander compte d'un don qu'il
» ne m'a pas fait ?

» Voilà, Monſieur, ce que j'avois
» d'eſſentiel à vous dire ſur les ſenti-
» mens que j'ai profeſſés. Sur tout le reſte
» mon état préſent vous répond pour
» moi. Diſtraite par le mal, livrée au
» délire de la fievre, eſt-il tems d'eſſayer
» de raiſonner mieux que je n'ai fait
» jouiſſant d'un entendement auſſi ſain que
» je l'ai reçu ? Si je me ſuis trompée
» alors, me tromperois-je moins aujour-
» d'hui, & dans l'abattement où je ſuis
» dépend-il de moi de croire autre choſe
» que ce que j'ai cru étant en ſanté ?
» C'eſt la raiſon qui décide du ſentiment
» qu'on préfere, & la mienne, ayant
» perdu ſes meilleures fonctions, quelle

Digitized by Google

» autorité peut donner ce qui m'en reſte » aux opinions que j'adopterois ſans elle ? » Que me reſte-t-il donc déſormais à » faire ? C'eſt de m'en rapporter à ce » que j'ai cru ci-devant : car la droiture » d'intention eſt la même, & j'ai le ju- » gement de moins. Si je ſuis dans l'er- » reur, c'eſt ſans l'aimer ; cela ſuffit pour » me tranquilliſer ſur ma croyance.

» Quant à la préparation à la mort, » Monſieur, elle eſt faite ; mal, il eſt » vrai, mais de mon mieux, & mieux » du moins que je ne la pourrois faire » à préſent. J'ai tâché de ne pas attendre » pour remplir cet important devoir que » j'en fuſſe incapable. Je priois en ſanté ; » maintenant, je me réſigne. La priere du » malade eſt la patience : la préparation » à la mort eſt une bonne vie ; je n'en » connois point d'autre. Quand je con- » verſois avec vous, quand je me re- » cueillois ſeule, quand je m'efforçois » de remplir les devoirs que Dieu m'im- » poſe ; c'eſt alors que je me diſpoſois » à paroître devant lui ; c'eſt alors que » je l'adorois de toutes les forces qu'il » m'a données ; que ferois-je aujour-

Digitized by Google

» d'hui que je les ai perdues ; mon ame
» aliénée eſt-elle en état de s'élever à
» lui ? Ces reſtes d'une vie à demi-éteinte, abſorbés par la ſouffrance, ſont-ils
» dignes de lui être offerts ? Non, Monſieur ; il me les laiſſe pour être donnés à ceux qu'il m'a fait aimer & qu'il
» veut que je quitte ; je leur fais mes
» adieux pour aller à lui ; c'eſt d'eux
» qu'il faut que je m'occupe : bientôt je
» m'occuperai de lui ſeul. Mes derniers
» plaiſirs ſur la terre ſont auſſi mes derniers devoirs ; n'eſt-ce pas le ſervir
» encore & faire ſa volonté que de rem-
» plir les ſoins que l'humanité m'impoſe,
» avant d'abandonner ſa dépouille ? Que
» faire pour appaiſer des troubles que je
» n'ai pas ? Ma conſcience n'eſt point agi-
» tée ; ſi quelquefois elle m'a donné des
» craintes, j'en avois plus en ſanté qu'au-
» jourd'hui. Ma confiance les efface ; elle
» me dit que Dieu eſt plus clément que
» je ne ſuis coupable, & ma ſécurité re-
» double en me ſentant approcher de lui.
» Je ne lui porte point un repentir im-
» parfait, tardif & forcé, qui, dicté par
» la peur ne ſauroit être ſincere, & n'eſt

Digitized by Google

» qu'un piége pour le tromper. Je ne lui » porte pas le reſte & le rebut de mes » jours, pleins de peine & d'ennuis, en » proie à la maladie, aux douleurs, aux » angoiſſes de la mort, & que je ne lui » donnerois que quand je n'en pourrois » plus rien faire. Je lui porte ma vie en- » tiere, pleine de péchés & de fautes, » mais exempte des remords de l'impie » & des crimes du méchant.

» A quels tourmens Dieu pourroit-il » condamner mon ame ? Les réprouvés, » dit-on, le haïſſent ! Il faudroit donc » qu'il m'empêchât de l'aimer ? Je ne » crains pas d'augmenter leur nombre. » O grand Etre ! Etre éternel, ſuprême » intelligence, ſource de vie & de féli- » cité, Créateur, Conſervateur, Pere de » l'homme & Roi de la nature, Dieu » très-puiſſant, très-bon, dont je ne dou- » tai jamais un moment, & ſous les yeux » duquel j'aimai toujours à vivre ! je le » ſais, je m'en réjouis, je vais paroître » devant ton trône. Dans peu de jours » mon ame libre de ſa dépouille com- » mencera de t'offrir plus dignement cet » immortel hommage qui doit faire mon

Digitized by Google

» bonheur durant l'éternité. Je compte » pour rien tout ce que je ferai jusqu'à » ce moment. Mon corps vit encore, » mais ma vie morale est finie. Je suis au » bout de ma carriere & déjà jugée sur » le passé. Souffrir & mourir est tout ce » qui me reste à faire; c'est l'affaire de » la nature : mais moi, j'ai tâché de vivre » de maniere à n'avoir pas besoin de son- » ger à la mort, & maintenant qu'elle » approche, je la vois venir sans effroi. » Qui s'endort dans le sein d'un pere n'est » pas en souci du réveil.

Ce discours prononcé d'abord d'un ton grave & posé, puis avec plus d'accent & d'une voix plus élevée, fit sur tous les assistans, sans m'en excepter, une impression d'autant plus vive que les yeux de celle qui le prononça brilloient d'un feu surnaturel; un nouvel éclat animoit son teint, elle paroissoit rayonnante; & s'il y a quelque chose au monde qui mérite le nom de céleste, c'étoit son visage, tandis qu'elle parloit.

Le Pasteur lui-même saisi, transporté de ce qu'il venoit d'entendre, s'écria en levant les yeux & les mains au Ciel :

Digitized by Google

Grand Dieu ! voilà le culte qui t'honore ; daigne t'y rendre propice, les humains t'en offrent peu de pareils.

Madame, dit-il en s'approchant du lit, je croyois vous inſtruire, & c'eſt vous qui m'inſtruiſez. Je n'ai plus rien à vous dire. Vous avez la véritable foi, celle qui fait aimer Dieu. Emportez ce précieux repos d'une bonne conſcience, il ne vous trompera pas ; j'ai vu bien des Chrétiens dans l'état où vous êtes, je ne l'ai trouvé qu'en vous ſeule. Quelle différence d'une fin ſi paiſible à celle de ces pécheurs bourrelés qui n'accumulent tant de vaines & ſeches prieres que parce qu'ils ſont indignes d'être exaucés ! Madame, votre mort eſt auſſi belle que votre vie : vous avez vécu pour la charité ; vous mourez martyre de l'amour maternel. Soit que Dieu vous rende à nous pour nous ſervir d'exemple, ſoit qu'il vous appelle à lui pour couronner vos vertus ; puiſſions-nous tous tant que nous ſommes vivre & mourir comme vous ! nous ſerons bien ſûrs du bonheur de l'autre vie.

Il voulut s'en aller ; elle le retint. Vous êtes de mes amis, lui dit-elle, & l'un de

Digitized by Google

ceux que je vois avec le plus de plaisir ; c'est pour eux que mes derniers momens me sont précieux. Nous allons nous quitter pour si long-tems qu'il ne faut pas nous quitter si vîte. Il fut charmé de rester, & je sortis là-dessus.

En rentrant, je vis que la conversation avoit continué sur le même sujet, mais d'un autre ton, & comme sur une matiere indifférente. Le Pasteur parloit de l'esprit faux qu'on donnoit au Christianisme en n'en faisant que la Religion des mourans, & de ses Ministres des hommes de mauvais augure. On nous regarde, disoit-il, comme des messagers de mort, parce que dans l'opinion commode qu'un quart-d'heure de repentir suffit pour effacer cinquante ans de crimes, on n'aime à nous voir que dans ce tems là. Il faut nous vêtir d'une couleur lugubre ; il faut affecter un air sévere ; on n'épargne rien pour nous rendre effrayans. Dans les autres cultes, c'est pis encore. Un Catholique mourant n'est environné que d'objets qui l'épouvantent, & de cérémonies qui l'enterrent tout vivant. Au soin qu'on prend d'écarter de lui les Démons, il croit

Digitized by Google

croit en voir sa chambre pleine; il meurt cent fois de terreur avant qu'on l'acheve, & c'est dans cet état d'effroi que l'Eglise aime à le plonger pour avoir meilleur marché de sa bourse. Rendons graces au Ciel, dit Julie, de n'être point nés dans ces Religions vénales qui tuent les gens pour en hériter, & qui, vendant le paradis aux riches, portent jusqu'en l'autre monde l'injuste inégalité qui regne dans celui-ci. Je ne doute point que toutes ces sombres idées ne fomentent l'incrédulité, & ne donnent une aversion naturelle pour le culte qui les nourrit. J'espere, dit-elle en me regardant, que celui qui doit élever nos enfans prendra des maximes tout opposées, & qu'il ne leur rendra point la Religion lugubre & triste, en y mêlant incessamment des pensées de mort. S'il leur apprend à bien vivre, ils sauront assez bien mourir.

Dans la suite de cet entretien, qui fut moins serré & plus interrompu que je ne vous le rapporte, j'achevai de concevoir les maximes de Julie & la conduite qui m'avoit scandalisé. Tout cela tenoit à ce que sentant son état parfaitement déses-

Digitized by Google

péré, elle ne ſongeoit plus qu'à en écarter l'inutile & funebre appareil dont l'effroi des mourans les environne; ſoit pour donner le change à notre affliction, ſoit pour s'ôter à elle-même un ſpectacle attriſtant à pure perte. La mort, diſoit-elle, eſt déjà ſi pénible! pourquoi la rendre encore hideuſe? Les ſoins que les autres perdent à vouloir prolonger leur vie, je les employe à jouir de la mienne juſqu'au bout: il ne s'agit que de ſavoir prendre ſon parti; tout le reſte va de lui-même. Ferai-je de ma chambre un hôpital, un objet de dégoût & d'ennui, tandis que mon dernier ſoin eſt d'y raſſembler tout ce qui m'eſt cher? Si j'y laiſſe croupir le mauvais air, il en faudra écarter mes enfans, ou expoſer leur ſanté. Si je reſte dans un équipage à faire peur, perſonne ne me reconnoîtra plus; je ne ſerai plus la même, vous vous ſouviendrez tous de m'avoir aimée, & ne pourrez plus me ſouffrir. J'aurai, moi vivante, l'affreux ſpectacle de l'horreur que je ferai même à mes amis, comme ſi j'étois déjà morte. Au lieu de cela, j'ai trouvé l'art d'étendre ma vie ſans la prolonger. J'exiſte,

Digitized by Google

j'aime, je ſuis aimée, je vis juſqu'à mon dernier ſoupir. L'inſtant de la mort n'eſt rien; le mal de la nature eſt peu de choſe; j'ai banni tous ceux de l'opinion.

Tous ces entretiens & d'autres ſemblables ſe paſſoient entre la malade, le Paſteur, quelquefois le Médecin, la Fanchon & moi. Mde. d'Orbe y étoit toujours préſente, & ne s'y mêloit jamais. Attentive aux beſoins de ſon amie, elle étoit prompte à la ſervir. Le reſte du tems, immobile & preſque inanimée, elle la regardoit ſans rien dire, & ſans rien entendre de ce qu'on diſoit.

Pour moi, craignant que Julie ne parlât juſqu'à s'épuiſer, je pris le moment que le Miniſtre & le Médecin s'étoient mis à cauſer enſemble, & m'approchant d'elle, je lui dis à l'oreille; voilà bien des diſcours pour une malade! voilà bien de la raiſon pour quelqu'un qui ſe croit hors d'état de raiſonner!

Oui, me dit-elle tout bas, je parle trop pour une malade, mais non pas pour une mourante; bientôt je ne dirai plus rien. A l'égard des raiſonnemens, je n'en fais plus, mais j'en ai fait. Je ſavois en

Digitized by Google

santé qu'il faloit mourir. J'ai souvent réfléchi sur ma derniere maladie ; je profite aujourd'hui de ma prévoyance. Je ne suis plus en état de penser ni de résoudre ; je ne fais que dire ce que j'avois pensé, & pratiquer ce que j'avois résolu.

Le reste de la journée, à quelques accidens près, se passa avec la même tranquillité, & presque de la même maniere que quand tout le monde se portoit bien. Julie étoit, comme en pleine santé, douce & caressante : elle parloit avec le même sens, avec la même liberté d'esprit, même d'un air serein qui alloit quelquefois jusqu'à la gaieté : enfin je continuois de démêler dans ses yeux un certain mouvement de joie qui m'inquiétoit de plus en plus, & sur lequel je résolus de m'éclaircir avec elle.

Je n'attendis pas plus tard que le même soir. Comme elle vit que je m'étois ménagé un tête-à-tête, elle me dit, vous m'avez prévenue, j'avois à vous parler. Fort bien, lui dis-je ; mais puisque j'ai pris les devans, laissez-moi m'expliquer le premier.

Alors m'étant assis auprès d'elle & la

Digitized by Google

regardant fixement, je lui dis : Julie, ma chére Julie ! vous avez navré mon cœur : hélas ! vous avez attendu bien tard ! Oui, continuai-je, voyant qu'elle me regardoit avec surprise ; je vous ai pénétrée ; vous vous réjouissez de mourir ; vous êtes bien aise de me quitter. Rappellez-vous la conduite de votre Epoux depuis que nous vivons ensemble. Ai-je mérité de votre part un sentiment si cruel ? A l'instant elle me prit les mains, & de ce ton qui savoit aller chercher l'ame ; qui, moi, je veux vous quitter ? Est-ce ainsi que vous lisez dans mon cœur ? Avez-vous sitôt oublié notre entretien d'hier ? Cependant, repris-je, vous mourez contente..... je l'ai vu.... je le vois.... Arrêtez, dit-elle ; il est vrai, je meurs contente ; mais c'est de mourir comme j'ai vécu, digne d'être votre épouse. Ne m'en demandez pas davantage, je ne vous dirai rien de plus ; mais voici, continua-t-elle en tirant un papier de dessous son chevet, où vous acheverez d'éclaircir ce mystere. Ce papier étoit une lettre, & je vis qu'elle vous étoit adressée. Je vous la remets ouverte, ajouta-t-elle en me la donnant, afin qu'a-

Digitized by Google

près l'avoir lue vous vous déterminiez à l'envoyer ou à la supprimer, selon ce que vous trouverez le plus convenable à votre sageſſe & à mon honneur. Je vous prie de ne la lire que quand je ne ſerai plus, & je ſuis ſi ſûre de ce que vous ferez à ma priere, que je ne veux pas même que vous me le promettiez. Cette lettre, cher St. Preux, eſt celle que vous trouverez ci-jointe. J'ai beau ſavoir que celle qui l'a écrite eſt morte, j'ai peine à croire qu'elle n'eſt plus rien.

Elle me parla enſuite de ſon pere avec inquiétude. Quoi ! dit-elle, il ſait ſa fille en danger, & je n'entends point parler de lui ! Lui ſeroit-il arrivé quelque malheur ? Auroit-il ceſſé de m'aimer ? Quoi ! mon pere ! ... ce pere ſi tendre ... m'abandonner ainſi ! .... me laiſſer mourir ſans le voir ! .... ſans recevoir ſa bénédiction .... ſes derniers embraſſemens ! ... O Dieu ! quels reproches amers il ſe fera, quand il ne me trouvera plus ! ... Cette réflexion lui étoit douloureuſe. Je jugeai qu'elle ſupporteroit plus aiſément l'idée de ſon pere malade, que celle de ſon pere indifférent. Je pris le parti de

Digitized by Google

lui avouer la vérité. En effet, l'allarme qu'elle en conçut se trouva moins cruelle que ses premiers soupçons. Cependant la pensée de ne plus le revoir l'affecta vivement. Hélas! dit-elle, que deviendra-t-il après moi? A quoi tiendra-t-il? Survivre à toute sa famille! . . . . . Quelle vie sera la sienne? Il sera seul; il ne vivra plus. Ce moment fut un de ceux où l'horreur de la mort se faisoit sentir, & où la nature reprenoit son empire. Elle soupira, joignit les mains, leva les yeux, & je vis qu'en effet elle employoit cette difficile prière qu'elle avoit dit être celle du malade.

Elle revint à moi. Je me sens foible, dit-elle; je prévois que cet entretien pourroit être le dernier que nous aurons ensemble. Au nom de notre union, au nom de nos chers enfans qui en sont le gage, ne soyez plus injuste envers votre épouse. Moi, me réjouir de vous quitter! vous qui n'avez vécu que pour me rendre heureuse & sage; vous de tous les hommes celui qui me convenoit le plus, le seul, peut-être, avec qui je pouvois faire un bon ménage, & devenir une femme de

Digitized by Google

bien ! Ah ! croyez que ſi je mettois un prix à la vie, c'étoit pour la paſſer avec vous ! Ces mots prononcés avec tendreſſe m'émurent au point qu'en portant fréquemment à ma bouche ſes mains que je tenois dans les miennes, je les ſentis ſe mouiller de mes pleurs. Je ne croyois pas mes yeux faits pour en répandre. Ce furent les premiers depuis ma naiſſance ; ce ſeront les derniers juſqu'à ma mort. Après en avoir verſé pour Julie, il n'en faut plus verſer pour rien.

Ce jour fut pour elle un jour de fatigue. La préparation de Madame d'Orbe durant la nuit, la ſcene des enfans le matin, celle du Miniſtre l'après-midi, l'entretien du ſoir avec moi l'avoient jettée dans l'épuiſement. Elle eut un peu plus de repos cette nuit là que les précédentes, ſoit à cauſe de ſa foibleſſe, ſoit qu'en effet la fievre & le redoublement fuſſent moindres.

Le lendemain dans la matinée on vint me dire qu'un homme très-mal mis demandoit avec beaucoup d'empreſſement à voir Madame en particulier. On lui avoit dit l'état où elle étoit, il avoit inſiſté, diſant qu'il s'agiſſoit d'une bonne

Digitized by Google

action, qu'il connoiſſoit bien Madame de Wolmar, & qu'il ſavoit que tant qu'elle reſpireroit, elle aimeroit à en faire de telles. Comme elle avoit établi pour régle inviolable de ne jamais rebuter perſonne, & ſur-tout les malheureux, on me parla de cet homme avant de le renvoyer. Je le fis venir. Il étoit preſque en guenilles, il avoit l'air & le ton de la miſere; au reſte, je n'apperçus rien dans ſa phyſionomie & dans ſes propos qui me fît mal augurer de lui. Il s'obſtinoit à ne vouloir parler qu'à Julie. Je lui dis que s'il ne s'agiſſoit que de quelque ſecours pour lui aider à vivre, ſans importuner pour cela une femme à l'extrêmité, je ferois ce qu'elle auroit pu faire. Non, dit-il, je ne demande point d'argent, quoique j'en aye grand beſoin: je demande un bien qui m'appartient, un bien que j'eſtime plus que tous les tréſors de la terre, un bien que j'ai perdu par ma faute, & que Madame ſeule, de qui je le tiens, peut me rendre une ſeconde fois.

Ce diſcours, auquel je ne compris rien, me détermina pourtant. Un mal-

Digitized by Google

honnête homme eût pu dire la même chose ; mais il ne l'eût jamais dite du même ton. Il exigeoit du myſtere, ni laquais, ni femme-de-chambre. Ces précautions me ſembloient bizarres ; toutefois je les pris. Enfin je le lui menai. Il m'avoit dit être connu de Made. d'Orbe ; il paſſa devant elle ; elle ne le reconnut point, & j'en fus peu ſurpris. Pour Julie, elle le reconnut à l'inſtant, & le voyant dans ce triſte équipage, elle me reprocha de l'y avoir laiſſé. Cette reconnoiſſance fut touchante. Claire éveillée par le bruit s'approche & le reconnoit à la fin, non ſans donner auſſi quelques ſignes de joie ; mais les témoignages de ſon bon cœur s'éteignoient dans ſa profonde affliction : un ſeul ſentiment abſorboit tout ; elle n'étoit plus ſenſible à rien.

Je n'ai pas beſoin, je crois, de vous dire qui étoit cet homme. Sa préſence rappella bien des ſouvenirs : mais tandis que Julie le conſoloit & lui donnoit de bonnes eſpérances, elle fut ſaiſie d'un violent étouffement & ſe trouva ſi mal qu'on crut qu'elle alloit expirer. Pour ne pas faire ſcene, & prévenir les diſtrac-

Digitized by Google

tions dans un moment où il ne falloit songer qu'à la secourir, je fis passer l'homme dans le cabinet, l'avertissant de le fermer sur lui ; la Fanchon fut appellée, & à force de tems & de soins la malade revint enfin de sa pâmoison. En nous voyant tous consternés autour d'elle, elle nous dit : mes enfans, ce n'est qu'un essai : cela n'est pas si cruel qu'on pense.

Le calme se rétablit ; mais l'allarme avoit été si chaude que elle me fit oublier l'homme dans le cabinet ; & quand Julie me demanda tout bas ce qu'il étoit devenu, le couvert étoit mis, tout le monde étoit là. Je voulus entrer pour lui parler, mais il avoit fermé la porte en-dedans, comme je lui avois dit ; il fallut attendre après le dîner pour le faire sortir.

Durant le repas, du Bosson qui s'y trouvoit, parlant d'une jeune veuve qu'on disoit se remarier, ajouta quelque chose sur le triste sort des veuves. Il y en a, dis-je, de bien plus à plaindre encore ; ce sont les veuves dont les maris sont vivans. Cela est vrai, reprit Fanchon qui vit que ce discours s'adressoit à elle, fur-

Digitized by Google

tout quand ils leur sont chers. Alors l'entretien tomba sur le sien, & comme elle en avoit parlé avec affection dans tous les tems, il étoit naturel qu'elle en parlât de même au moment où la perte de sa bienfaitrice alloit lui rendre la sienne encore plus rude. C'est aussi ce qu'elle fit en termes très-touchans, louant son bon naturel, déplorant les mauvais exemples qui l'avoient séduit, & le regrettant si sincerement que déjà disposée à la tristesse, elle s'émut jusqu'à pleurer. Tout-à-coup le cabinet s'ouvre, l'homme en guenilles en sort impétueusement, se précipite à ses genoux, les embrasse, & fond en larmes. Elle tenoit un verre; il lui échappe: Ah! malheureux! d'où viens-tu? se laisse aller sur lui, & seroit tombée en foiblesse, si l'on n'eût été prompt à la secourir.

Le reste est facile à imaginer. En un moment on sçut par toute la maison que Claude Anet étoit arrivé. Le mari de la bonne Fanchon! quelle fête! A peine étoit-il hors de la chambre qu'il fut équipé. Si chacun n'avoit eu que deux chemises, Anet en auroit autant eu lui tout

Digitized by Google

seul, qu'il en seroit resté à tous les autres. Quand je sortis pour le faire habiller, je trouvai qu'on m'avoit si bien prévenu, qu'il falut user d'autorité pour faire tout reprendre à ceux qui l'avoient fourni.

Cependant Fanchon ne vouloit point quitter sa maîtresse. Pour lui faire donner quelques heures à son mari, on prétexta que les enfans avoient besoin de prendre l'air, & tous deux furent chargés de les conduire.

Cette scene n'incommoda point la malade, comme les précédentes; elle n'avoit rien eu que d'agréable, & ne lui fit que du bien. Nous passâmes l'après-midi Claire & moi seuls auprès d'elle, & nous eûmes deux heures d'un entretien paisible, qu'elle rendit le plus intéressant, le plus charmant que nous eussions jamais eu.

Elle commença par quelques observations sur le touchant spectacle qui venoit de nous frapper & qui lui rappelloit si vivement les premiers tems de sa jeunesse. Puis suivant le fil des événemens, elle fit une courte récapitulation de sa vie entiere, pour montrer qu'à tout prendre

Digitized by Google

elle avoit été douce & fortunée, que de degrés en degrés elle étoit montée au comble du bonheur permis sur la terre, & que l'accident qui terminoit ses jours au milieu de leur course, marquoit selon toute apparence dans sa carriere naturelle, le point de séparation des biens & des maux.

Elle remercia le Ciel de lui avoir donné un cœur sensible & porté au bien, un entendement sain, une figure prévenante, de l'avoir fait naître dans un pays de liberté & non parmi des esclaves, d'une famille honorable & non d'une race de malfaiteurs, dans une honnête fortune & non dans les grandeurs du monde qui corrompent l'ame, ou dans l'indigence qui l'avilit. Elle se félicita d'être née d'un pere & d'une mere tous deux vertueux & bons, pleins de droiture & d'honneur, & qui tempérant les défauts l'un de l'autre, avoient formé sa raison sur la leur, sans lui donner leur foiblesse ou leurs préjugés. Elle vanta l'avantage d'avoir été élevée dans une religion raisonnable & sainte, qui, loin d'abrutir l'homme, l'ennoblit & l'éleve, qui ne

Digitized by Google

favorisant ni l'impiété ni le fanatisme, permet d'être sage & de croire, d'être humain & pieux tout à la fois.

Après cela, serrant la main de sa cousine qu'elle tenoit dans la sienne, & la regardant de cet œil que vous devez connoître, & que la langueur rendoit encore plus touchant; tous ces biens, dit-elle, ont été donnés à mille autres; mais celui-ci! .... le Ciel ne l'a donné qu'à moi. J'étois femme, & j'eus une amie. Il nous fit naître en même tems; il mit dans nos inclinations un accord qui ne s'est jamais démenti; il fit nos cœurs l'un pour l'autre, il nous unit dès le berceau, je l'ai conservée tout le tems de ma vie, & sa main me ferme les yeux. Trouvez un autre exemple pareil au monde, & je ne me vante plus de rien. Quels sages conseils ne m'a-t-elle pas donnés? De quels périls ne m'a-t-elle pas sauvée? De quels maux ne me consoloit-elle pas? Qu'eussai-je été sans elle? Que n'eût-elle pas fait de moi, si je l'avois mieux écoutée? Je la vaudrois peut-être aujourd'hui! Claire pour toute réponse baissa la tête sur le sein de son amie, & voulut soulager ses

Digitized by Google

ſanglots par des pleurs; il ne fut pas poſſible. Julie la preſſa long-tems contre ſa poitrine en ſilence. Ces momens n'ont ni mots ni larmes.

Elles ſe remirent, & Julie continua. Ces biens étoient mêlés d'inconvéniens; c'eſt le ſort des choſes humaines. Mon cœur étoit fait pour l'amour, difficile en mérite perſonnel, indifférent ſur tous les biens de l'opinion. Il étoit preſque impoſſible que les préjugés de mon pere s'accordaſſent avec mon penchant. Il me faloit un amant que j'euſſe choiſi moi-même. Il s'offrit; je crus le choiſir: ſans doute le Ciel le choiſit pour moi, afin que livrée aux erreurs de ma paſſion, je ne le fuſſe pas aux horreurs du crime, & que l'amour de la vertu reſtât au moins dans mon ame après elle. Il prit le langage honnête & inſinuant avec lequel mille fourbes ſéduiſent tous les jours autant de filles bien nées: mais ſeul parmi tant d'autres il étoit honnête homme & penſoit ce qu'il diſoit. Etoit-ce ma prudence qui l'avoit diſcerné? Non, je ne connus d'abord de lui que ſon langage & je fus ſéduite. Je fis par déſeſpoir ce que

Digitized by Google

d'autres font par effronterie : je me jettai comme disoit mon pere à sa tête ; il me respecta. Ce fut alors seulement que je pus le connoître. Tout homme capable d'un pareil trait a l'ame belle. Alors on y peut compter ; mais j'y comptois auparavant, ensuite j'osai compter sur moi-même, & voilà comment on se perd.

Elle s'étendit avec complaisance sur le mérite de cet amant ; elle lui rendoit justice, mais on voyoit combien son cœur se plaisoit à la lui rendre. Elle le louoit même à ses propres dépens. A force d'être équitable envers lui, elle étoit inique envers elle, & se faisoit tort pour lui faire honneur. Elle alla jusqu'à soutenir qu'il eût plus d'horreur qu'elle de l'adultere, sans se souvenir qu'il avoit lui-même réfuté cela.

Tous les détails du reste de sa vie furent suivis dans le même esprit. Milord Edouard, son mari, ses enfans, votre retour, notre amitié, tout fut mis sous un jour avantageux. Ses malheurs mêmes lui en avoient épargné de plus grands. Elle avoit perdu sa mere au moment que cette perte lui pouvoit être la plus

Digitized by Google

cruelle, mais si le Ciel la lui eût conservée, bientôt il fût survenu du désordre dans sa famille. L'appui de sa mere, quelque foible qu'il fût, eût suffi pour la rendre plus courageuse à résister à son pere, & de-là seroient sortis la discorde & les scandales; peut-être les désastres & le déshonneur; peut-être pis encore si son frere avoit vécu. Elle avoit épousé malgré elle un homme qu'elle n'aimoit point, mais elle soutint qu'elle n'auroit pu jamais être aussi heureuse avec un autre, pas même avec celui qu'elle avoit aimé. La mort de M. d'Orbe lui avoit ôté un ami, mais en lui rendant son amie. Il n'y avoit pas jusqu'à ses chagrins & ses peines qu'elle ne comptât pour des avantages, en ce qu'ils avoient empêché son cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui. On ne sait pas, disoit-elle, quelle douceur c'est de s'attendrir sur ses propres maux & sur ceux des autres. La sensibilité porte toujours dans l'ame un certain contentement de soi-même indépendant de la fortune & des événemens. Que j'ai gémi! que j'ai versé de larmes! Hé bien, s'il faloit renaître aux mêmes conditions,

Digitized by Google

e mal que j'ai commis ſeroit le ſeul que e voudrois retrancher : celui que j'ai ouffert me ſeroit agréable encore. St. Preux, je vous rends ſes propres mots ; quand vous aurez lu ſa lettre, vous les comprendrez peut-être mieux.

Voyez donc, continuoit-elle, à quelle félicité je ſuis parvenue. J'en avois beaucoup, j'en attendois davantage. La proſpérité de ma famille, une bonne éducation pour mes enfans, tout ce qui m'étoit cher raſſemblé autour de moi ou prêt à l'être. Le préſent, l'avenir me flattoient également : la jouiſſance & l'eſpoir ſe réuniſſoient pour me rendre heureuſe : mon bonheur monté par degrés étoit au comble, il ne pouvoit plus que déchoir ; il étoit venu ſans être attendu, il ſe fût enfui quand je l'aurois cru durable. Qu'eût fait le ſort pour me ſoutenir à ce point ? Un état permanent eſt-il fait pour l'homme ? Non, quand on a tout acquis, il faut perdre ; ne fût-ce que le plaiſir de la poſſeſſion, qui s'uſe par elle. Mon pere eſt déjà vieux ; mes enfans ſont dans l'âge tendre où la vie eſt encore mal aſſurée : que de pertes pouvoient m'affliger, ſans

Digitized by Google

qu'il me restât plus rien à pouvoir a
quérir ! L'affection maternelle augmen
sans cesse, la tendresse filiale diminue
mesure que les enfans vivent plus loin d
leur mere. En avançant en âge, les mien
se seroient plus séparés de moi. Ils au
roient vécu dans le monde ; ils m'auroient
pu négliger. Vous en voulez envoyer un
en Russie ; que de pleurs son départ m'au
roit coûtés ! Tout se seroit détaché de
moi peu-à-peu, & rien n'eût suppléé aux
pertes que j'aurois faites. Combien de
fois j'aurois pu me trouver dans l'état où
je vous laisse ! Enfin n'eût-il pas fallu
mourir ? Peut-être mourir la derniere de
tous ! Peut-être seule & abandonnée !
Plus on vit, plus on aime à vivre, mê-
me sans jouir de rien : j'aurois eu l'ennui
de la vie & la terreur de la mort, suite
ordinaire de la vieillesse. Au lieu de cela,
mes derniers instans sont encore agréa-
bles, & j'ai de la vigueur pour mourir ;
si même on peut appeller mourir, que
laisser vivant ce qu'on aime. (Non, mes
amis, non, mes enfans, je ne vous quitte
pas, pour ainsi dire ; je reste avec vous ;
en vous laissant tous unis, mon esprit,

Digitized by Google

ion cœur vous demeurent. Vous me errez ſans ceſſe entre vous; vous vous entirez ſans ceſſe environnés de moi.... it puis nous nous rejoindrons, j'en ſuis ûre; le bon Wolmar lui-même ne m'échappera pas. Mon retour à Dieu tranquilliſe mon ame, & m'adoucit un moment pénible; il me promet pour vous e même deſtin qu'à moi. Mon ſort me uit & s'aſſure. Je fus heureuſe, je le ſuis, e vais l'être : mon bonheur eſt fixé, je 'arrache à la fortune; il n'a plus de bornes que l'éternité.)

Elle en étoit là quand le Miniſtre entra. Il l'honoroit & l'eſtimoit véritablement. Il ſavoit mieux que perſonne combien ſa foi étoit vive & ſincere. Il n'en avoit été que plus frappé de l'entretien de la veille, & en tout, de la contenance qu'il lui avoit trouvée. Il avoit vu ſouvent mourir avec oſtentation, jamais avec ſérénité. Peut-être à l'intérêt qu'il prenoit à elle ſe joignit-il un deſir ſecret de voir ſi ce calme ſe ſoutiendroit juſqu'au bout.

Elle n'eut pas beſoin de changer beaucoup le ſujet de l'entretien pour en ame-

Digitized by Google

ner un convenable au caractere du ſurvenant. Comme ſes converſations en pleine ſanté n'étoient jamais frivoles, elle ne faiſoit alors que continuer à traiter dans ſon lit avec la même tranquillité des ſujets intéreſſans pour elle & pour ſes amis; elle agitoit indifféremment des queſtions qui n'étoient pas indifférentes.

En ſuivant le fil de ſes idées ſur ce qui pouvoit reſter d'elle avec nous, elle nous parloit de ſes anciennes réflexions ſur l'état des ames ſéparées des corps. Elle admiroit la ſimplicité des gens qui promettoient à leurs amis de venir leur donner des nouvelles de l'autre monde. Cela, diſoit-elle, eſt auſſi raiſonnable que les contes de revenans qui font mille déſordres, & tourmentent les bonnes femmes, comme ſi les eſprits avoient des voix pour parler, & des mains pour battre (2)!

(2) Platon dit qu'à la mort les ames des juſtes qui n'ont point contracté de ſouillure ſur la terre, ſe dégagent ſeules de la matiere dans toute leur pureté. Quant à ceux qui ſe ſont ici-bas aſſervis à leurs paſſions, il ajoute que leurs ames ne reprennent point ſitôt leur pureté primitive, mais qu'elles entraînent avec elles des parties terreſtres qui les tiennent comme enchaînées autour des débris de leurs corps; voilà, dit-il, ce qui produit ces ſimulacres ſenſibles qu'on voit quelquefois errer

Digitized by Google

Comment un pur esprit agiroit-il sur une ame enfermée dans un corps, & qui, en vertu de cette union, ne peut rien appercevoir que par l'entremise de ses organes ? Il n'y a pas de sens à cela. Mais j'avoue que je ne vois point ce qu'il y a d'absurde à supposer qu'une ame libre d'un corps qui jadis habita la terre puisse y revenir encore, errer, demeurer peut-être autour de ce qui lui fut cher ; non pas pour nous avertir de sa présence ; elle n'a nul moyen pour cela ; non pas pour agir sur nous & nous communiquer ses pensées ; elle n'a point de prise pour ébranler les organes de notre cerveau ; non pas pour appercevoir non plus ce que nous faisons, car il faudroit qu'elle eût des sens ; mais pour connoître elle-même ce que nous pensons & ce que nous sentons, par une communication immédiate, semblable à celle par laquelle Dieu lit nos pensées dès cette vie, & par laquelle nous lirons réciproquement les siennes dans l'autre, puisque nous le ver-

sur les cimetieres, en attendant de nouvelles transmigrations. C'est une manie commune aux Philosophes de tous les âges de nier ce qui est, & d'expliquer ce qui n'est pas.

Digitized by Google

rons face-à-face (3). Car enfin ajouta-t-elle en regardant le Miniſtre, à quoi ſerviroient des ſens lorſqu'ils n'auront plus rien à faire ? L'Etre éternel ne ſe voit ni ne s'entend ; il ſe fait ſentir ; il ne parle ni aux yeux ni aux oreilles, mais au cœur.

Je compris à la réponſe du Paſteur & à quelques ſignes d'intelligence, qu'un des points ci-devant conteſtés entre eux étoit la réſurrection des corps. Je m'apperçus auſſi que je commençois à donner un peu plus d'attention aux articles de la religion de Julie où la foi ſe rapprochoit de la raiſon.

Elle ſe complaiſoit tellement à ſes idées que quand elle n'eût pas pris ſon parti ſur ſes anciennes opinions, c'eût été une cruauté d'en détruire une qui lui ſembloit ſi douce dans l'état où elle ſe trouvoit. Cent fois, diſoit-elle, j'ai pris plus de plaiſir à faire quelque bonne œuvre en imaginant ma mere préſente, qui liſoit dans

(3) Cela me paroit très-bien dit : car qu'eſt-ce que voir Dieu face-à-face, ſi ce n'eſt lire dans la ſuprême Intelligence ?

Digitized by Google

dans le cœur de sa fille & l'applaudissoit. Il y a quelque chose de si consolant à vivre encore sous les yeux de ce qui nous fut cher ! Cela fait qu'il ne meurt qu'à moitié pour nous. Vous pouvez juger si durant ces discours la main de Claire étoit souvent serrée.

Quoique le Pasteur répondît à tout avec beaucoup de douceur & de modération, & qu'il affectât même de ne la contrarier en rien, de peur qu'on ne prît son silence sur d'autres points pour un aveu, il ne laissa pas d'être Ecclésiastique un moment, & d'exposer sur l'autre vie une doctrine opposée. Il dit que l'immensité, la gloire & les attributs de Dieu seroient le seul objet dont l'ame des bienheureux seroit occupée, que cette contemplation sublime effaceroit tout autre souvenir, qu'on ne se verroit point, qu'on ne se reconnoitroit point, même dans le Ciel, & qu'à cet aspect ravissant on ne songeroit plus à rien de terrestre.

Cela peut être, reprit Julie ; il y a si loin de la bassesse de nos pensées à l'essence divine, que nous ne pouvons juger des effets qu'elle produira sur nous que

Digitized by Google

quand nous ſerons en état de la contempler. Toutefois ne pouvant maintenant raiſonner que ſur mes idées, j'avoue que je me ſens des affections ſi chéres, qu'il m'en coûteroit de penſer que je ne les aurai plus. Je me ſuis même fait une eſpece d'argument qui flatte mon eſpoir. Je me dis qu'une partie de mon bonheur conſiſtera dans le témoignage d'une bonne conſcience. Je me ſouviendrai donc de ce que j'aurai fait ſur la terre ; je me ſouviendrai donc auſſi des gens qui m'y ont été chers ; ils me le ſeront donc encore : ne les voir plus (4) ſeroit une peine, & le ſéjour des bienheureux n'en admet point.) Au reſte, ajouta-t-elle en regardant le Miniſtre d'un air aſſez gai, ſi je me trompe, un jour ou deux d'erreur ſeront bientôt paſſés. Dans peu j'en ſaurai là-deſſus plus que vous-même. En attendant, ce qu'il y a pour moi de

(4) Il eſt aiſé de comprendre que par ce mot *voir*, elle entend un pur acte de l'entendement, ſemblable à celui par lequel Dieu nous voit & par lequel nous verrons Dieu. Les ſens ne peuvent imaginer l'immédiate communication des eſprits : mais la raiſon la conçoit très-bien, & mieux, ce me ſemble, que la communication du mouvement dans les corps.

Digitized by Google

très-sûr c'est que tant que je me souviendrai d'avoir habité la terre, j'aimerai ceux que j'y ai aimés, & mon Pasteur n'aura pas la derniere place.

Ainsi se passerent les entretiens de cette journée, où la sécurité, l'espérance, le repos de l'ame brillerent plus que jamais dans celle de Julie, & lui donnoient d'avance, au jugement du Ministre, la paix des bienheureux dont elle alloit augmenter le nombre. Jamais elle ne fut plus tendre, plus vraie, plus caressante, plus aimable, en un mot, plus elle-même. Toujours du sens, toujours du sentiment, toujours la fermeté du sage, & toujours la douceur du chrétien. Point de prétention, point d'apprêt, point de sentence; par-tout la naïve expression de ce qu'elle sentoit; par-tout la simplicité de son cœur. Si quelquefois elle contraignoit les plaintes que la souffrance auroit dû lui arracher, ce n'étoit point pour jouer l'intrépidité stoïque, c'étoit de peur de navrer ceux qui étoient autour d'elle, & quand les horreurs de la mort faisoient quelque instant pâtir la nature, elle ne cachoit point ses frayeurs, elle se laissoit

Digitized by Google

consoler. Sitôt qu'elle étoit remise, elle consoloit les autres. On voyoit, on sentoit son retour, son air caressant le disoit à tout le monde. Sa gaieté n'étoit point contrainte, sa plaisanterie même étoit touchante ; on avoit le sourire à la bouche, & les yeux en pleurs. Otez cet effroi qui ne permet pas de jouir de ce qu'on va perdre, elle plaisoit plus, elle étoit plus aimable qu'en santé même, & le dernier jour de sa vie en fut aussi le plus charmant.

Vers le soir elle eut encore un accident, qui bien moindre que celui du matin, ne lui permit pas de voir longtems ses enfans. Cependant elle remarqua qu'Henriette étoit changée ; on lui dit qu'elle pleuroit beaucoup & ne mangeoit point. On ne la guérira pas de cela, dit-elle en regardant Claire ; la maladie est dans le sang.

Se sentant bien revenue, elle voulut qu'on soupât dans sa chambre. Le Médecin s'y trouva comme le matin. La Fanchon, qu'il faloit toujours avertir, quand elle devoit venir manger à notre table, vint ce soir là sans se faire appel-

Digitized by Google

ler. Julie s'en apperçut & ſourit. Oui, mon enfant, lui dit-elle, ſoupe encore avec moi ce ſoir; tu auras plus long-tems ton mari que ta maîtreſſe. Puis elle me dit, je n'ai pas beſoin de vous recommander Claude Anet : non, repris-je, tout ce que vous avez honoré de votre bienveillance n'a pas beſoin de m'être recommandé.

Le ſouper fut encore plus agréable que je ne m'y étois attendu. Julie voyant qu'elle pouvoit ſoutenir la lumiere, fit approcher la table, &, ce qui ſembloit inconcevable dans l'état où elle étoit, elle eut appétit. Le Médecin, qui ne voyoit plus d'inconvénient à le ſatisfaire, lui offrit un blanc de poulet; non, dit-elle, mais je mangerois bien de cette Ferra (5). On lui en donna un petit morceau; elle le mangea avec un peu de pain & le trouva bon. Pendant qu'elle mangeoit, il faloit voir Madame d'Orbe la regarder; il faloit le voir, car cela ne peut ſe dire. Loin que ce qu'elle avoit

(5) Excellent poiſſon particulier au lac de Geneve, & qu'on n'y trouve qu'en certain tems.

Digitized by Google

mangé lui fît mal, elle en parut mieux le reſte du ſouper. Elle ſe trouva même de ſi bonne humeur qu'elle s'aviſa de remarquer par forme de reproche, qu'il y avoit long-tems que je n'avois bu de vin étranger. Donnez, dit-elle, une bouteille de vin d'Eſpagne à ces Meſſieurs. A la contenance du Médecin, elle vit qu'il s'attendoit à boire du vrai vin d'Eſpagne, & ſourit encore en regardant ſa couſine. J'apperçus auſſi que, ſans faire attention à tout cela, Claire de ſon côté commençoit de tems à autre à lever les yeux avec un peu d'agitation, tantôt ſur Julie & tantôt ſur Fanchon, à qui ces yeux ſembloient dire ou demander quelque choſe.

Le vin tardoit à venir. On eut beau chercher la clef de la cave, on ne la trouva point, & l'on jugea, comme il étoit vrai, que le Valet-de-chambre du Baron, qui en étoit chargé, l'avoit emportée par mégarde. Après quelques autres informations, il fut clair que la proviſion d'un ſeul jour en avoit duré cinq, & que le vin manquoit ſans que perſonne s'en fût apperçu, malgré pluſieurs nuits

Digitized by Google

de veille (6). Le Médecin tomboit des nues. Pour moi, soit qu'il falût attribuer cet oubli à la tristesse ou à la sobriété des domestiques, j'eus honte d'user avec de telles gens des précautions ordinaires. Je fis enfoncer la porte de la cave, & j'ordonnai que désormais tout le monde eût du vin à discrétion.

La bouteille arrivée, on en but. Le vin fut trouvé excellent. La malade en eut envie. Elle en demanda une cuillerée avec de l'eau : le Médecin le lui donna dans un verre, & voulut qu'elle le bût pur. Ici les coups d'œil devinrent plus fréquens entre Claire & la Fanchon ; mais comme à la dérobée & craignant toujours d'en trop dire.

Le jeûne, la foiblesse, le régime ordinaire à Julie donnerent au vin une grande activité. Ah ! dit-elle, vous m'avez enivrée ! après avoir attendu si tard,

(6) Lecteurs à beaux laquais, ne demandez point avec un ris moqueur où l'on avoit pris ces gens là. On vous a répondu d'avance : on ne les avoit point pris, on les avoit faits. Le problême entier dépend d'un point unique : trouvez seulement Julie, & tout le reste est trouvé. Les hommes en général ne sont point ceci ou cela, ils sont ce qu'on les fait être.

Digitized by Google

ce n'étoit pas la peine de commencer, car c'eſt un objet bien odieux qu'une femme ivre. En effet, elle ſe mit à babiller, très-ſenſément pourtant, à ſon ordinaire, mais avec plus de vivacité qu'auparavant. Ce qu'il y avoit d'étonnant, c'eſt que ſon teint n'étoit point allumé; ſes yeux ne brilloient que d'un feu modéré par la langueur de la maladie; à la pâleur près on l'auroit crue en ſanté. Pour alors, l'émotion de Claire devint tout-à-fait viſible. Elle élevoit un œil craintif alternativement ſur Julie, ſur moi, ſur la Fanchon, mais principalement ſur le Médecin: tous ces regards étoient autant d'interrogations qu'elle vouloit & n'oſoit faire. On eût dit toujours qu'elle alloit parler, mais que la peur d'une mauvaiſe réponſe la retenoit; ſon inquiétude étoit ſi vive, qu'elle en paroiſſoit oppreſſée.

Fanchon, enhardie par tous ces ſignes, hazarda de dire, mais en tremblant & à demi-voix, qu'il ſembloit que Madame avoit un peu moins ſouffert aujourd'hui... que la derniere convulſion avoit été moins forte..... que la ſoirée.... elle reſta

Digitized by Google

interdite. Et Claire, qui pendant qu'elle avoit parlé trembloit comme la feuille, leva des yeux craintifs sur le Médecin, les regards attachés aux siens, l'oreille attentive, & n'osant respirer, de peur de ne pas bien entendre ce qu'il alloit dire.

Il eût fallu être stupide pour ne pas concevoir tout cela. Du Boisson se leve, va tâter le pouls de la malade, & dit : il n'y a point là d'ivresse, ni de fievre ; le pouls est fort bon. A l'instant Claire s'écrie en tendant à demi les deux bras ; Hé bien, Monsieur ! . . . . le pouls ? . . . . la fievre ? . . . . la voix lui manquoit ; mais ses mains écartées restoient toujours en avant ; ses yeux pétilloient d'impatience ; il n'y avoit pas un muscle à son visage qui ne fût en action. Le Médecin ne répond rien, reprend le poignet, examine les yeux, la langue, reste un moment pensif, & dit : Madame, je vous entends bien. Il m'est impossible de dire à présent rien de positif ; mais si demain matin à pareille heure elle est encore dans le même état, je réponds de sa vie. A ce mot, Claire part comme un éclair, renverse deux chaises & presque la table, saute au cou

Digitized by Google

du Médecin, l'embraſſe, le baiſe mille fois en ſanglottant & pleurant à chaudes larmes, & toujours avec la même impétuoſité s'ôte du doigt une bague de prix, la met au ſien malgré lui, & lui dit hors d'haleine : Ah Monſieur ! ſi vous nous la rendez, vous ne la ſauverez pas ſeule.

Julie vit tout cela. Ce ſpectacle la déchira. Elle regarde ſon amie, & lui dit d'un ton tendre & douloureux : Ah ! cruelle, que tu me fais regretter la vie ! veux-tu me faire mourir déſeſpérée ? Faudra-t-il te préparer deux fois ? Ce peu de mots fut un coup de foudre ; il amortit auſſi-tôt les tranſports de joie ; mais il ne put étouffer tout-à-fait l'eſpoir renaiſſant.

En un inſtant la réponſe du Médecin fut ſçue par toute la maiſon. Ces bonnes gens crurent déjà leur maîtreſſe guérie. Ils réſolurent tout d'une voix de faire au Médecin, ſi elle en revenoit, un préſent en commun pour lequel chacun donna trois mois de ſes gages, & l'argent fut ſur le champ conſigné dans les mains de la Fanchon, les uns prêtant aux autres ce qui leur manquoit pour cela. Cet accord

Digitized by Google

ſe fit avec tant d'empreſſement que Julie entendoit de ſon lit le bruit de leurs acclamations. Jugez de l'effet, dans le cœur d'une femme qui ſe ſent mourir ! elle me fit ſigne, & me dit à l'oreille : on m'a fait boire juſqu'à la lie la coupe amere & douce de la ſenſibilité.

Quand il fut queſtion de ſe retirer, Mde. d'Orbe, qui partagea le lit de ſa couſine, comme les deux nuits précédentes, fit appeller ſa femme-de-chambre pour relayer cette nuit la Fanchon ; mais celle-ci s'indigna de cette propoſition, plus même, ce me ſembla, qu'elle n'eût fait ſi ſon mari ne fût pas arrivé. Mde. d'Orbe s'opiniâtra de ſon côté, & les deux femmes-de-chambre paſſerent la nuit enſemble dans le cabinet. Je la paſſai dans la chambre voiſine, & l'eſpoir avoit tellement ranimé le zele, que ni per ordres ni par menaces je ne pus envoyer coucher un ſeul domeſtique. Ainſi toute la maiſon reſta ſur pied cette nuit avec une telle impatience, qu'il y avoit peu de ſes habitans qui n'euſſent donné beaucoup de leur vie pour être à neuf heures du matin.

Digitized by Google

J'entendis durant la nuit quelques allées & venues qui ne m'allarmerent pas : mais sur le matin que tout étoit tranquille, un bruit sourd frappa mon oreille. J'écoute, je crois distinguer des gémissemens. J'accours, j'entre, j'ouvre le rideau... St. Preux !... cher St. Preux !... je vois les deux amies sans mouvement, & se tenant embrassées ; l'une évanouie, & l'autre expirante. Je m'écrie, je veux retarder ou recueillir son dernier soupir, je me précipite. Elle n'étoit plus.

Adorateur de Dieu, Julie n'étoit plus... Je ne vous dirai pas ce qui se fit durant quelques heures. J'ignore ce que je devins moi-même. Revenu du premier saisissement, je m'informai de Mde. d'Orbe. J'appris qu'il avoit fallu la porter dans sa chambre, & même l'y renfermer : car elle rentroit à chaque instant dans celle de Julie, se jettoit sur son corps, le réchauffoit du sien, s'efforçoit de le ranimer, le pressoit, s'y colloit avec une espece de rage, l'appelloit à grands cris de mille noms passionnés, & nourrissoit son désespoir de tous ces efforts inutiles.

En entrant, je la trouvai tout-à-fait

Digitized by Google

hors de sens, ne voyant rien, n'entendant rien, ne connoissant personne, se roulant par la chambre en se tordant les mains & mordant les pieds des chaises, murmurant d'une voix sourde quelques paroles extravagantes, puis poussant par longs intervalles des cris aigus qui faisoient tressaillir. Sa femme-de-chambre au pied de son lit consternée, épouvantée, immobile, n'osant souffler, cherchoit à se cacher d'elle, & trembloit de tout son corps. En effet, les convulsions dont elle étoit agitée avoient quelque chose d'effrayant. Je fis signe à la femme-de-chambre de se retirer; car je craignois qu'un seul mot de consolation lâché mal-à-propos ne la mît en fureur.

Je n'essayai pas de lui parler; elle ne m'eût point écouté, ni même entendu; mais au bout de quelque tems la voyant épuisée de fatigue, je la pris & la portai dans un fauteuil. Je m'assis auprès d'elle, en lui tenant les mains; j'ordonnai qu'on amenât les enfans, & les fis venir autour d'elle. Malheureusement, le premier qu'elle apperçut fut précisément la cause innocente de la mort de son amie. Cet aspect

Digitized by Google

la fit frémir. Je vis ſes traits s'altérer, ſes regards s'en détourner avec une eſpece d'horreur, & ſes bras en contraction ſe roidir pour le repouſſer. Je tirai l'enfant à moi. Infortuné! lui dis-je, pour avoir été trop cher à l'une, tu deviens odieux à l'autre; elles n'eurent pas en tout le même cœur. Ces mots l'irriterent violemment, & m'en attirerent de très-piquans. Ils ne laiſſerent pourtant pas de faire impreſſion. Elle prit l'enfant dans ſes bras & s'efforça de le careſſer; ce fut en vain; elle le rendit preſque au même inſtant. Elle continue même à le voir avec moins de plaiſir que l'autre, & je ſuis bien aiſe que ce ne ſoit pas celui-là qu'on a deſtiné à ſa fille.

Gens ſenſibles, qu'euſſiez-vous fait à ma place? Ce que faiſoit Mde. d'Orbe. Après avoir mis ordre aux enfans, à Mde. d'Orbe, aux funérailles de la ſeule perſonne que j'aye aimée, il falut monter à cheval & partir, la mort dans le cœur, pour la porter au plus déplorable pere. Je le trouvai ſouffrant de ſa chute, agité, troublé de l'accident de ſa fille. Je le laiſſai accablé de douleur, de ces douleurs

Digitized by Google

de vieillard, qu'on n'apperçoit pas au-dehors, qui n'excitent ni geſtes ni cris, mais qui tuent. Il n'y réſiſtera jamais, j'en ſuis ſûr, & je prévois de loin le dernier coup qui manque au malheur de ſon ami. Le lendemain je fis toute la diligence poſſible pour être de retour de bonne heure, & rendre les derniers honneurs à la plus digne des femmes : mais tout n'étoit pas dit encore. Il faloit qu'elle reſſuſcitât, pour me donner l'horreur de la perdre une ſeconde fois.

En approchant du logis, je vois un de mes gens accourir à perte d'haleine, & s'écrier d'auſſi loin que je pus l'entendre : Monſieur, Monſieur, hâtez-vous ; Madame n'eſt pas morte. Je ne compris rien à ce propos inſenſé : j'accours toutefois. Je vois la cour pleine de gens qui verſoient des larmes de joie en donnant à grands cris des bénédictions à Madame de Wolmar. Je demande ce que c'eſt ; tout le monde eſt dans le tranſport, perſonne ne peut me répondre : la tête avoit tourné à mes propres gens. Je monte à pas précipités dans l'appartement de Julie. Je trouve plus de vingt perſonnes à

Digitized by Google

genoux autour de son lit, & les yeux fixés sur elle. Je m'approche ; je la vois sur ce lit habillée & parée ; le cœur me bat ; je l'examine.... Hélas ! elle étoit morte ! Ce moment de fausse joie sitôt & si cruellement éteinte fut le plus amer de ma vie. Je ne suis pas colere : je me sentis vivement irrité. Je voulus savoir le fond de cette extravagante scene. Tout étoit déguisé, altéré, changé : j'eus toute la peine du monde à démêler la vérité. Enfin j'en vins à bout, & voici l'histoire du prodige.

Mon beau-pere allarmé de l'accident qu'il avoit appris, & croyant pouvoir se passer de son valet-de-chambre, l'avoit envoyé, un peu avant mon arrivée auprès de lui, savoir des nouvelles de sa fille. Le vieux domestique, fatigué du cheval, avoit pris un bateau, & traversant le lac pendant la nuit étoit arrivé à Clarens le matin même de mon retour. En arrivant il voit la consternation, il en apprend le sujet, il monte en gémissant à la chambre de Julie ; il se met à genoux aux pieds de son lit, il la regarde, il la pleure, il la contemple. Ah ! ma bonne

Digitized by Google

maîtresse ! ah ! que Dieu ne m'a-t-il pris au lieu de vous ! Moi qui suis vieux, qui ne tiens à rien, qui ne suis bon à rien, que fais-je sur la terre ? Et vous qui étiez jeune, qui faisiez la gloire de votre famille, le bonheur de votre maison, l'espoir des malheureux.... hélas ! quand je vous vis naître, étoit-ce pour vous voir mourir ?....

Au milieu des exclamations que lui arrachoient son zele & son bon cœur, les yeux toujours collés sur ce visage, il crut appercevoir un mouvement : son imagination se frappe : il voit Julie tourner les yeux, le regarder, lui faire un signe de tête. Il se leve avec transport & court par toute la maison, en criant que Madame n'est pas morte, qu'elle l'a reconnu, qu'il en est sûr, qu'elle en reviendra. Il n'en falut pas davantage ; tout le monde accourt, les voisins, les pauvres qui faisoient retentir l'air de leurs lamentations, tous s'écrient, elle n'est pas morte ! Le bruit s'en répand & s'augmente : le peuple, ami du merveilleux, se prête avidement à la nouvelle ; on la croit comme on la desire ; chacun cher-

Digitized by Google

che à se faire fête en appuyant la crédulité commune. Bientôt la défunte n'avoit pas seulement fait signe, elle avoit agi, elle avoit parlé, & il y avoit vingt témoins oculaires de faits circonstanciés qui n'arriverent jamais.

Sitôt qu'on crut qu'elle vivoit encore, on fit mille efforts pour la ranimer ; on s'empressoit autour d'elle, on lui parloit, on l'inondoit d'eaux spiritueuses, on touchoit si le pouls ne revenoit point. Ses femmes, indignées que le corps de leur maîtresse restât environné d'hommes dans un état si négligé, firent sortir tout le monde, & ne tarderent pas à connoître combien on s'abusoit. Toutefois ne pouvant se résoudre à détruire une erreur si chére ; peut-être espérant encore elles-mêmes quelque événement miraculeux, elles vêtirent le corps avec soin, & quoique sa garde-robe leur eût été laissée, elles lui prodiguerent la parure. Ensuite l'exposant sur un lit & laissant les rideaux ouverts, elles se remirent à la pleurer au milieu de la joie publique.

C'étoit au plus fort de cette fermen-

Digitized by Google

tion que j'étois arrivé. Je reconnus bientôt qu'il étoit impossible de faire entendre raison à la multitude, que si je faisois fermer la porte & porter le corps à la sépulture il pourroit arriver du tumulte, que je passerois au moins pour un mari parricide qui faisoit enterrer sa femme en vie, & que je serois en horreur dans tout le pays. Je résolus d'attendre. Cependant après plus de trente-six heures, par l'extrême chaleur qu'il faisoit, les chairs commençoient à se corrompre, & quoique le visage eût gardé ses traits & sa douceur, on y voyoit déjà quelques signes d'altération. Je le dis à Madame d'Orbe qui restoit demi-morte au chevet du lit. Elle n'avoit pas le bonheur d'être la dupe d'une illusion si grossiere ; mais elle feignoit de s'y prêter pour avoir un prétexte d'être incessamment dans la chambre, d'y navrer son cœur à plaisir, de l'y repaître de ce mortel spectacle, de s'y rassasier de douleur.

Elle m'entendit, & prenant son parti sans rien dire, elle sortit de la chambre. Je la vis rentrer un moment après tenant un voile d'or brodé de perles que

Digitized by Google

vous lui aviez apporté des Indes (7). Puis s'approchant du lit, elle baisa le voile, en couvrit en pleurant la face de son amie, & s'écria d'une voix éclatante : « Maudite soit l'indigne main qui jamais » levera ce voile ! maudit soit l'œil im- » pie qui verra ce visage défiguré ! » Cette action, ces mots frapperent tellement les spectateurs, qu'aussi-tôt, comme par une inspiration soudaine, la même imprécation fut répétée par mille cris. Elle a fait tant d'impression sur tous nos gens & sur tout le peuple, que la défunte ayant été mise au cercueil dans ses habits & avec les plus grandes précautions, elle a été portée & inhumée dans cet état, sans qu'il se soit trouvé personne assez hardi pour toucher au voile (8).

Le sort du plus à plaindre est d'avoir encore à consoler les autres. C'est ce qui

(7) On voit assez que c'est le songe de St. Preux, dont Mde. d'Orbe avoit l'imagination toujours pleine, qui lui suggere l'expédient de ce voile. Je crois que si l'on y regardoit de bien près, on trouveroit ce même rapport dans l'accompliſſement de beaucoup de prédictions. L'événement n'est pas prédit parce qu'il arrivera ; mais il arrive parce qu'il a été prédit.

(8) Le peuple du pays de Vaud, quoique protestant, ne laisse pas d'être extrêmement superstitieux.

Digitized by Google

me reſte à faire auprès de mon beau-pere, de Mde. d'Orbe, des amis, des parens, des voiſins, & de mes propres gens. Le reſte n'eſt rien ; mais mon vieux ami ! mais Mde. d'Orbe ! il faut voir l'affliction de celle-ci pour juger de ce qu'elle ajoute à la mienne. Loin de me ſavoir gré de mes ſoins, elle me les reproche ; mes attentions l'irritent, ma froide triſteſſe l'aigrit ; il lui faut des regrets amers ſemblables aux ſiens, & ſa douleur barbare voudroit voir tout le monde au déſeſpoir. Ce qu'il y a de plus déſolant eſt qu'on ne peut compter ſur rien avec elle, & ce qui la ſoulage un moment, la dépite un moment après. Tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit approche de la folie, & ſeroit riſible pour des gens de ſang-froid. J'ai beaucoup à ſouffrir ; je ne me rebuterai jamais. En ſervant ce qu'aima Julie, je crois l'honorer mieux que par des pleurs.

Un ſeul trait vous fera juger des autres. Je croyois avoir tout fait en engageant Claire à ſe conſerver pour remplir les ſoins dont la chargea ſon amie. Exténuée d'agitations, d'abſtinences, de

Digitized by Google

veilles, elle sembloit enfin résolue à revenir sur elle-même, à recommencer sa vie ordinaire, à reprendre ses repas dans la salle à manger. La premiere fois qu'elle y vint je fis dîner les enfans dans leur chambre, ne voulant pas courir le hazard de cet essai devant eux : car le spectacle des passions violentes de toute espece est un des plus dangereux qu'on puisse offrir aux enfans. Ces passions ont toujours dans leurs excès quelque chose de puérile qui les amuse, qui les séduit, & leur fait aimer ce qu'ils devroient craindre (9). Ils n'en n'avoient déjà que trop vu.

En entrant elle jetta un coup-d'œil sur la table & vit deux couverts. A l'instant elle s'assit sur la premiere chaise qu'elle trouva derriere elle, sans vouloir se mettre à table ni dire la raison de ce caprice. Je crus la deviner, & je fis mettre un troisieme couvert à la place qu'occupoit ordinairement sa cousine. Alors elle se laissa prendre par la main & mener à table sans résistance, rangeant sa robe avec soin, comme si elle eût craint d'embar-

(9) Voilà pourquoi nous aimons tous le théâtre, & plusieurs d'entre nous les Romans.

Digitized by Google

faſſer cette place vuide. A peine avoit-elle porté la premiere cuillerée de potage à ſa bouche qu'elle la repoſe, & demande d'un ton bruſque ce que faiſoit là ce couvert, puiſqu'il n'étoit point occupé? Je lui dis qu'elle avoit raiſon, & fis ôter le couvert. Elle eſſaya de manger, ſans pouvoir en venir à bout. Peu-à-peu ſon cœur ſe gonfloit, ſa reſpiration devenoit haute & reſſembloit à des ſoupirs. Enfin elle ſe leva tout-à-coup de table, s'en retourna dans ſa chambre ſans dire un ſeul mot, ni rien écouter de tout ce que je voulus lui dire, & de toute la journée elle ne prit que du thé.

Le lendemain ce fut à recommencer. J'imaginai un moyen de la ramener à la raiſon par ſes propres caprices, & d'amollir la dureté du déſeſpoir par un ſentiment plus doux. Vous ſavez que ſa fille reſſemble beaucoup à Mde. de Wolmar. Elle ſe plaiſoit à marquer cette reſſemblance par des robes de même étoffe, & elle leur avoit apporté de Geneve pluſieurs ajuſtemens ſemblables, dont elles ſe paroient les mêmes jours. Je fis donc habiller Henriette le plus à l'imitation de

Digitized by Google

Julie qu'il fut possible, & après l'avoir bien instruite, je lui fis occuper à table le troisieme couvert qu'on avoit mis comme la veille.

Claire au premier coup d'œil comprit mon intention; elle en fut touchée; elle me jetta un regard tendre & obligeant. Ce fut là le premier de mes soins auquel elle parut sensible, & j'augurai bien d'un expédient qui la disposoit à l'attendrissement.

Henriette, fiere de représenter sa petite maman, joua parfaitement son rôle, & si parfaitement que je vis pleurer les domestiques. Cependant elle donnoit toujours à sa mere le nom de maman, & lui parloit avec le respect convenable. Mais enhardie par le succès, & par mon approbation qu'elle remarquoit fort bien, elle s'avisa de porter la main sur une cueillere & de dire dans une saillie : Claire, veux-tu de cela ? Le geste & le ton de voix furent imités au point que sa mere en tressaillit. Un moment après elle part d'un grand éclat de rire, tend son assiette en disant, oui, mon enfant, donne; tu es charmante : & puis elle se mit à manger avec

Digitized by Google

avec une avidité qui me surprit. En la considérant avec attention, je vis de l'égarement dans ses yeux, & dans son geste un mouvement plus brusque & plus décidé qu'à l'ordinaire. Je l'empêchai de manger davantage, & je fis bien; car une heure après elle eut une violente indigestion qui l'eût infailliblement étouffée, si elle eût continué de manger. Dès ce moment, je résolus de supprimer tous ces jeux, qui pouvoient allumer son imagination au point qu'on n'en seroit plus maître. Comme on guérit plus aisément de l'affliction que de la folie, il vaut mieux la laisser souffrir davantage, & ne pas exposer sa raison.

Voilà, mon cher, à peu près où nous en sommes. Depuis le retour du Baron, Claire monte chez lui tous les matins, soit tandis que j'y suis, soit quand j'en sors; ils passent une heure ou deux ensemble, & les soins qu'elle lui rend facilitent un peu ceux qu'on prend d'elle. D'ailleurs elle commence à se rendre plus assidue auprès des enfans. Un des trois a été malade, précisément celui qu'elle aime le moins. Cet accident lui a fait sentir qu'il

Digitized by Google

lui reste des pertes à faire, & lui a rendu le zele de ses devoirs. Avec tout cela, elle n'est pas encore au point de la tristesse ; les larmes ne coulent pas encore ; on vous attend pour en répandre, c'est à vous de les essuyer. Vous devez m'entendre. Pensez au dernier conseil de Julie ; il est venu de moi le premier, & je le crois plus que jamais utile & sage. Venez vous réunir à tout ce qui reste d'elle. Son pere, son amie, son mari, ses enfans, tout vous attend, tout vous desire, vous êtes nécessaire à tous. Enfin, sans m'expliquer davantage, venez partager & guérir mes ennuis ; je vous devrai peut-être plus que personne.

LETTRE XII.

DE JULIE A SAINT PREUX.

Cette lettre étoit incluse dans la précédente.

IL faut renoncer à nos projets. Tout est changé, mon bon ami ; souffrons ce changement sans murmure ; il vient d'une main plus sage que nous. Nous songions

Digitized by Google

à nous réunir : cette réunion n'étoit pas bonne: C'eſt un bienfait du Ciel de l'avoir prévenue ; ſans doute il prévient des malheurs.

Je me ſuis long-tems fait illuſion. Cette illuſion me fut ſalutaire ; elle ſe détruit au moment que je n'en ai plus beſoin. Vous m'avez cru guérie, & j'ai cru l'être. Rendons graces à celui qui fit durer cette erreur autant qu'elle étoit utile ; qui ſait ſi me voyant ſi près de l'abyme, la tête ne m'eût point tourné ? Oui, j'eus beau vouloir étouffer le premier ſentiment qui m'a fait vivre, il s'eſt concentré dans mon cœur. Il s'y réveille au moment qu'il n'eſt plus à craindre ; il me ſoutient quand mes forces m'abandonnent ; il me ranime quand je me meurs. Mon ami, je fais cet aveu ſans honte ; ce ſentiment reſté malgré moi fut involontaire, il n'a rien coûté à mon innocence ; tout ce qui dépend de ma volonté fut pour mon devoir. Si le cœur qui n'en dépend pas fut pour vous, ce fut mon tourment & non pas mon crime. J'ai fait ce que j'ai dû faire ; la vertu me reſte ſans tache, & l'amour m'eſt reſté ſans remords.

Digitized by Google

J'oſe m'honorer du paſſé ; mais qui m'eût pu répondre de l'avenir ? Un jour de plus, peut-être, & j'étois coupable ! Qu'étoit-ce de la vie entiere paſſée avec vous ? Quels dangers j'ai courus ſans le ſavoir ! A quels dangers plus grands j'allois être expoſée ! Sans doute je ſentois pour moi les craintes que je croyois ſentir pous vous. Toutes les épreuves ont été faites, mais elles pouvoient trop revenir. N'ai-je pas aſſez vécu pour le bonheur & pour la vertu ? Que me reſtoit-il d'utile à tirer de la vie. En me l'ôtant, le Ciel ne m'ôte plus rien de regrettable, & met mon honneur à couvert. Mon ami, je pars au moment favorable, contente de vous & de moi ; je pars avec joie, & ce départ n'a rien de cruel. Après tant de ſacrifices je compte pour peu celui qui me reſte à faire : ce n'eſt que mourir une fois de plus.

Je prévois vos douleurs ; je les ſens : vous reſtez à plaindre, je le ſais trop ; & le ſentiment de votre affliction eſt la plus grande peine que j'emporte avec moi ; mais voyez auſſi que de conſolations je vous laiſſe ! Que de ſoins à remplir en-

Digitized by Google

vers celle qui vous fut chére, vous font un devoir de vous conſerver pour elle! il vous reſte à la ſervir dans la meilleure partie d'elle-même. Vous ne perdez de Julie que ce que vous en avez perdu depuis long-tems. Tout ce qu'elle eut de meilleur vous reſte. Venez vous réunir à ſa famille. Que ſon cœur demeure au milieu de vous. Que tout ce qu'elle aima ſe raſſemble pour lui donner un nouvel être. Vos ſoins, vos plaiſirs, votre amitié, tout ſera ſon ouvrage. Le nœud de votre union formé par elle la ſera revivre; elle ne mourra qu'avec le dernier de tous.

Songez qu'il vous reſte une autre Julie, & n'oubliez pas ce que vous lui devez. Chacun de vous va perdre la moitié de ſa vie, uniſſez-vous pour conſerver l'autre; c'eſt le ſeul moyen qui vous reſte à tous deux de me ſurvivre, en ſervant ma famille & mes enfans. Que ne puis-je inventer des nœuds plus étroits encore pour unir tout ce qui m'eſt cher! Combien vous devez l'être l'un à l'autre! Combien cette idée doit renforcer votre attachement mutuel! Vos objections con-

Digitized by Google

tre cet engagement vont être de nouvelles raisons pour le former. Comment pourrez-vous jamais vous parler de moi sans vous attendrir ensemble ? Non, Claire & Julie seront si bien confondues qu'il ne sera plus possible à votre cœur de les séparer. Le sien vous rendra tout ce que vous aurez senti pour son amie, elle en sera la confidente & l'objet : vous serez heureux par celle qui vous restera, sans cesser d'être fidele à celle que vous aurez perdue, & après tant de regrets & de peines, avant que l'âge de vivre & d'aimer se passe, vous aurez brûlé d'un feu légitime & joui d'un bonheur innocent.

C'est dans ce chaste lien que vous pourrez sans distractions & sans craintes vous occuper des soins que je vous laisse, & après lesquels vous ne serez plus en peine de dire quel bien vous aurez fait ici-bas. Vous le savez, il existe un homme digne du bonheur auquel il ne sait pas aspirer. Cet homme est votre libérateur, le mari de l'amie qu'il vous a rendue. Seul, sans intérêt à la vie, sans attente de celle qui la suit, sans plaisir, sans

Digitized by Google

consolation, sans espoir, il sera bientôt le plus infortuné des mortels. Vous lui devez les soins qu'il a pris de vous, & vous savez ce qui peut les rendre utiles. Souvenez-vous de ma lettre précédente. Passez vos jours avec lui. Que rien de ce qui m'aima ne le quitte. Il vous a rendu le goût de la vertu, montrez-lui en l'objet & le prix. Soyez Chrétien pour l'engager à l'être. Le succès est plus près que vous ne pensez : il a fait son devoir, je ferai le mien, faites le vôtre. Dieu est juste ; ma confiance ne me trompera pas.

Je n'ai qu'un mot à vous dire sur mes enfans. Je sais quels soins va vous coûter leur éducation : mais je sais bien aussi que ces soins ne vous seront pas pénibles. Dans les momens de dégoût inséparables de cet emploi, dites-vous, ils sont les enfans de Julie, il ne vous coûtera plus rien. M. de Wolmar vous remettra les observations que j'ai faites sur votre mémoire & sur le caractere de mes deux fils. Cet écrit n'est que commencé ; je ne vous le donne pas pour regle, je le soumets à vos lumieres. N'en faites

Digitized by Google

point des ſavans, faites-en des hommes bienfaiſans & juſtes. Parlez-leur quelquefois de leur mere.... vous ſavez s'ils lui étoient chers.... dites à Marcellin qu'il ne m'en coûta pas de mourir pour lui. Dites à ſon frere que c'étoit pour lui que j'aimerois la vie. Dites leur..... je me ſens fatiguée. Il faut finir cette lettre. En vous laiſſant mes enfans, je m'en ſépare avec moins de peine; je crois reſter avec eux.

Adieu, adieu, mon doux ami..... Hélas! j'acheve de vivre comme j'ai commencé. J'en dis trop, peut-être, en ce moment où le cœur ne déguiſe plus rien.... Eh! pourquoi craindrois-je d'exprimer tout ce que je ſens? Ce n'eſt plus moi qui te parle; je ſuis déjà dans les bras de la mort. Quand tu verras cette lettre, les vers rongeront le viſage de ton amante, & ſon cœur où tu ne ſeras plus. Mais mon ame exiſteroit-elle ſans toi, ſans toi quelle félicité goûterois-je? Non, je ne te quitte pas, je vais t'attendre. La vertu qui nous ſépara ſur la terre, nous unira dans le ſéjour éternel. Je meurs dans cette douce attente. Trop

Digitized by Google

heureuſe d'acheter au prix de ma vie le droit de t'aimer toujours ſans crime, & de te le dire encore une fois.

LETTRE XIII.

DE MDE. D'ORBE A SAINT PREUX.

J'APPRENDS que vous commencez à vous remettre aſſez pour qu'on puiſſe eſpérer de vous voir bientôt ici. Il faut, mon ami, faire effort ſur votre foibleſſe; il faut tâcher de paſſer les monts avant que l'hiver acheve de vous les fermer. Vous trouverez en ce pays l'air qui vous convient; vous n'y verrez que douleur & triſteſſe, & peut-être l'affliction commune ſera-t-elle un ſoulagement pour la vôtre. La mienne pour s'exhaler a beſoin de vous. Moi ſeule je ne puis ni pleurer, ni parler, ni me faire entendre. Wolmar m'entend & ne me répond pas. La douleur d'un pere infortuné ſe concentre en lui-même; il n'en imagine pas

Digitized by Google

une plus cruelle ; il ne la ſait ni voir ni ſentir : il n'y a plus d'épanchement pour les vieillards. Mes enfans m'attendriſſent & ne ſavent pas s'attendrir. Je ſuis ſeule au milieu de tout le monde. Un morne ſilence régne autour de moi. Dans mon ſtupide abattement je n'ai plus de commerce avec perſonne. Je n'ai qu'aſſez de force & de vie pour ſentir les horreurs de la mort. O venez, vous qui partagez ma perte ! venez partager mes douleurs : venez nourrir mon cœur de vos regrets ; venez l'abreuver de vos larmes. C'eſt la ſeule conſolation que je puiſſe attendre ; c'eſt le ſeul plaiſir qui me reſte à goûter.

Mais avant que vous arriviez, & que j'apprenne votre avis ſur un projet dont je ſais qu'on vous a parlé, il eſt bon que vous ſachiez le mien d'avance. Je ſuis ingénue & franche ; je ne veux rien vous diſſimuler. J'ai eu de l'amour pour vous, je l'avoue ; peut-être en ai-je encore ; peut-être en aurai-je toujours ; je ne le ſais ni le veux ſavoir. On s'en doute, je ne l'ignore pas ; je ne m'en fâche ni ne m'en ſoucie. Mais voici ce que

Digitized by Google

j'ai à vous dire, & que vous devez bien retenir. C'eſt qu'un homme qui fut aimé de Julie d'Etange & pourroit ſe réſoudre à en épouſer une autre, n'eſt à mes yeux qu'un indigne & un lâche que je tiendrois à déshonneur d'avoir pour ami ; & quant à moi, je vous déclare que tout homme, quel qu'il puiſſe être, qui déſormais m'oſera parler d'amour, ne m'en reparlera de ſa vie.

Songez aux ſoins qui vous attendent, aux devoirs qui vous ſont impoſés, à celle à qui vous les avez promis. Ses enfans ſe forment & grandiſſent, ſon pere ſe conſume inſenſiblement ; ſon mari s'inquiete & s'agite ; il a beau faire, il ne peut la croire anéantie ; ſon cœur, malgré qu'il en ait, ſe révolte contre ſa vaine raiſon. Il parle d'elle, il lui parle, il ſoupire. Je crois déjà voir s'accomplir les vœux qu'elle a faits tant de fois, & c'eſt à vous d'achever ce grand ouvrage. Quels motifs pour vous attirer ici l'un & l'autre ! Il eſt bien digne du généreux Edouard que nos malheurs ne lui ayent pas fait changer de réſolution.

Venez donc, chers & reſpectables

Digitized by Google

amis, venez vous réunir à tout ce qui reste d'elle. Rassemblons tout ce qui lui fut cher. Que son esprit nous anime ; que son cœur joigne tous les nôtres ; vivons toujours sous ses yeux. J'aime à croire que du lieu qu'elle habite, du séjour de l'éternelle paix, cette ame encore aimante & sensible se plait à revenir parmi nous, à retrouver ses amis pleins de sa mémoire, à les voir imiter ses vertus, à s'entendre honorer par eux, à les sentir embrasser sa tombe, & gémir en prononçant son nom. Non, elle n'a point quitté ces lieux qu'elle nous rendit si charmans. Ils sont encore tout remplis d'elle. Je la vois sur chaque objet, je la sens à chaque pas, à chaque instant du jour j'entends les accens de sa voix. C'est ici qu'elle a vécu ; c'est ici que repose sa cendre..... la moitié de sa cendre. Deux fois la semaine, en allant au Temple.... j'apperçois.... j'apperçois le lieu triste & respectable..... Beauté, c'est donc là ton dernier asyle !.... confiance, amitié, vertus, plaisirs, folâtres jeux, la terre a tout englouti.... je me sens entraînée..... j'approche en frisson-

Digitized by Google

nant.... je crains de fouler cette terre sacrée.... je crois la sentir palpiter & frémir sous mes pieds.... j'entends murmurer une voix plaintive!... Claire! ô ma Claire! où es-tu? que fais-tu loin de ton amie?.... Son cercueil ne la contient pas toute entiere.... il attend le reste de sa proie.... il ne l'attendra pas long-tems (1).

Fin de la sixieme & derniere partie.

(1) En achevant de relire ce recueil, je crois voir pourquoi l'intérêt, tout foible qu'il est, m'en est si agréable, & le sera, je pense, à tout lecteur d'un bon naturel. C'est qu'au moins ce foible intérêt est pur & sans mélange de peine; qu'il n'est point excité par des noirceurs, par des crimes, ni mêlé du tourment de haïr. Je ne saurois concevoir quel plaisir on peut prendre à imaginer & composer le personnage d'un scélérat, à se mettre à sa place tandis qu'on le représente, à lui prêter l'éclat le plus imposant. Je plains beaucoup les auteurs de tant de tragédies pleines d'horreurs, lesquels passent leur vie à faire agir & parler des gens qu'on ne peut écouter ni voir sans souffrir. Il me semble qu'on devroit gémir d'être condamné à un travail si cruel; ceux qui s'en font un amusement doivent être bien dévorés du zele de l'utilité publique. Pour moi, j'admire de bon cœur leurs talens & leurs beaux génies; mais je remercie Dieu de ne me les avoir pas donnés.

Digitized by Google

LES AMOURS DE MILORD EDOUARD BOMSTON (*).

LEs bizarres aventures de Milord Edouard à Rome, étoient trop romaneſques pour pouvoir être mêlées avec celles de Julie ſans en gâter la ſimplicité. Je me contenterai donc d'en extraire & abréger ici ce qui ſert à l'intelligence de deux ou trois lettres où il en eſt queſtion.

Milord Edouard dans ſes tournées d'Italie avoit fait connoiſſance à Rome avec une femme de qualité, Napolitaine, dont il ne tarda pas à devenir fortement amoureux; elle de ſon côté conçut pour lui

(*) Cette piece qui paroît pour la premiere fois, a été copiée ſur le manuſcrit original & unique de la main de l'Auteur qui appartient, & exiſte entre les mains de *Mad. la Maréchale de Luxembourg*, qui a bien voulu le confier.

Digitized by Google

une passion violente qui la dévora le reste de sa vie, & finit par la mettre au tombeau. Cet homme, âpre & peu galant, mais ardent & sensible, extrême & grand en tout, ne pouvoit gueres inspirer ni sentir d'attachement médiocre.

Les principes stoïques de ce vertueux Anglois inquiétoient la Marquise. Elle prit le parti de se faire passer pour veuve durant l'absence de son mari, ce qui lui fut aisé, parce qu'ils étoient tous deux étrangers à Rome & que le Marquis servoit dans les troupes de l'Empereur. L'amoureux Edouard ne tarda pas à parler de mariage; la Marquise allégua la différence de religion & d'autres prétextes. Enfin ils lierent ensemble un commerce intime & libre, jusqu'à ce qu'Edouard ayant découvert que le mari vivoit, voulut rompre avec elle, après l'avoir accablée des plus vifs reproches; outré de se trouver coupable sans le savoir, d'un crime qu'il avoit en horreur.

La Marquise femme sans principes, mais adroite & pleine de charmes, n'épargna rien pour le retenir & en vint à bout. Le commerce adultere fut supprimé,

Digitized by Google

mais les liaiſons continuerent. Toute indigne qu'elle étoit d'aimer, elle aimoit pourtant : il falut conſentir à voir ſans fruit un homme adoré, qu'elle ne pouvoit conſerver autrement, & cette barriere volontaire irritant l'amour des deux côtés, il en devint plus ardent par la contrainte. La Marquiſe ne négligea pas les ſoins qui pouvoient faire oublier à ſon amant ſes réſolutions : elle étoit ſéduiſante & belle ; tout fut inutile. L'Anglois reſta ferme ; ſa grande ame étoit à l'épreuve. La premiere de ſes paſſions étoit la vertu. Il eût ſacrifié ſa vie à ſa maîtreſſe, & ſa maîtreſſe à ſon devoir. Une fois la ſéduction devint trop preſſante ; le moyen qu'il alloit prendre pour s'en délivrer retint la Marquiſe & rendit vains tous ſes piéges. Ce n'eſt point parce que nous ſommes foibles, mais parce que nous ſommes lâches que nos ſens nous ſubjuguent toujours. Quiconque craint moins la mort que le crime n'eſt jamais forcé d'être criminel.

Il y a peu de ces ames fortes qui entraînent les autres & les élevent à leur ſphere ; mais il y en a. Celle d'Edouard

Digitized by Google

étoit de ce nombre. La Marquiſe eſpéroit le gagner ; c'étoit lui qui la gagnoit inſenſiblement. Quand les leçons de la vertu prenoient dans ſa bouche les accens de l'amour, il la touchoit, il la faiſoit pleurer ; ſes feux ſacrés animoient cette ame rampante ; un ſentiment de juſtice & d'honneur y portoit ſon charme étranger ; le vrai beau commençoit à lui plaire : ſi le méchant pouvoit changer de nature, le cœur de la Marquiſe en auroit changé.

L'amour ſeul profita de ces émotions légeres ; il en acquit plus de délicateſſe : elle commença d'aimer avec généroſité ; avec un tempérament ardent & dans un climat où les ſens ont tant d'empire, elle oublia ſes plaiſirs pour ſonger à ceux de ſon amant, & ne pouvant les partager, elle voulut au moins qu'il les tint d'elle. Telle fut de ſa part l'interprétation favorable d'une démarche où ſon caractere & celui d'Edouard qu'elle connoiſſoit bien, pouvoient faire trouver un raffinement de ſéduction.

Elle n'épargna ni ſoins, ni dépenſe, pour faire chercher dans tout Rome une

Digitized by Google

jeune perſonne facile & ſûre ; on la trouva, non ſans peine. Un ſoir après un entretien fort tendre, elle la lui préſenta ; diſpoſez-en, lui dit-elle, avec un ſourire ; qu'elle jouiſſe du prix de mon amour ; mais qu'elle ſoit la ſeule. C'eſt aſſez pour moi ſi quelquefois auprès d'elle vous ſongez à la main dont vous la tenez. Elle voulut ſortir, Edouard la retint. Arrêtez, lui dit-il ; ſi vous me croyez aſſez lâche pour profiter de votre offre dans votre propre maiſon, le ſacrifice n'eſt pas d'un grand prix, & je ne vaux pas la peine d'être beaucoup regretté. Puiſque vous ne devez pas être à moi, je ſouhaite, dit la Marquiſe, que vous ne ſoyez à perſonne ; mais ſi l'amour doit perdre ſes droits, ſouffrez au moins qu'il en diſpoſe. Pourquoi mon bienfait vous eſt-il à charge ? avez-vous peur d'être un ingrat ? Alors elle l'obligea d'accepter l'adreſſe de Laure, (c'étoit le nom de la jeune perſonne) & lui fit jurer qu'il s'abſtiendroit de tout autre commerce. Il dut être touché, il le fut. Sa reconnoiſſance lui donna plus de peine à contenir que ſon amour,

Digitized by Google

& ce fut le piége le plus dangereux que la Marquiſe lui ait tendu de ſa vie.

Extrême en tout, ainſi que ſon amant, elle fit ſouper Laure avec elle, & lui prodigua ſes careſſes, comme pour jouir avec plus de pompe du plus grand ſacrifice que l'amour ait jamais fait. Edouard pénétré ſe livroit à ſes tranſports; ſon ame émue & ſenſible s'exhaloit dans ſes regards, dans ſes geſtes, il ne diſoit pas un mot qui ne fût l'expreſſion de la paſſion la plus vive. Laure étoit charmante; à peine la regardoit-il. Elle n'imita pas cette indifférence; elle regardoit, & voyoit dans le vrai tableau de l'amour un objet tout nouveau pour elle.

Après le ſoupé la Marquiſe renvoya Laure, & reſta ſeule avec ſon amant. Elle avoit compté ſur les dangers de ce tête-à-tête; elle ne s'étoit pas trompée en cela; mais comptant qu'il y ſuccomberoit, elle ſe trompa; toute ſon adreſſe ne fit que rendre le triomphe de la vertu plus éclatant & plus douloureux à l'un & à l'autre. C'eſt à cette ſoirée que ſe rapporte, à la fin de la quatrième

Digitized by Google

partie de Julie, l'admiration de St. Preux pour la force de son ami.

Edouard étoit vertueux mais homme. Il avoit toute la simplicité du véritable honneur, & rien de ces fausses bienséances qu'on lui substitue, & dont les gens du monde font si grand cas. Après plusieurs jours passés dans les mêmes transports près de la Marquise, il sentit augmenter le péril; & prêt à se laisser vaincre, il aima mieux manquer de délicatesse que de vertu; il fut voir Laure.

Elle tressaillit à sa vue : il la trouva triste, il entreprit de l'égayer, & ne crut pas avoir besoin de beaucoup de soins pour y réussir. Cela ne lui fut pas si facile qu'il l'avoit cru. Ses caresses furent mal reçues, ses offres furent rejettées d'un air qu'on ne prend point en disputant ce qu'on veut accorder.

Un accueil aussi ridicule ne le rebuta pas, il l'irrita. Devoit-il des égards d'enfant à une fille de cet ordre? Il usa sans ménagement de ses droits. Laure malgré ses cris, ses pleurs, sa résistance, se sentant vaincue, fait un effort, s'élance à l'autre extrêmité de la chambre,

Digitized by Google

& lui crie d'une voix animée ; tuez-moi si vous voulez ; jamais vous ne me toucherez vivante. Le geste, le regard, le ton, n'étoient pas équivoques. Edouard dans un étonnement qu'on ne peut concevoir, se calme, la prend par la main, la fait rasseoir, s'asseye à côté d'elle, & la regardant sans parler, attend froidement le dénouement de cette Comédie.

Elle ne disoit rien ; elle avoit les yeux baissés ; sa respiration étoit inégale, son cœur palpitoit ; & tout marquoit en elle une agitation extraordinaire. Edouard rompit enfin le silence pour lui demander ce que signifioit cette étrange scene ? Me serois-je trompé, lui dit-il ? ne seriez-vous point Lauretta Pisana ? Plût à Dieu, dit-elle d'une voix tremblante. Quoi donc ! reprit-il avec un sourire moqueur ; auriez-vous par hazard changé de métier ? Non, dit Laure ; je suis toujours la même : on ne revient plus de l'état où je suis. Il trouva dans ce tour de phrase, & dans l'accent dont il fut prononcé quelque chose de si extraordinaire qu'il ne savoit plus que penser & qu'il crut que cette fille étoit devenue folle. Il continua ;

Digitized by Google

pourquoi donc, charmante Laure, ai-je ſeul l'excluſion ? Dites-moi ce qui m'attire votre haine. Ma haine ! s'écria-t-elle d'un ton plus vif. Je n'ai point aimé ceux que j'ai reçus. Je puis ſouffrir tout le monde hors vous ſeul.

Mais pourquoi cela ? Laure, expliquez-vous mieux, je ne vous entends point. Eh ! m'entends-je moi-même ! Tout ce que je ſais, c'eſt que vous ne me toucherez jamais..... Non ! s'écria-t-elle encore avec emportement, jamais vous ne me toucherez. En me ſentant dans vos bras, je ſongerois que vous n'y tenez qu'une fille publique, & j'en mourrois de rage.

Elle s'animoit en parlant. Edouard apperçut dans ſes yeux des ſignes de douleur & de déſeſpoir qui l'attendrirent. Il prit avec des manieres moins mépriſantes, un ton plus honnête & plus careſſant. Elle ſe cachoit le viſage ; elle évitoit ſes regards. Il lui prit la main d'un air affectueux. A peine elle ſentit cette main qu'elle y porta la bouche & la preſſa de ſes levres en pouſſant des ſanglots & verſant des torrens de larmes.

Ce langage, quoi qu'aſſez clair, n'étoit

Digitized by Google

pas précis. Edouard ne l'amena qu'avec peine à lui parler plus nettement. La pudeur éteinte étoit revenue avec l'amour, & Laure n'avoit jamais prodigué sa personne avec tant de honte qu'elle en eut d'avouer qu'elle aimoit.

A peine cet amour étoit-il né qu'il étoit déjà dans toute sa force. Laure étoit vive & sensible; assez belle pour faire une passion; assez tendre pour la partager. Mais vendue par d'indignes parens dès sa premiere jeunesse, ses charmes souillés par la débauche avoient perdu leur empire. Au sein des honteux plaisirs, l'amour fuyoit devant elle; de malheureux corrupteurs ne pouvoient ni le sentir ni l'inspirer. Les corps combustibles ne brûlent point d'eux-mêmes; qu'une étincelle approche, & tout part. Ainsi prit feu le cœur de Laure aux transports de ceux d'Edouard & de la Marquise. A ce nouveau langage, elle sentit un frémissement délicieux: elle prêtoit une oreille attentive; ses avides regards ne laissoient rien échapper. La flamme humide qui sortoit des yeux de l'amant pénétroit par les siens jusqu'au fond du cœur; un sang plus brûlant couroit dans

Digitized by Google

ſes veines; la voix d'Edouard avoit un accent qui l'agitoit; le ſentiment lui ſembloit peint dans tous ſes geſtes; tous ſes traits animés par la paſſion la lui faiſoient reſſentir. Ainſi la premiere image de l'amour lui fit aimer l'objet qui la lui avoit offerte. S'il n'eût rien ſenti pour une autre, peut-être n'eût-elle rien ſenti pour lui.

Toute cette agitation la ſuivit chez elle. Le trouble de l'amour naiſſant eſt toujours doux. Son premier mouvement fut de ſe livrer à ce nouveau charme; le ſecond fut d'ouvrir les yeux ſur elle. Pour la premiere fois de ſa vie elle vit ſon état; elle en eut horreur. Tout ce qui nourrit l'eſpérance & les deſirs des amans, ſe tournoit en déſeſpoir dans ſon ame. La poſſeſſion de ce qu'elle aimoit n'offroit à ſes yeux que l'opprobre d'une abjecte & vile créature, à laquelle on prodigue ſon mépris avec ſes careſſes; dans le prix d'un amour heureux elle ne vit que l'infame proſtitution. Ses tourmens les plus inſupportables lui venoient ainſi de ſes propres deſirs. Plus il lui étoit aiſé de les ſatisfaire, plus ſon ſort lui ſembloit affreux; ſans honneur, ſans eſpoir,

Digitized by Google

espoir, sans ressources, elle ne connut l'amour que pour en regretter les délices. Ainsi commencerent ses longues peines, & finit son bonheur d'un moment.

La passion naissante qui l'humilioit à ses propres yeux, l'élevoit à ceux d'Edouard. La voyant capable d'aimer, il ne la mépriſa plus. Mais quelles consolations pouvoit-elle attendre de lui ? Quel sentiment pouvoit-il lui marquer, si ce n'est le foible intérêt qu'un cœur honnête qui n'est pas libre peut prendre à un objet de pitié, qui n'a plus d'honneur qu'assez pour sentir sa honte ?

Il la consola comme il put, & promit de la venir revoir. Il ne lui dit pas un mot de son état, pas même pour l'exhorter d'en sortir. Que servoit d'augmenter l'effroi qu'elle en avoit, puisque cet effroi même la faisoit désespérer d'elle ? Un seul mot sur un tel sujet tiroit à conséquence & sembloit la rapprocher de lui : c'étoit ce qui ne pouvoit jamais être. Le plus grand malheur des métiers infames est qu'on ne gagne rien à les quitter.

Après une seconde visite, Edouard n'oubliant pas la magnificence angloise lui

Digitized by Google

envoya un cabinet de laque & plusieurs bijoux d'Angleterre. Elle lui renvoya le tout avec ce billet.

« J'ai perdu le droit de refuser des » présens. J'ose pourtant vous renvoyer le » vôtre ; car peut-être n'aviez-vous pas » dessein d'en faire un signe de mépris. Si » vous le renvoyez encore, il faudra » que je l'accepte : mais vous avez une » bien cruelle générosité ».

Edouard fut frappé de ce billet, il le trouvoit à la fois humble & fier. Sans sortir de la bassesse de son état, Laure y montroit une sorte de dignité. C'étoit presque effacer son opprobre à force de s'en avilir. Il avoit cessé d'avoir du mépris pour elle ; il commença de l'estimer. Il continua de la voir sans plus parler de présent ; & s'il ne s'honora pas d'être aimé d'elle, il ne put s'empêcher de s'en applaudir.

Il ne cacha pas ses visites à la Marquise. Il n'avoit nulle raison de les lui cacher ; & c'eût été de sa part une ingratitude. Elle en voulut savoir davantage. Il jura qu'il n'avoit point touché Laure. Sa modération eut un effet tout contraire à celui qu'il en attendoit. Quoi ! s'é-

Digitized by Google

cria la Marquiſe en fureur ; vous la voyez & ne la touchez point ? Qu'allez-vous donc faire chez elle ? Alors s'éveilla cette jalouſie infernale qui la fit cent fois attenter à la vie de l'un & de l'autre, & la conſuma de rage juſqu'au moment de ſa mort.

D'autres circonſtances acheverent d'allumer cette paſſion furieuſe & rendirent cette femme à ſon vrai caractere. J'ai déjà remarqué que dans ſon integre probité Edouard manquoit de délicateſſe. Il fit à la Marquiſe le même préſent que lui avoit renvoyé Laure. Elle l'accepta ; non par avarice, mais parce qu'ils étoient ſur le pied de s'en faire l'un à l'autre ; échange auquel, à la vérité, la Marquiſe ne perdoit pas. Malheureuſement elle vint à ſavoir la premiere deſtination de ce préſent, & comment il lui étoit revenu. Je n'ai pas beſoin de dire qu'à l'inſtant tout fut briſé & jetté par les fenêtres. Qu'on juge de ce que dut ſentir en pareil cas une maîtreſſe jalouſe, & une femme de qualité.

Cependant plus Laure ſentoit ſa honte, moins elle tentoit de s'en délivrer ; elle

Digitized by Google

y restoit par désespoir, & le dédain qu'elle avoit pour elle-même réjaillissoit sur ses corrupteurs. Elle n'étoit pas fiere ; quel droit eût-elle eu de l'être ? Mais un profond sentiment d'ignominie qu'on voudroit en vain repousser ; l'affreuse tristesse de l'opprobre qui se sent & ne peut se fuir ; l'indignation d'un cœur qui s'honore encore, & se sent à jamais déshonoré ; tout versoit le remords & l'ennui sur des plaisirs abhorrés par l'amour. Un respect étranger à ces ames viles, leur faisoit oublier le ton de la débauche ; un trouble involontaire empoisonnoit leurs transports, & touchés du sort de leur victime, ils s'en retournoient pleurant sur elle & rougissant d'eux.

La douleur la consumoit. Edouard qui peu-à-peu la prenoit en amitié, vit qu'elle n'étoit que trop affligée, & qu'il faloit plutôt la ranimer que l'abattre. Il la voyoit ; c'étoit déjà beaucoup pour la consoler. Ses entretiens firent plus : ils l'encouragerent. Ses discours élevés & grands rendoient à son ame accablée le ressort qu'elle avoit perdu. Quel effet ne faisoient-ils point partant d'une bouche ai-

Digitized by Google

mée, & pénétrant dans un cœur bien né que le sort livroit à la honte, mais que la nature avoit fait pour l'honnêteté ? C'est dans ce cœur qu'ils trouvoient de la prise, & qu'ils portoient avec fruit les leçons de la vertu.

Par ces soins bienfaisans, il la fit enfin mieux penser d'elle. S'il n'y a de flétrissure éternelle que celle d'un cœur corrompu, je sens en moi de quoi pouvoir effacer ma honte. Je serai toujours méprisée, mais je ne mériterai plus de l'être; je ne me mépriserai plus. Echappée à l'horreur du vice, celle du mépris m'en sera moins amere. Eh ! que m'importent les dédains de toute la terre, quand Edouard m'estimera ? Qu'il voye son ouvrage & qu'il s'y complaise; seul il me dédommagera de tout. Quand l'honneur n'y gagneroit rien, du moins l'amour y gagnera. Oui, donnons au cœur qu'il enflamme une habitation plus pure. Sentiment délicieux ! je ne profanerai plus tes transports. Je ne puis être heureuse; je ne le serai jamais, je le sais. Hélas ! Je suis indigne des caresses de l'amour, mais je n'en souffrirai jamais d'autres.

Digitized by Google

Son état étoit trop violent pour pouvoir durer ; mais quand elle tenta d'en sortir, elle y trouva des difficultés qu'elle n'avoit pas prévues. Elle éprouva que celle qui renonce au droit sur sa personne ne le recouvre pas comme il lui plait, & que l'honneur est une sauve-garde civile qui laisse bien foibles ceux qui l'ont perdu. Elle ne trouva d'autre parti pour se retirer de l'oppression, que d'aller brusquement se jetter dans un Couvent & d'abandonner sa maison presque au pillage ; car elle vivoit dans une opulence commune à ses pareilles, sur-tout en Italie, quand l'âge & la figure les font valoir. Elle n'avoit rien dit à Bomston de son projet, trouvant une sorte de bassesse à en parler avant l'exécution. Quand elle fut dans son asyle, elle le lui marqua par un billet, le priant de la protéger contre les gens puissans qui s'intéressoient à son désordre & que sa retraite alloit offenser. Il courut chez elle assez-tôt pour sauver ses effets. Quoiqu'étranger dans Rome, un grand seigneur considéré, riche, & plaidant avec force la cause de l'honnêteté, y trouva bientôt assez de crédit pour

Digitized by Google

la maintenir dans son Couvent, & même l'y faire jouir d'une pension que lui avoit laissé le Cardinal auquel ses parens l'avoient vendue.

Il fut la voir. Elle étoit belle; elle aimoit; elle étoit pénitente; elle lui devoit tout ce qu'elle alloit être. Que de titres pour toucher un cœur comme le sien! Il vint plein de tous les sentimens qui peuvent porter au bien les cœurs sensibles; il n'y manquoit que celui qui pouvoit la rendre heureuse, & qui ne dépendoit pas de lui. Jamais elle n'en avoit tant espéré; elle étoit transportée; elle se sentoit déjà dans l'état auquel on remonte si rarement. Elle disoit; je suis honnête; un homme vertueux s'intéresse à moi: Amour, je ne regrette plus les pleurs, les soupirs que tu me coûtes; tu m'as déjà payé de tout. Tu fis ma force & tu fais ma récompense; en me faisant aimer mes devoirs, tu deviens le premier de tous. Quel bonheur n'étoit réservé qu'à moi seule. C'est l'amour qui m'éleve & m'honore; c'est lui qui m'arrache au crime, à l'opprobre; il ne peut plus sortir de mon cœur qu'avec la vertu. O Edouard! quand je redevien-

Digitized by Google

drai mépriſable, j'aurai ceſſé de t'aimer.

Cette retraite fit du bruit : les ames baſſes, qui jugent des autres par elles-mêmes, ne purent imaginer qu'Edouard n'eût mis à cette affaire que de l'intérêt & de l'honnêteté. Laure étoit trop aimable pour que les ſoins qu'un homme prenoit d'elle ne fuſſent pas toujours ſuſpects. La Marquiſe qui avoit ſes eſpions fut inſtruite de tout la premiere, & ſes emportemens qu'elle ne put contenir acheverent de divulguer ſon intrigue. Le bruit en parvint au Marquis juſqu'à Vienne ; & l'hiver ſuivant il vint à Rome chercher un coup d'épée pour rétablir ſon honneur qui n'y gagna rien.

Ainſi commencerent ces doubles liaiſons, qui, dans un pays comme l'Italie, expoſerent Edouard à mille périls de toute eſpece ; tantôt de la part d'un militaire outragé, tantôt de la part d'une femme jalouſe & vindicative ; tantôt de la part de ceux qui s'étoient attachés à Laure & que ſa perte mit en fureur. Liaiſons bizarres s'il en fut jamais, qui l'environnant de périls ſans utilité le partageoient entre deux maîtreſſes paſſionnées,

Digitized by Google

sans en pouvoir posséder aucune; refusé de la courtisane qu'il n'aimoit pas, refusant l'honnête femme qu'il adoroit; toujours vertueux, il est vrai; mais croyant toujours servir la sagesse en n'écoutant que ses passions.

Il n'est pas aisé de dire quelle espece de sympathie pouvoit unir deux caracteres si opposés que ceux d'Edouard & de la Marquise; mais malgré la différence de leurs principes, ils ne purent jamais se détacher parfaitement l'un de l'autre. On peut juger du désespoir de cette femme emportée quand elle crut s'être donnée une rivale, & quelle rivale! par son imprudente générosité. Les reproches, les dédains, les outrages, les menaces, les tendres caresses tout fut employé tour-à-tour pour détacher Edouard de cet indigne commerce, où jamais elle ne put croire que son cœur n'eût point de part. Il demeura ferme; il l'avoit promis. Laure avoit borné son espérance & son bonheur à le voir quelquefois. Sa vertu naissante avoit besoin d'appui, elle tenoit à celui qui l'avoit fait naître; c'étoit à lui de

Digitized by Google

la ſoutenir. Voilà ce qu'il diſoit à la Marquiſe, à lui-même ; & peut-être ne ſe diſoit-il pas tout. Où eſt l'homme aſſez ſévere pour fuir les regards d'un objet charmant, qui ne lui demande que de ſe laiſſer aimer ? où eſt celui dont les larmes de deux beaux yeux n'enflent pas un peu le cœur honnête ? où eſt l'homme bienfaiſant dont l'utile amour-propre n'aime pas à jouir du fruit de ſes ſoins. Il avoit rendu Laure trop eſtimable pour ne faire que l'eſtimer.

La Marquiſe n'ayant pu obtenir qu'il ceſſât de voir cette infortunée, devint furieuſe ; ſans avoir le courage de rompre avec lui, elle le prit dans une eſpece d'horreur. Elle frémiſſoit en voyant entrer ſon carroſſe, le bruit de ſes pas en montant l'eſcalier la faiſoit palpiter d'effroi. Elle étoit prête à ſe trouver mal à ſa vue. Elle avoit le cœur ſerré tant qu'il reſtoit auprès d'elle ; quand il partoit elle l'accabloit d'imprécations ; ſitôt qu'elle ne le voyoit plus elle pleuroit de rage ; elle ne parloit que de vengeance : ſon dépit ſanguinaire ne lui

Digitized by Google

dictoit que des projets dignes d'elle. Elle fit plusieurs fois attaquer Edouard sortant du Couvent de Laure. Elle lui tendit des pieges à elle-même pour l'en faire sortir & l'enlever. Tout cela ne put le guérir. Il retournoit le lendemain chez celle qui l'avoit voulu faire assassiner la veille, & toujours avec son chimérique projet de la rendre à la raison, il exposoit la sienne, & nourrissoit sa foiblesse du zele de sa vertu.

Au bout de quelques mois le Marquis mal guéri de sa blessure mourut en Allemagne, peut-être de douleur de la mauvaise conduite de sa femme. Cet événement qui devoit rapprocher Edouard de la Marquise, ne servit qu'à l'en éloigner encore plus. Il lui trouva tant d'empressement à mettre à profit sa liberté recouvrée qu'il frémit de s'en prévaloir. Le seul doute si la blessure du Marquis n'avoit point contribué à sa mort effraya son cœur, & fit taire ses desirs. Il se disoit; les droits d'un époux meurent avec lui pour tout autre; mais pour son meurtrier ils lui survivent & deviennent inviolables. Quand l'humanité,

Digitized by Google

la vertu, les loix ne prescriroient rien sur ce point, la raison seule ne nous dit-elle pas que les plaisirs attachés à la reproduction des hommes ne doivent point être le prix de leur sang ; sans quoi les moyens destinés à nous donner la vie seroient des sources de mort, & le genre humain périroit par les soins qui doivent le conserver !

Il passa plusieurs années ainsi partagé entre deux maîtresses ; flottant sans cesse de l'une à l'autre : souvent voulant renoncer à toutes deux & n'en pouvant quitter aucune, repoussé par cent raisons, rappellé par mille sentimens, & chaque jour plus serré dans ses liens par ses vains efforts pour les rompre : cédant tantôt au penchant, & tantôt au devoir, allant de Londres à Rome & de Rome à Londres sans pouvoir se fixer nulle part. Toujours ardent, vif, passionné, jamais foible ni coupable, & fort de son ame grande & belle quand il pensoit ne l'être que de sa raison. Enfin tous les jours méditant des folies, & tous les jours revenant à lui, prêt à briser ses indignes fers. C'est dans ses

Digitized by Google

premiers momens de dégoût qu'il faillit s'attacher à Julie, & il paroit sûr qu'il l'eût fait, s'il n'eût pas trouvé la place prise.

Cependant la Marquise perdoit toujours du terrain par ses vices; Laure en gagnoit par ses vertus. Au surplus la constance étoit égale des deux côtés; mais le mérite n'étoit pas le même & la Marquise avilie, dégradée par tant de crimes finit par donner à son amour sans espoir les supplémens que n'avoit pu supporter celui de Laure. A chaque voyage, Bomston trouvoit à celle-ci de nouvelles perfections. Elle avoit appris l'Anglois, elle savoit par cœur tout ce qu'il lui avoit conseillé de lire; elle s'instruisoit dans toutes les connoissances qu'il paroissoit aimer: elle cherchoit à mouler son ame sur la sienne & ce qu'il y restoit de son fond ne la déparoit pas. Elle étoit encore dans l'âge où la beauté croît avec les années. La Marquise étoit dans celui où elle ne fait plus que décliner; & quoi qu'elle eût ce ton du sentiment qui plait & qui touche, qu'elle

Digitized by Google

parlât d'humanité, de fidélité, de vertus avec grace ; tout cela devenoit ridicule par sa conduite, & sa réputation démentoit tous ces beaux discours. Edouard la connoissoit trop pour en espérer plus rien. Il s'en détachoit insensiblement sans pouvoir s'en détacher tout-à-fait, il s'approchoit toujours de l'indifférence sans pouvoir jamais y arriver. Son cœur le rappelloit sans cesse chez la Marquise ; ses pieds l'y portoient sans qu'il y songeât. Un homme sensible n'oublie jamais, quoi qu'il fasse, l'intimité dans laquelle ils avoient vécu. A force d'intrigues, de ruses, de noirceurs, elle parvint enfin à s'en faire mépriser ; mais il la mépriſa sans cesser de la plaindre ; sans pouvoir jamais oublier ce qu'elle avoit fait pour lui ni ce qu'il avoit senti pour elle.

Ainsi dominé par ses habitudes encore plus que par ses penchans, Edouard ne pouvoit rompre les attachemens qui l'attiroient à Rome. Les douceurs d'un ménage heureux lui firent desirer d'en établir un semblable avant de vieillir.

Digitized by Google

Quelquefois il se taxoit d'injustice, d'ingratitude même envers la Marquise, & n'imputoit qu'à sa passion les vices de son caractere. Quelquefois il oublioit le premier état de Laure, & son cœur franchissoit sans y songer la barriere qui le séparoit d'elle. Toujours cherchant dans sa raison des excuses à son penchant, il se fit de son dernier voyage un motif pour éprouver son ami, sans songer qu'il s'exposoit lui-même à une épreuve dans laquelle il auroit succombé sans lui.

Le succès de cette entreprise & le dénouement des scenes qui s'y rapportent sont détaillées dans la XII Lettre de la V Partie & dans la III de la VI, de maniere à n'avoir plus rien d'obscur à la suite de l'abrégé précédent. Edouard aimé de deux maîtresses sans en posséder aucune paroit d'abord dans une situation risible. Mais sa vertu lui donnoit en lui-même une jouissance plus douce que celle de la beauté, & qui ne s'épuise pas comme elle. Plus heureux des plaisirs qu'il se refusoit que le voluptueux n'est de ceux qu'il goûte, il aima plus long-tems, resta

Digitized by Google

libre & jouit mieux de la vie que ceux qui l'usent. Aveugles que nous sommes, nous la passons tous à courir après nos chimères. Eh ! ne saurons-nous jamais que de toutes les folies des hommes, il n'y a que celles du juste qui le rendent heureux ?

FIN.

TABLE

TABLE
DES LETTRES
ET MATIERES
Contenues en ce Volume.

LETTRE QUATRIEME. de Milord Edouard à St. Preux.

Il lui demande l'explication des chagrins ſecrets de Mde. de Wolmar, deſquels St. Preux lui avoit parlé dans une lettre qui n'a pas été reçue. page 1

LET. V. de St. Preux à Milord Edouard.

Incrédulité de M. de Wolmar cauſe des chagrins ſecrets de Julie. 4

LET. VI. de St. Preux à Milord Edouard.

Arrivée de Mde. d'Orbe avec ſa fille chez M. de Wolmar. Tranſports & fêtes à l'occaſion de cette réunion. 24

LET. VII. de St. Preux à Milord Edouard.

Ordre & gaieté qui regnent chez M. de Wolmar dans le tems des vendanges: Le Baron d'Etange & St. Preux ſincerement réconciliés. 35

Digitized by Google

LET. VIII. de St. Preux à M. de Wolmar.

St. Preux parti avec Milord Edouard pour Rome. Il témoigne à M. de Wolmar la joie où il eſt d'avoir appris qu'il lui deſtine l'éducation de ſes enfans. 54

LET. IX. de St. Preux à Mde. d'Orbe.

Il lui rend compte de la premiere journée de ſon voyage. Nouvelles foibleſſes de ſon cœur. Songe funeſte. Milord Edouard le ramene à Clarens pour le guérir de ſes craintes chimériques. Sûr que Julie eſt en bonne ſanté, St. Preux repart ſans la voir. 59

LET. X. de Mde. d'Orbe à St. Preux.

Elle lui reproche de ne s'être pas montré aux deux Couſines. Impreſſion que fait ſur Claire le rêve de St. Preux. 73

LET. XI. de M. de Wolmar à St. Preux.

Il le plaiſante ſur ſon rêve, & lui fait quelques légers reproches ſur le reſſouvenir de ſes anciennes amours. 77

LET. XII. de St. Preux à M. de Wolmar.

Anciennes amours de Milord Edouard. Motif de ſon voyage à Rome. Dans quel deſſein il a emmené avec lui Saint Preux. Celui-ci ne ſouffrira pas que ſon ami faſſe un mariage indécent; il demande à ce ſujet conſeil à

Digitized by Google

Monsieur de Wolmar, & lui recommande le secret. 79

LET. XIII. de Mde. de Wolmar à Mde. d'Orbe.

Elle a pénétré les secrets sentimens de sa Cousine pour Saint Preux; lui représente le danger qu'elle peut courir avec lui, & lui conseille de l'épouser. 86

LET. XIV. d'Henriette à sa Mere.

Elle lui témoigne l'ennui où son absence a mis tout le monde; lui demande des présens pour son petit Mali, & ne s'oublie pas elle-même. 109

SIXIEME PARTIE.

LETTRE PREMIERE de Mde. d'Orbe à Mde. de Wolmar.

Elle lui apprend son arrivée à Lausanne, où elle l'invite de venir pour la noce de son frere. 112

LET. II. de Mde. d'Orbe à Mde. de Wolmar.

Elle instruit sa Cousine de ses sentimens pour St. Preux. Sa gaieté la mettra toujours à l'abri de tout danger. Ses raisons pour rester veuve. 115

Digitized by Google

LET. III. de Milord Edouard à M. de Wolmar.

Il lui apprend l'heureux dénouement de ſes aventures, effet de la ſage conduite de St. Preux; & accepte les offres que lui a fait M. de Wolmar, de venir paſſer à Clarens le reſte de ſes jours. 138

LET. IV. de M. de Wolmar. à Milord Edouard.

Il l'invite de nouveau à venir partager, lui & St. Preux, le bonheur de ſa maiſon. 151

LET. V. de Mde. d'Orbe à Mde. de Wolmar.

Caractere, goûts & mœurs des habitans de Geneve. 156

LET. VI. de Mde. de Wolmar à St. Preux.

Elle lui fait part du deſſein qu'elle a de le marier avec Mde. d'Orbe; lui donne des conſeils relatifs à ce projet, & combat ſes maximes ſur la priere & ſur la liberté. 171

LET. VII. de St. Preux à Mde. de Wolmar.

Il ſe refuſe au projet formé par Mde. de Wolmar de l'unir à Mde. d'Orbe, & par quels motifs. Il défend ſon ſentiment ſur la priere & ſur la liberté. 193

LET. VIII. de Mde. de Wolmar à St. Preux.

Elle lui fait des reproches dictés par l'amitié,

Digitized by Google

& à quelle occasion. Douceurs du desir, & charme de l'illusion. Douceurs de Julie, & quelles. Ses alarmes par rapport à l'incrédulité de son mari calmées, & par quelles raisons. Elle informe St. Preux d'une partie qu'elle doit faire à Chillon avec sa famille. Funeste pressentiment. 221

LET. IX. de Fanchon Anet à St. Preux.

Mde. de Wolmar se précipite dans l'eau, où elle voit tomber un de ses enfans. 254

LET. X. à St. Preux, commencée par Mde. d'Orbe & achevée par M. de Wolmar.

Mort de Julie. 257

LET. XI. de M. de Wolmar à St. Preux.

Détail circonstancié de la maladie de Mde de Wolmar. Ses divers entretiens avec sa famille & avec un Ministre, sur les objets les plus importans. Retour de Claude Anet. Tranquillité d'ame de Julie au sein de la mort. Elle expire entre les bras de sa Cousine. On la croit faussement rendue à la vie, & à quelle occasion. Comment le rêve de St. Preux est en quelque sorte accompli. Consternation de toute la maison. Désespoir de Claire. 258

Digitized by Google

LET. XII. de Julie à St. Preux : cette Lettre étoit incluſe dans la précédente.

Julie regarde ſa mort comme un bienfait du Ciel, & par quel motif. Elle engage de nouveau St. Preux à épouſer Mde. d'Orbe, & le charge de l'éducation de ſes enfans. Derniers adieux. 338

LET. XIII. de Mde. d'Orbe à St. Preux.

Elle lui fait l'aveu de ſes ſentimens pour lui, & lui déclare en même tems qu'elle veut toujours reſter libre. Elle lui repréſente l'importance des devoirs dont il eſt chargé ; lui annonce chez M. de Wolmar des diſpoſitions prochaines à abjurer ſon incrédulité ; l'invite, lui & Milord Edouard, à ſe réunir au plutôt à la famille de Julie. Vive peinture de l'amitié la plus tendre, & de la plus amere douleur. 345

Les amours de Milord Edouard Bomſton.

Edouard fait connoiſſance à Rome avec une dame Napolitaine. Caractere de cette dame. Nature de leur liaiſon. Cette dame veut lui donner une maîtreſſe ſubalterne. Danger d'une ſituation qu'Edouard évite. Caractere de Laure : effet du véritable amour ſur elle.

Digitized by Google

Edouard la visite souvent sans l'aimer. Effet terrible de son assiduité auprès de Laure sur la Marquise. Laure change de conduite, & se retire dans un couvent. La Marquise hors d'elle-même, divulgue sa propre intrigue. Son mari l'apprend à Vienne. Ce qui en résulte. Situation singuliere d'Edouard. Entreprise funeste de la Marquise. Le Marquis meurt en Allemagne. Edouard ne veut pas profiter de cet événement. Sa maniere de vivre jusqu'au moment où il connut Julie. 350

Fin de la Table du quatrieme & dernier Volume.

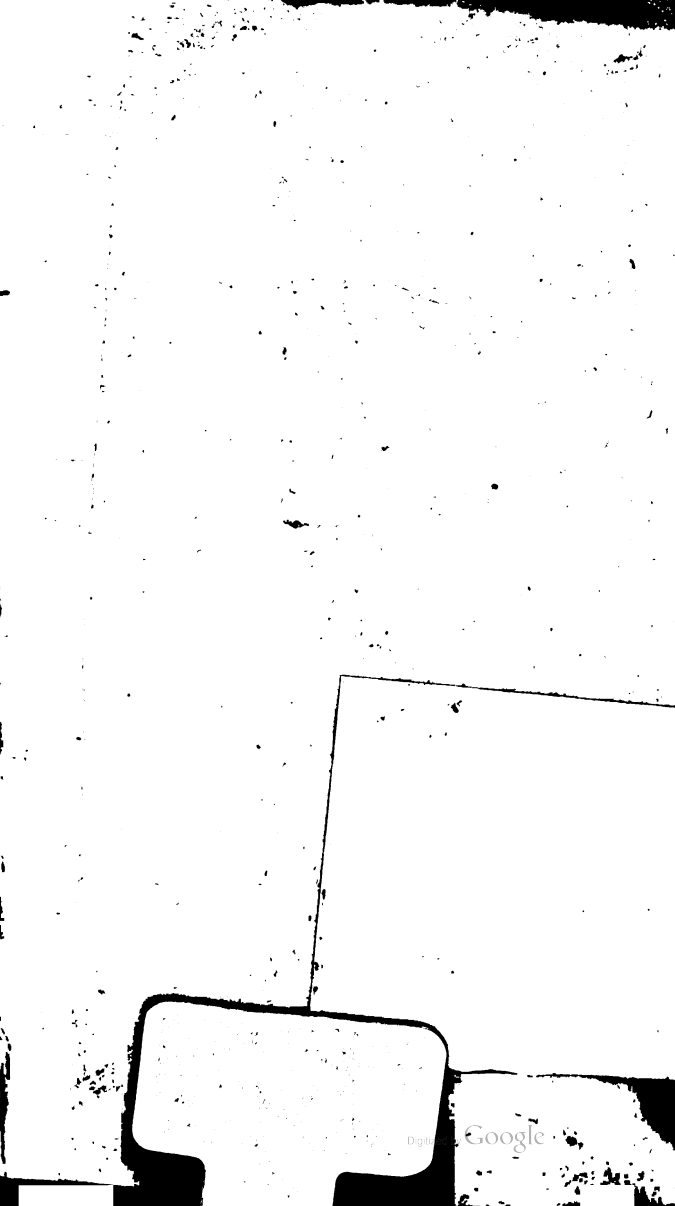
Digitized by Google

57583005

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google